

L'Exécuteur [232]

– Le toscin argentin

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE TOCSIN ARGENTIN

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE TOCSIN ARGENTIN

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Lagos, Nigeria

L'Exécuteur s'installa en position de tir sur le ventre. La vue dans le viseur de son FR-F1 était d'une netteté impeccable, le bipode parfaitement stable.

Le fusil français datait du milieu du XX^e siècle, une antiquité, comparé aux armes les plus récentes, mais il était solide. Si l'on en cherchait la provenance, on découvrirait qu'il avait été volé dans l'un des arsenaux du Cameroun voisin. Le fusil avait été rapporté clandestinement en Virginie, où les spécialistes du Black Warriors Ranch avaient remis en état cette arme dépassée, qui n'attendait plus qu'une occasion comme celle-ci.

Mack Bolan aligna le montant vertical de son réticule sur la cible et prononça doucement :

— Commande.

Gary Manning, étendu à un mètre de lui, observait le terrain dans ses jumelles à détection de distance au laser.

— Élévation : 25 mètres. Déflexion : vent, un clic à gauche. Indication : cible centrale sous la véranda.

Bolan inspira lentement.

— Confirmation.

— Prêt à tirer.

Manning vérifia une dernière fois la situation dans ses jumelles. C'était une magnifique matinée d'Afrique occidentale. Les conditions étaient idéales pour un tireur embusqué.

— Feu.

Ce n'était pas le bon jour pour s'appeler Ransome Uwaifor.

Celui-ci avait profité de la vague du trafic d'héroïne africaine pour s'en mettre plein les poches. Il avait graissé la patte aux magistrats locaux et à la police dans sa province natale du nord du Nigeria. Puis, lorsque ceux-ci avaient exigé trop d'argent, il les avait tout bonnement

fait assassiner, puis s'était fait élire juge. Maintenant, la police et les conseils municipaux locaux étaient tous des hommes à lui. De magistrat, il avait été élu député. Il avait la position enviable de celui qui détient un monopole sur le commerce d'héroïne dans sa région, en plus d'être un membre respecté du gouvernement civil. Le petit caïd de village était devenu un seigneur de guerre légitimé par son propre gouvernement. En tant que musulman « dévot », il était aussi largement soupçonné de soutenir des terroristes du djihad islamique et de leur donner asile dans toute l'Afrique occidentale et centrale.

Mais rien de tout cela n'avait conduit l'Exécuteur au Nigeria.

Quand une jeune journaliste canadienne s'était mise à décrire les atrocités commises par Uwaifor et à examiner ses liens avec le terrorisme, le pourri avait fait sans plus de manière kidnapper cette femme courageuse. Et, malheureusement, le Canada n'avait aucun bien tangible à monnayer pour traiter la situation au Nigeria. Les rapports des renseignements poussaient Bolan à croire qu'Heather West était toujours vivante, et relativement en bonne santé, mais cela ne durerait pas. Uwaifor attendait des invités, et il avait organisé une soirée, dont le point culminant serait le tournage sur bande vidéo de l'exécution de la journaliste canadienne, après quoi le film serait publié anonymement sur Internet pour être téléchargé par la presse canadienne et le reste du monde. Sinistre pied de nez d'un sadique tout-puissant.

Bolan commença à appuyer du doigt sur la détente du FR-Fl.

Ransome Uwaifor se croyait invincible. Il avait cependant commis deux erreurs. Alors qu'il méprisait les héroïnomanes qui lui avaient permis de faire fortune, il avait pris l'habitude de boire son café en fumant de la cocaïne dans un narguilé turc, sous la véranda de sa demeure de style colonial anglais, chaque matin à 10 heures précises.

Son autre erreur était que la femme qu'il avait kidnappée se trouvait être une relation personnelle du grand Canadien étendu à côté de Bolan. Le Guerrier aurait de toute façon considéré Uwaifor comme une cible légitime, mais la mission d'aujourd'hui se trouvait être extrêmement personnelle.

Les yeux de Gary Manning, tandis qu'il observait Uwaifor, étaient deux fentes pleines d'une colère froide.

Bolan expira à demi tandis que son doigt continuait d'appuyer progressivement sur la détente. L'arme avait été réglée sur une pression de deux kilos.

— Stop.

Manning était rivé à ses jumelles avec encore plus d'intensité.

Bolan relâcha la détente en voyant deux hommes sortir sous la véranda.

Là-bas, Ransome Uwaifor leva les yeux, des yeux rougis par le narguilé. C'était un petit homme au physique de boxeur poids coq, aux cheveux rasés très près du crâne. Il portait un peignoir de soie blanche à demi ouvert, et son recours croissant à la cocaïne avait rendu sa musculature sombre encore plus mince et sculpturale. L'homme qui se tenait devant la table à côté de lui était une montagne, chauve, vêtue d'un costume Armani impeccablement coupé et de lunettes de soleil réfléchissantes. Tunde Addo, bras droit d'Uwaifor, s'était élevé dans la hiérarchie à ses côtés, la brute des rues devenant un assassin extrêmement efficace. La rumeur voulait qu'il soit aussi le cerveau de l'équipe. Et ça, de plus en plus, car la consommation croissante de cocaïne réduisait les capacités d'Uwaifor à celles de personnalité politique charismatique, mais qui avait perdu le goût de l'action. Il y avait aussi quatre hommes en uniformes de policiers, armés d'AK-47. Les gardes du corps.

Mais les deux hommes qui venaient de sortir à ce moment sous la véranda constituaient une anomalie. Ils avaient surgi de nulle part ; autrement dit, Dieu seul savait quelles autres failles comportaient les renseignements, déjà succincts, sur lesquels se basaient Bolan et Manning.

L'un des inconnus était brun, barbu et moustachu, et paraissait arabe. Il portait une mallette. L'autre était un blond imposant, peut-être un mètre quatre-vingt-dix et portait un costume tropical blanc.

Manning secoua lentement la tête.

— D'où diable sortent-ils ?

Bolan eut une grimace.

— Les renseignements ne nous ont rien dit d'éventuels invités à demeure.

— Alors qui diable sont-ils ? demanda Manning, frustré.

— Je ne sais pas.

Bolan souffla à fond. Le plan était pourtant simple. Descendre Ransome. Descendre Addo. Leurs observations leur avaient permis de déduire que dix à quinze tueurs se trouvaient sur les lieux, mais une

fois les deux têtes de l'organisation coupées, on pouvait s'attendre à ce que les mercenaires ne jouent pas les héros et se volatilisent Bolan et Manning entreraient, récupérerait Heather West et s'embarqueraient vers le Bénin.

Ce plan était ai train de voler en éclats.

Bolan ne quittait pas des yeux la cible principale. L'homme blond tira de l'intérieur de sa veste un mince étui de bois et le tendit à Uwaifor. Le caïd de la drogue le prit et montra sa denture en or, visiblement ravi.

Bolan proposa :

— À vous de décider. Abandon ?

Manning n'hésita pas.

— Soit nous la tirons de là, soit nous la vengeons. Pas question de la laisser ici.

Bolan se concentra sur sa lunette de visée.

— Commande.

— Élévation : 225 mètres. Déflexion...

Manning marqua une courte pause.

— ... Zéro. Indication : cible centrale sous la véranda.

— Confirmation.

— Prêt à tirer.

Ils virent les deux hommes serrer la main d'Uwaifor et d'Addo et s'asseoir. Uwaifor semblait fasciné par l'étui. Il caressa le bois blond du plat de la main et entreprit d'ouvrir les deux ferrures de laiton.

Lentement, Bolan se remit à presser progressivement la détente.

Quand la tête de Ransome Uwaifor explosa comme une pastèque, un sang cramoisi éclaboussa tous ceux qui étaient assis à la table, son crâne ne pouvant contenir une énergie de plus de 900 kilos. Le fusil français eut un recul tandis que Bolan donnait un petit coup sur la culasse et plaçait son réticule sur sa seconde cible. Tous ceux qui étaient à table poussèrent des cris ou se figèrent, sauf le blond, qui plongea de son siège et roula sur le dallage de la véranda vers le couvert, un pistolet à la main.

Bolan braqua sa lunette de visée sur Tunde Addo. Le géant

commençait à se lever de sa chaise et à passer la main dans sa veste en quête d'une arme. Le Guerrier pressa la détente et le colosse s'assit, un trou suintant apparaissant au centre de sa cravate aux couleurs vives. L'Exécuteur joua sur la culasse et releva légèrement sa visée pour confirmer la mise à mort. Le gros fusil rugit ; les lunettes de soleil d'Addo se cassèrent en deux sous l'impact de l'ogive. L'hercule s'effondra tête la première sur le plateau de son petit déjeuner, tout l'arrière de sa tête arraché.

Le blond avait disparu. Son compagnon avait tiré une carabine AKSU russe de sa mallette. Cette arme serait inefficace vu la distance, mais le lanceur de grenades de 30 mm monté dessous pouvait atteindre Bolan, si l'homme était observateur.

La seconde suivante, le fusil français heurtait l'épaule de Bolan, et, sur la terrasse, le pourri chancela. Le Guerrier fit jouer la culasse tandis que le visage de l'homme pâlissait, son arme se baissant entre des doigts soudain inertes. La seconde ogive secoua la tête du bonhomme comme un crochet du droit invisible, et l'étendit sur le dos à côté d'Addo.

D'autres hommes commencèrent à hurler et à crier des ordres à l'intérieur de la villa. Bolan balaya de sa lunette de visée la véranda puis, rapidement, le reste du terrain. Des gens couraient dans toutes les directions. Il abandonna son fusil et se leva.

Manning descendait déjà la pente en courant vers la maison. Le Guerrier saisit le fusil d'assaut FAL qui reposait sur la bâche à côté de lui. Il fixa une grenade à fragmentation sur les anneaux de lancement et se laissa tomber sur un genou. Les quatre gardes étaient toujours sous la véranda, tirant dans toutes les directions, leurs AK réglés sur automatique. Le fusil de Bolan eut un recul, et la grenade décrivit un arc de cercle parfait avant d'exploser sous la véranda. Les fenêtres éclatèrent, et les quatre tireurs furent secoués de spasmes et de frissons, déchiquetés par les éclats.

L'Exécuteur appela dans son micro-casque.

— Où êtes-vous, Gary ?

— Je suis sous les arbres qui bordent l'allée. À cent mètres, je me rapproche. Je prends l'arrière.

— D'après nos renseignements, Ransome est équipé d'une véritable salle de torture sous la maison. Je dirais que votre amie se trouve soit dans la chambre, soit au sous-sol. Je vais entrer par l'avant. Ne descendez pas avant d'avoir établi le contact avec moi.

— Affirmatif.

Bolan fixa une autre grenade sur le canon de son fusil d'assaut et envoya du gaz lacrymogène à travers les fenêtres déjà brisées qui donnaient sous la véranda. Il mit une autre grenade en place et descendit le flanc de la colline à grandes enjambées. Des gardes sortaient en courant de la maison dans toutes les directions. La plupart étaient à demi vêtus et tenaient des fusils d'assaut. La porte du garage fut arrachée de ses gonds, quelqu'un ayant fait passer une Land Rover à travers. Une demi-douzaine d'hommes armés de mitraillettes coururent hors de la maison et s'entassèrent dans le véhicule. La Land Rover dérapa sur l'allée de gravier et cahota brusquement vers l'avant, ses roues ayant trouvé une prise. À cet instant, une femme coiffée d'un fichu et portant un tablier sortit en courant, hurlant et pleurant, de la maison. Elle serrait encore dans sa main une cuiller de bois. Elle se précipita vers le milieu de l'allée et agita désespérément les deux bras à l'adresse du chauffeur de la Land Rover. Le véhicule ne ralentit même pas. Au contraire, l'homme qui tenait le volant mit pleins gaz et lui passa dessus sans la moindre hésitation.

Bolan s'agenouilla et régla l'échelle du viseur sur coït mètres. Il visa entre les deux panneaux du pare-brise de la Land Rover et tira. La seconde suivante, la vitre éclata et une lueur orange s'alluma à l'intérieur tandis que toutes les vitres explosaient. Le moteur s'arrêta et le véhicule sortit lentement de l'allée avant d'écraser son pare-chocs avant contre un arbre. Des filets de fumée noire sortaient des portières aux vitres brisées.

Le Guerrier fit glisser le sélecteur du fusil FAL sur automatique tout en se relevant, et s'approcha de la villa.

— Manning, quel est votre statut ?

— Je suis à la porte de derrière. J'ai déployé des gaz aux deux étages. Cinq hostiles abattus. Sept environ sont passés devant moi, mais c'étaient tous des minables et ils se sont égayés en direction des arbres.

Bolan se livra à un rapide calcul. A priori, il n'y avait pas plus de dix à quinze hommes armés dans la maison et, d'après ses estimations, la plupart étaient hors d'état de nuire. La matinée s'était révélée pleine de surprises !

— Vous avez vu le blondinet ?

— Noa

Manning resta silencieux un moment

— Ce type ne me plaît pas. Il n’a même pas cillé quand Ransome a perdu sa tête. Q a agi à la vitesse de l’éclair, et il est toujours porté disparu mais présent sur les lieux.

Le blond ne plaisait pas non plus à Bolan.

— J’approche de l’entrée principale, dit-il.

Il sortit du couvert des arbres et abattit deux hommes d’une rafale de son fusil. La porte d’entrée était grande ouverte, des volutes de gaz d’un blanc grisâtre s’en échappant.

— Je suis à la porte. J’entre.

Bolan se couvrit la tête de son masque à gaz et en vérifia la fermeture. Il contourna la balustrade et pénétra dans la maison. Deux vieilles femmes étaient assises sur le sol de l’entrée, suffoquant pleurant, accrochées l’une à l’autre. L’une d’elles leva les yeux vers le visage masqué de Bolan et poussa un hurlement.

Celui-ci gronda à travers le masque :

— Où est la femme ?

L’une des deux vieilles eut un mouvement de recul face au fusil.

— En bas ! Elle est en bas !

Bolan indiqua la sortie d’un bref mouvement du canon de son fusil.

— Courez !

Les malheureuses bondirent sur leurs pieds et s’enfuirent sans demander leur reste pendant que l’Exécuteur fonçait dans le salon.

— Striker, je vous vois. Je suis dans le hall à votre gauche. Ne tirez pas.

Bolan et Manning se rejoignirent.

— Gary, d’après les domestiques, votre amie est en bas. Nous...

À cet instant, un homme entra en courant dans la pièce et s’arrêta net. Bolan et Manning levèrent leurs fusils. Le type portait un uniforme de policier, et tenait une machette dans sa main libre. Son autre main était occupée à maintenir sur ses épaules une femme blanche en soutien-gorge et culotte, qui essayait de lui donner des coups de genou au visage, les jambes liées, et tambourinait sur son dos de ses mains menottées. Il resta figé, regardant fixement Bolan et Manning de ses yeux larmoyants et horrifiés.

— Vous êtes tous les deux... en état d'arrestation, déclara-t-il faiblement.

Manning s'avança et pointa son fusil à trente centimètres du front de l'homme.

— Lâchez cette femme !

L'homme laissa tomber sa machette qui heurta le carrelage avec un bruit métallique. Il jeta la femme sur le canapé et leva les mains. Il essayait de sourire tout en toussant.

— J'ai des informations. Très importantes...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus et tituba en se faisant mitrailler par un feu automatique venu de derrière lui. Le fusil de Bolan rugit entre ses mains, en réponse à l'attaque inattendue. L'homme blond était apparu dans le couloir. Son pistolet gronda. Bolan sentit des balles heurter son gilet pare-balles nouvelle génération que ses concepteurs avaient en toute modestie baptisé « armure » et riposta. Des étincelles luirent dans la main de l'homme qui bondit en arrière, disparaissant dans le couloir. Bolan plongea vers la porte et tira des rafales depuis l'encadrement. Une porte claqua au bout du couloir.

Manning s'agenouilla à côté de la femme et lui ôta son bâillon.

— Heather !

Il releva son masque. Ses yeux et ses dents luisaient au milieu de la peinture de camouflage verte, grise et noire qui dissimulait ses traits.

La femme s'étouffe. Ses yeux rougis s'écrouillèrent.

— Gary ?

Manning regarda autour de lui. Il la prit dans ses bras et l'emmena dans la salle de bains, l'éloignant du salon.

— Reste là, verrouille la porte et ouvre la douche pour te passer de l'eau dans les yeux. Nous devons vider la maison !

Manning l'assit au bord de la baignoire et sortit, claquant la porte derrière lui. Il rejoignit Bolan dans le couloir. Le Guerrier risqua un œil à l'angle du mur. Il y avait du sang sur le sol. Il y avait aussi un pistolet-mitrailleur CZ-97 à la crosse ensanglantée. Les yeux de Bolan s'étrécirent derrière son masque. Il se retourna vers le canapé et le cadavre ensanglanté de l'ex-policier nigérian vautre en travers.

Le blondinet n'arrêtait pas de leur causer de nouveaux ennuis.

Manning hit les pensées de Bolan après avoir vu l'arme et le sang sur le sol du couloir.

— Eh bien, maintenant, il ne nous causera plus d'ennuis que d'une main.

Bolan vida son magasin dans la porte au bout du couloir. Manning l'imita tandis que le Guerrier rechargeait et s'avavançait, accroupi. Manning parvint à sa hauteur au moment où il enfonçait la porte d'un coup de pied.

La porte s'ouvrit sur un bureau spacieux. Le gaz n'avait pas atteint cette partie de la maison, et Bolan releva son masque. Un énorme portrait d'Uwaifor dominait le mur derrière un gigantesque bureau. Des boucliers nigériens traditionnels, des lances croisées derrière eux, étaient accrochés à chaque mur, ainsi que des trophées de chasse et de nombreuses récompenses et citations du gouvernement. Deux doubles portes vitrées ouvraient sur la cour latérale. Des fenêtres couvrant toute la hauteur des murs donnaient sur Tanière. Les doubles portes étaient ouvertes, et leurs rideaux s'agitaient dans la brise matinale. Du sang tachait les panneaux de verre au niveau des poignées de laiton.

— On dirait que le blondinet a pris le maquis, observa Manning.

— Peut-être pas.

Bolan parcourut la pièce du regard. Ses yeux se fixèrent sur le mur derrière eux. Un boucher tribal y était également accroché. Le boucher était de travers, et une empreinte de main sanglante ornait le mur à côté.

Les deux lances manquaient.

— Gary !

Manning pivota sur lui-même. Bolan décrivit un arc de cercle avec son fusil, secoué par le tir automatique. Les vitres des fenêtres éclatèrent tandis que la lance à éléphant en acier filait comme un éclair. Manning chancela, l'arme s'enfonçant dans sa poitrine et le plaquant contre le mur. Ses genoux cédèrent, et il glissa au bas du mur en position assise. Le blond s'écarta aussitôt de la fenêtre, évitant les balles, tandis que Bolan se lançait à sa poursuite.

Bolan jeta son fusil qui venait de s'ouvrir sur une chambre vide. Il tira de sa ceinture une grenade à fragmentation. Le levier de sûreté se détacha avec un claquement quand Bolan lança la bombe par la fenêtre brisée. Il se jeta derrière l'énorme bureau tandis que l'engin explosait à l'extérieur.

Après l'explosion, il se releva, tenant son Beretta 93— R des deux mains, et se tourna vers Manning, qui agita faiblement la main.

— Ça va. Allez-y !

L'Exécuteur décrivit un arc de cercle devant lui avec son pistolet en passant les doubles portes. Il y avait encore du sang sur la terrasse. Des marches descendaient vers la cour. Une lourde lance d'acier reposait, abandonnée, dans l'herbe soigneusement tondue. La pelouse se terminait à cinquante mètres de lui. Des murs d'argile blanchis à la chaux séparaient la villa coloniale de la forêt tropicale qui l'entourait. Bolan nota la trace de sang au sommet du mur, haut de trois mètres et surmonté de rouleaux de fil barbelé.

Le blondinet avait parcouru les cinquante mètres, et passé le mur et les barbelés, en environ sept secondes. Chapeau !

Le Guerrier revint dans le bureau. Manning poussa un grognement et se releva péniblement. L'immense lance reposait à ses pieds. L'« armure » qui recouvrait son torse était déchirée d'une large fente irrégulière. Des touffes de fibres de kevlar en sortaient, et le gris sombre de la solide plaque antichoc qu'elle recouvrait apparaissait.

— Le salopard l'a fendue ! Bon Dieu ! Vous vous rendez compte ?

Bolan examina la lance. Elle était presque entièrement en acier. La lame en forme d'amande, longue de soixante-quinze centimètres, était conçue pour pénétrer la peau d'un éléphant et la masse de muscles au-dessous, afin d'atteindre les organes vitaux. Une armure en kevlar tissé ne faisait pas le poids. Seule la plaque antichoc en carbure de bore qui se trouvait dessous avait évité à Manning de se faire embrocha :.

Manning ramassa son fusil.

— Vous l'avez eu ?

— Non. Le type avait six secondes, peut-être sept. Il a traversé le terrain découvert comme un arrière de football, et a sauté le mur comme Superman.

Manning repoussa la lance du pied.

— Il y a autre chose. Vous savez quoi ?

Bolan n'avait pas vraiment envie de savoir.

— Non, quoi ?

— Vous lui avez fait sauter le pistolet de la main droite.

— Ouais.

— Il a lancé cette lance de la gauche.

Les performances de ce type ne cessaient de se révéler désagréables.

— Vous savez, il était blessé, et aurait pu s'échapper, mais il est resté pour essayer de nous tuer.

Manning se frotta la poitrine.

— Oui, j'ai comme l'impression qu'il voulait nous voir morts.

— À l'évidence, il y avait quelque chose qu'il ne voulait pas que nous trouvions.

Manning haussa les épaules.

— Oui, ou peut-être est-ce parce que nous avons vu son visage.

Bolan rengaina le Beretta et rechargea son fusil.

— Nous nettoignons la maison et sortons de là. Cinq minutes.

Ils parcoururent rapidement les lieux, pièce par pièce, et trouvèrent quarante kilos d'héroïne et environ un million en euros, livres sterling et dollars américains.

L'air fétide du cachot sanglant sous la maison portait encore des relents des unimaginables atrocités qui s'y étaient commises. Manning serrait les lèvres.

— Nous laissons l'argent et la drogue pour que les autorités les trouvent ?

— Ils garderaient l'argent. Quant aux drogues, ils les utiliseraient eux-mêmes ou les vendraient.

Le Guerrier tira une grenade au phosphore de sa ceinture.

— Brûlons-les. Brûlons tout.

Il dégoupilla la grenade qu'il jeta dans l'escalier de la cave pendant que Manning allait chercher Heather West dans la salle de bains et l'emmenait dehors, loin des gaz. Ils avaient trouvé des clés de menottes au sous-sol, et Manning avait pu la libérer. Elle contemplait le Canadien avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Mon boulot

Manning sourit largement.

— Tout va bien ?

La jeune journaliste conservait le calme qui lui avait permis d'affronter froidement des situations de crise sur tous les continents du monde, excepté l'Antarctique.

— J'ai été kidnappée, battue et victime d'attouchements déplacés, mais je suis contente que tu aies débarqué avant qu'ils ne commencent vraiment à s'amuser.

Elle ne réussit pas à réprimer le frisson qui secoua ses épaules, mais fit diversion en arquant les sourcils.

— Tu sais, je ne t'ai pas cru quand tu m'as dit que tu avais été journaliste à Sarajevo. J'ai vérifié auprès de Reuters. Ils n'ont jamais entendu parler de toi.

Manning changea de sujet.

— Nous avons un bateau à prendre.

Bolan revint sous la véranda.

— J'ai une dernière chose à faire, déclara-t-il.

Le visage de l'ami du blond était en bouillie, mais Bolan pensait pouvoir en donner à un dessinateur une description décente. Il sortit une trousse de sa poche et releva rapidement les empreintes digitales du cadavre. Il parcourut du regard les dalles éclaboussées de sang, puis se pencha pour tendre la main sous la table. Ses mains se refermèrent sur l'étui de bois que le blond avait donné à Uwaifor. L'Exécuteur fit sauter les loquets, ouvrit l'étui et en contempla le contenu. C'était un couteau, niché dans le velours. Le fourreau et la poignée étaient en argent ciselé. Des motifs de feuilles et de fleurs en relief couvraient la garde et le fourreau.

Bolan dégaina le couteau, qui sortit de son fourreau d'argent avec un affreux grincement. Long de quinze centimètres, il avait à peu près la forme d'un couteau de cuisine, et l'arête était festonnée. Bolan le montra aux autres.

— Ça dit quelque chose à l'un de vous ?

Manning haussa les épaules. La jeune femme cilla en voyant la lame, de ses yeux encore rouges et enflés.

— Il y a des centaines de tribus au Nigeria. Toutes ont apparemment leurs propres variations régionales en matière de coutellerie.

Elle imita le haussement d'épaules de Manning.

— Je ne sais pas ce que ça signifie, si c'est ce que vous voulez savoir.

Bolan referma l'étui et le jeta dans son sac. Heather West avait été récupérée saine et sauve. Ransome Uwaifor et Hinde Addo étaient éliminés, et leur activité démantelée. La mission était parfaitement réussie.

Alors, pourquoi le Guerrier avait-il le désagréable sentiment que sa mission ne faisait que commencer ?

CHAPITRE II

Black Warriors Ranch

— Nous avons eu de la chance cette fois.

Aaron Kurtzman, familièrement appelé l'Ours, secoua la tête, étonné.

— Beaucoup de chance. Nous avons trouvé une correspondance pour le jeu d'empreintes que vous avez rapporté. Je ne sais pas comment vous avez sorti ce type de votre chapeau à Lagos, mais vous avez décroché le gros lot.

— Pour nous, ce n'était qu'un comparse.

Bolan examina le portrait-robot dressé par ordinateur. Il ressemblait à s'y méprendre à l'associé du blond qu'il avait vu sur la terrasse. Les empreintes digitales figuraient dans un encadré au bas du portrait. Bolan se tourna vers Kurtzman.

— Alors qui est-ce ?

— Ce n'est pas un comparse. C'est une vraie vedette américaine. Razi Thamud.

Bolan avait déjà entendu ce nom.

— Il est tunisien, c'est bien ça ?

Kurtzman tendit à Bolan un épais dossier.

— Un enfant du djihad plutôt énigmatique. Un de ces types sur qui nous ne pouvons rien prouver. Mais la C.I.A. détient des preuves photographiques qu'il était en bons termes avec Saddam Hussein et Kadhafi, et nous avons pratiquement la preuve qu'il s'est trouvé en contact avec des dirigeants du djihad islamique et partage quelques relations avec Al-Qaida. Il vient d'une très riche famille de transporteurs maritimes nord-africains. La C.I.A. pense que l'essentiel de ses activités a consisté à financer et alimenter les groupes islamistes. Quoi qu'il en soit, votre petite aventure au Nigeria a fait de lui un problème résolu.

— Oui, mais que faisait-il là-bas ?

L'Exécuteur parcourut rapidement le dossier de la C.I.A. concernant Thamud. Dossier intéressant, mais qui ne lui apprenait rien.

— Uwaifor était un trafiquant d'héroïne. Il avait une belle petite organisation, son propre petit royaume féodal, mais c'était du menu fretin. S'il n'avait pas personnellement énervé Gary en kidnappant Heather West, il ne serait jamais apparu sur notre radar.

— Eh bien, Uwaifor était un trafiquant d'héroïne, et un élu du peuple. Donc, il y a l'argent et l'influence politique.

— Et alors ? Thamud pouvait trouver de l'héroïne, de l'argent, des armes, tout ce qu'il voulait ou dont il avait besoin en Méditerranée et au Moyen-Orient, et fichtrement plus facilement, sans prendre de risque. Pourquoi serait-il allé traiter avec un caïd de l'héroïne nigérian ? C'était chercher les ennuis.

— C'est assez juste.

Bolan fronça les sourcils.

— Je ne crois pas que Thamud était à Lagos pour voir Ransome Uwaifor.

Aaron haussa les sourcils, intrigué.

— Tu penses qu'il y était pour voir le blondinet ?

— Ce n'est qu'une intuition.

Kurtzman avait appris à respecter profondément les intuitions de l'Exécuteur.

— D'accord, mais là encore, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Nous avons quelque chose sur les empreintes du blondinet ?

— Non, et pourtant nous avons relevé un jeu complet de la main droite sur l'étui à couteau. Ses empreintes n'existent dans aucune base de données à ma disposition. Une lance à éléphant, de la main gauche, à dix mètres ! C'est plutôt impressionnant.

— Oui, c'était un spécimen assez impressionnant.

— Eh bien, je ne veux pas passer pour un disque rayé, mais que faisait le blondinet à Lagos, à fréquenter un caïd de la drogue insignifiant comme Uwaifor ? Et pour quelle raison rencontrait-il Thamud ? demanda l'Ours.

— Tu l'as dit toi-même, répondit Bolan. Thamud était un pourvoyeur. Il était là pour faciliter quelque chose. Uwaifor était musulman, au moins officiellement, et fournissait armes et argent à certains des militants islamiques du nord du Nigeria. Essentiellement pour qu'ils puissent tuer ses opposants politiques. Mais il flirtait avec eux et était mêlé à leurs affaires, quoi qu'il en soit. Thamud devait avoir entendu parler de lui. Je pense qu'il a présenté le blondinet à Uwaifor, ou qu'Uwaifor a présenté le blondinet à Thamud. Ce que nous savons, c'est que le blondinet a donné un couteau à Uwaifor. Des informations sur ce couteau ?

Kurtzman pressa une touche de son ordinateur et fit apparaître le dossier concernant le couteau. Une photo numérique du fourreau filigrané et de la lame s'afficha sur l'immense écran plat.

— Personne ici ne l'a reconnu. J'ai demandé à Herman Schwarz de comparer le dessin du couteau à tout ce qu'il peut trouver sur les couteaux d'Afrique occidentale. Le moins qu'on puisse dire est que c'est une tâche assez titanesque.

Kurtzman soupira et se renfonça dans son fauteuil.

— À quoi tu penses ? Tu crois que c'était une sorte de remerciement ?

— Je ne sais pas.

Bolan revit les dents en or que Ransome Uwaifor avait largement montrées à la vue du cadeau.

— Il semblait avoir plus d'importance qu'un simple remerciement. Uwaifor était excité comme une collégienne quand le blondinet le lui a présenté. À moins qu'un couteau comme celui-là n'ait une signification locale, je pense...

La voix de l'Exécuteur mourut tandis qu'il se repassait mentalement la vision du sourire ravi d'Uwaifor.

— Tu penses quoi ? le pressa Kurtzman.

— Je ne sais pas. C'est sa réaction quand il l'a reçu. Soit Uwaifor était un collectionneur de couteaux acharné, et le blondinet venait de compléter sa collection...

— Ce que tu ne crois pas.

Kurtzman connaissait la façon de penser de Bolan mieux que personne.

Les yeux de Bolan s'étrécirent.

— Je pense que c'était une sorte de signe d'appartenance.

Kurtzman ouvrit de grands yeux.

— Tu veux dire, le genre « bienvenue au club ».

Bolan se leva.

— J'ai besoin que ce couteau soit identifié, l'Ours. Il se passe quelque chose d'important. Il faut que nous sachions quoi. J'ai des dispositions à prendre, et ensuite un avion. Dis à Hal que j'ai un mauvais pressentiment. Dis-lui que je l'appellerai une fois que j'aurai atterri.

— Atterri où ?

Kurtzman connaissait déjà la réponse à cette question.

— À Lagos.

Bolan s'arrêta à la porte.

— Et ensuite, sans doute en Tunisie.

* * *

La salle du conseil

— Qu'est-il arrivé, Fredricht ?

Les trois hommes assis attendaient que Fredricht réponde. Le nommé Fredricht les laissa attendre le temps de prendre une chaise et de s'asseoir lourdement à la table du conseil. Sa course à travers la jungle avait été désagréable, sa remontée du fleuve particulièrement pénible. Il lui avait fallu plusieurs sauts de puce en avion avant d'atteindre un aéroport qu'il considérait comme assez sûr pour risquer de s'embarquer sur une véritable compagnie aérienne. Il était épuisé et souffrait du décalage horaire. Il déplia sa main droite blessée et grimaça, une douleur fulgurante remontant le long de son bras. Pendant sa course de douze heures à travers la jungle, sa main s'était infectée. Il lui avait fallu dix-huit heures de plus pour rentrer chez lui. Les antibiotiques et la chirurgie d'urgence nécessaires pour sauver sa main n'avaient rien fait non plus pour améliorer son humeur.

Il regarda brièvement Robi de ses yeux cerclés de rouge.

— Nous avons été attaqués.

Le frère de Robi, Gusi, déplaça son immense charpente dans son fauteuil.

— Où en est notre transaction avec Uwaifor ?

Fredricht secoua la tête avec lassitude.

— Quelqu'un lui a fait sauter la tête.

— Et Tirade ?

L'énorme crâne de Gusi s'inclina légèrement.

— Pouvons-nous encore faire affaire avec lui ? Il avait l'air d'être le plus malin des deux, de toute façon.

— Quelqu'un lui a fait sauter la tête, répondit Fredricht

Le troisième homme joignit les mains et se pencha en avant. Ses épais cheveux noirs lui tombaient sur les épaules. Ses yeux d'un noir opaque étaient intéressés, plutôt qu'alarmés ou perturbés, par cette nouvelle.

— Et Thamud ?

Fredricht appuya la tête au dossier de sa chaise et ferma les yeux.

— Quelqu'un lui a fait sauter la tête, à lui aussi.

Gusi ouvrit de grands yeux, perplexe.

— Quelqu'un s'est beaucoup démené pour faire sauter des têtes.

— En effet.

Le brun s'adossa à son siège.

— Des cerveaux, des cerveaux partout, et pas une pensée dedans.

Fredricht cilla, Gusi fit la moue, Robi secoua la tête. Les trois hommes se demandaient, et pas pour la première fois, si oui ou non Wilbur était authentiquement fou. Celui-ci ignora leurs regards. Il avait personnellement considéré l'idée de faire affaire avec Uwaifor comme écervelée depuis le début. Le jeu de massacre qui avait eu lieu à Lagos ne faisait que confirmer son opinion. Cependant, il changea de sujet avec diplomatie.

— Dis-moi, Fredricht, crois-tu que le tireur essayait spécifiquement de te tuer, toi ?

Tous les hommes attablés réfléchirent à l'impensable.

— Non. Uwaifor était sa cible principale. Ensuite, le tireur a éliminé Tunde. Thamud s'est fait tuer quand il a sorti cette carabine munie d'un lanceur de grenades qu'il promène dans sa valise. Elle faisait de lui une menace pour le tireur sur la colline. Deux hommes ont attaqué la villa. Es ont dispersé le reste des hommes d'Uwaifor et ont effectué le sauvetage de la femme. Je les ai attendus crier en anglais. Je soupçonne qu'il s'agissait de Forces spéciales anglaises ou canadiennes, et libérer la femme était leur principale mission. Cependant, ils nous avaient vus, Thamud et moi, j'ai donc décidé qu'ils devaient être tués.

Gusi étala ses énormes mains sur la table.

Wilbur, Fredricht et Robi mesuraient tous plus d'un mètre quatre-vingt, et avaient des physiques de dieu grec. Gusi, lui, mesurait un mètre soixante-quinze de haut et environ un mètre cinquante de large. Ses membres étaient comme d'énormes troncs d'arbre. Son crâne bosselé semblait taillé dans la pierre. Il scruta Fredricht sous l'épais rebord de son front.

— Et les as-tu tués ?

Fredricht soupira.

— Ils avaient une armure, des armes automatiques, et ont attaqué la villa au gaz. Nous avons échangé des tirs, et j'ai été blessé. Ils m'avaient repoussé, et je n'ai pas pu mettre la main sur une arme à feu, alors je me suis dégagé en sautant le mur.

Gusi fronça les sourcils, visiblement mécontent.

Robi fut plus conciliant.

— C'était probablement le choix le plus sage. Nous ne pouvions pas nous permettre de te savoir capturer.

— Ils n'auraient pas reconnu Fredricht

Wilbur les regarda sous ses sourcils d'un noir charbonneux.

— Mais le visage de Thamud est connu. Ils pourraient bien l'avoir reconnu avant de lui faire sauter la tête.

Gusi haussa des épaules herculéennes.

— Et alors ? Il n'y a rien pour le relier à nous. Il n'est qu'un visage.

— Pourtant, je suis intrigué, déclara d'un air songeur Wilbur, que les autres surnommaient « El Negro » derrière son dos. Je ne crois pas

que les Canadiens aient les moyens logistiques d'envoyer une opération des Forces spéciales à Lagos, particulièrement aussi vite après le kidnapping de la femme. Toute cette situation pue les États-Unis.

Robi acquiesça.

— Je suis plutôt d'accord. À quoi penses-tu exactement ?

— Je pense qu'ils essaieront d'enquêter. Mais je crois que leurs ressources à Lagos seront extrêmement limitées. Je crois qu'ils devront s'exposer pour découvrir le moindre fait. Je suis vaguement curieux de découvrir quel genre d'homme a pu donner tant de difficultés à notre cher Fredricht.

Le poing de Fredricht se serra malgré ses agrafes.

Gusi sourit discrètement. Il reconnaissait l'expression dans les yeux de Wilbur.

El Negro continua :

— Comme vous l'avez mentionné, ils n'ont aucune idée de qui est Fredricht ni de ce qu'il représente. Pour eux, il n'est qu'un visage, qui ne se trouve dans aucune base de données à laquelle ils ont accès ou songeraient même à accéder.

Le blond se leva brusquement de sa chaise avec la grâce paresseuse d'un animal dangereux.

— Je ne suis même pas un visage pour eux.

Robi haussa les sourcils, amusé.

— Et ?

Le sourire dérangeant d'El Negro lui fit briller les yeux.

— Je crois que je vais rassembler quelques-uns de mes semblables sans visage. Puis je vais faire un petit voyage à Lagos, et voir comment tout cela évolue.

Fredricht marqua une pause avant de se diriger vers la porte.

— C'est bien gentil de se poster sur une colline et de faire sauter la tête des gens avec un fusil à grande portée...

Sa main se posa sur le couteau qu'il portait au côté. Tous en portaient un identique.

— ... c'est tout autre chose de regarder un homme dans les yeux en

lui décollant le visage au couteau.

CHAPITRE III

Ambassade des États-Unis, Lagos, Nigeria

Le chef d'antenne de la C.I.A. n'eut besoin de dévisager Bolan qu'une fois.

— Vous êtes celui qui a sauvé la journaliste.

Le sourire de Bolan ne confirma ni n'infirmait. Il tendit la main.

— Cooper.

— Dudley. Marc Dudley.

Bolan s'était documenté. Ce Noir imposant en costume impeccablement coupé avait été un Ranger abondamment décoré pendant la guerre du Golfe, et s'était élevé dans la hiérarchie jusqu'à être recruté dans les équipes paramilitaires de la C.I.A. Au cours d'une mission en Bosnie, il s'était trop approché d'explosifs puissants, et un de ses tympanes avait été perforé. Cela lui avait laissé une ouïe inacceptable pour le paramilitaire et l'empêchait de plonger. Cependant, les capacités mentales de Dudley constituaient, de loin, son bien le plus précieux. Il était devenu agent, et avait demandé un poste en Afrique. Il avait été promu chef de sa propre agence en un temps record. Marc Dudley était un homme extrêmement capable.

Le chef d'agence ne savait absolument rien de Bolan en dehors de ce que lui disait son instinct : que l'homme dont il serrait la main était l'opérateur le plus froidement efficace qu'il eût jamais rencontré. Il sourit.

— Alors que puis-je faire pour vous, Cooper ? On m'a informé que je devais vous accueillir avec toute la courtoisie possible.

Bolan prit un siège et ouvrit sa valise. Il en sortit un dossier qu'il tendit au chef.

— Si vous avez le temps, j'aimerais vous montrer quelques croquis.

Dudley ouvrit le dossier et s'ébroua en voyant le premier croquis.

— Ransome Uwaifor, mort.

Il leva les yeux vers Bolan.

— Beau travail.

Bolan resta silencieux.

L'agent de la C.I.A. passa au croquis suivant avec un large sourire.

— Tirade Addo, cuit

Il plissa les yeux à l'adresse de Bolan.

— Vous allez me les dédicacer ?

— Continuez, le pressa.

Dudley passa au croquis suivant et s'interrompit

— Razi Thamud ?

Bolan hocha la tête.

— Vous le connaissez ?

— J'ai entendu parler de lui. Quel est le lien ?

Bolan étudia l'homme assis de l'autre côté du bureau, et son instinct parla. Dudley lui plaisait. Il décida de jouer cartes sur table.

— J'espérais que vous pourriez me le dire. Le seul lien que je connaisse est que Thamud était assis à la même table qu'Uwaifor et Addo quand ils se sont fait descendre.

— Vous plaisantez ?

Bolan eut un demi-sourire.

— Non.

Dudley examina de nouveau le croquis.

— Vous savez, le temps que certains de mes contacts locaux dans la police arrivent sur les lieux, toute la villa était en flammes, *et* il y avait des cadavres partout. Ils ont dû identifier Uwaifor et Addo d'après leur dossier dentaire. Vous êtes certain pour Thamud ?

— À cent pour cent.

Dudley grogna.

— Je pensais bien que vous le seriez.

Il hocha la tête ai direction du croquis représentant Thamud

— Eh bien, les événements prennent une tournure fascinante.

— Essayez le croquis suivant.

L'agent passa au suivant, et son iront se plissa.

— Vous le reconnaissez ?

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à lui donner un nom ou à le situer, mais je jurerais l'avoir vu quelque part.

— Un mètre quatre-vingt-huit ou dix, bâti comme un arrière de football..., l'aida Bolan. Expert du tir au pistolet-mitrailleur, ambidextre, se sert d'une lance à éléphant comme d'un javelot olympique.

— Vous savez, vous fréquentez des gens étonnants.

Dudley leva les yeux du portrait-robot de l'inconnu aux cheveux blonds.

— Ce type était à la table du petit déjeuna ce matin-là, lui aussi.

C'était une affirmation, pas une question.

Bolan acquiesça.

— Il est décédé, lui aussi ?

— Non, porté disparu.

— Vraiment ?

Dudley examina le portrait de la même manière qu'il avait dévisagé Bolan à son arrivée. Ce qu'il voyait ne lui plaisait pas.

— Il a l'air d'un salopard de niveau international. Et la manière dont vous me le décrivez confirme cette impression.

— Il l'est Mortel des deux mains. Et il a réussi à piquer ma curiosité.

Dudley ne cilla pas face au regard de Bolan.

— Donc, tous ces gens tenaient un petit meeting le matin fatal ?

— Oui, je suis curieux de savoir à quel propos.

— Moi aussi. J'aime à penser que j'ai au moins une vague idée de ce qui se passe dans le secteur. Cette histoire est mauvaise pour ma réputation.

Bolan hocha la tête.

— J'ai été surpris, moi aussi.

— Pas aussi surpris que ces trois là, je suppose.

Dudley termina son café et se leva.

— Allons faire un tour, Cooper.

Tin Can Island, quartier du port, Lagos

— Vous êtes sûr ?

Le Nigérian baissa les yeux, effrayé. Peu de gens étaient capables de regarder El Negro dans les yeux quand il souriait, en dehors de ceux de son espèce, et même eux se sentaient parfois quelque peu nerveux. L'informateur tressaillit en voyant des hommes apparaître comme par magie dans la mêlée et l'entourer. Ils avaient la peau foncée comme lui, mais leur maintien indiqua au Nigérian qu'ils n'étaient pas des talents locaux. L'homme qui se tenait face à lui ne ressemblait à aucun autre. Le sourire prédateur ne quitta pas son visage tandis qu'il déployait cinq colts euros dans sa main gauche. Il lui montra de nouveau le croquis qu'ils avaient établi d'après la description de Fredricht, et adressa au Nigérian un regard appuyé.

— Vous avez intérêt à ne pas dire de connerie.

Le Nigérian était un criminel des rues de très mauvaise réputation. Mais il perdait tous ses moyens face à l'homme qui le fixait sans ciller, et aux hommes dégingandés, souples et souriants qui l'accompagnaient.

— Oui, monsieur. Nous avons surveillé l'aéroport. L'homme blanc que vous m'avez décrit est venu. Il s'est tendu à l'ambassade des États-Unis. Il est surveillé. J'ai dix de mes gars sur l'affaire.

El Negro le domina de toute sa hauteur.

— Savez-vous qui est cet homme ?

— N...non.

Le Nigérian se plaqua contre le mur de la ruelle.

— C'est l'homme qui a assassiné Ransome Uwaifor et Ibnde Addo.

Le Nigérian resta bouche bée. Il avait travaillé indirectement pour Uwaifor. Comme la plupart des criminels de ce quartier de Lagos. La puissance d'Uwaifor, la légitimité qu'il s'était forgée en tant que politicien et son style de vie fastueux l'avaient élevé au statut de dieu parmi les criminels ambitieux de Lagos. Les meurtres d'Uwaifor et

d'Addo, et l'incendie de sa villa somptueuse par des inconnus, avaient provoqué une onde de choc au sein de la pègre nigériane.

El Negro nota la réaction de l'homme et continua.

— Le Blanc est un mercenaire. J'ai cru comprendre que le chef d'agence Dudley a aidé le F.B.I. à traquer vos contacts américains dans vos transactions outre-Atlantique.

— Oui.

L'agent Dudley avait été en première ligne des efforts américains visant à stopper l'introduction de drogues africaines sur le continent américain. Il s'était jusque-là révélé impossible à corrompre.

— Oui, il a...

— Il l'a fait parce que c'est un laquais des Blancs. La C.I.A. l'intention de contrôler le commerce d'héroïne au Nigeria. Hier Ransome n'était que la première étape.

Le Nigérian ouvrit de grands yeux. L'héroïne d'Afrique occidentale n'avait été, jusqu'à récemment que le problème de l'Afrique occidentale. Maintenant qu'elle était devenue internationale, les caïds de la drogue nigériens avaient soudain fait connaissance avec des acronymes américains déplaisants tels que C.I.A., F.B.I. et D.E.A. Les paroles d'El Negro ne faisaient que confirmer ses pires soupçons.

— Les Américains, les Blancs, ont l'intention de vous prendre votre mine d'or avec leurs mercenaires et leurs soldats esclaves noirs sans tribu, comme Dudley. Ils prendront votre héroïne. Ils prendront vos plus belles femmes. Ils vous réduiront à l'état d'esclaves, ou à peine plus, dans votre propre commerce. Ils vous...

El Negro marqua une pause significative ;

— ... coloniserait de nouveau.

La colère s'alluma dans les yeux du Nigérian. Son éducation n'avait pas dépassé l'école primaire, mais de l'extrémité de l'Afrique du Sud aux rivages septentrionaux du Maroc, un mot évoquait amertume et honte pour tous les Africains.

Colonisation.

Mercenaire blanc sonnait tout aussi désagréablement.

Les paroles d'El Negro s'insinuaient comme des araignées dans la toile de l'esprit du jeune homme. Il connaissait tous les boutons à

presser, et s'amusait d'allumer la flamme du patriotisme chez un voyou brutal et sans principes. Le nationalisme était un moyen extraordinaire de motiver les hommes. De même que l'argent, la drogue, les armes et le pouvoir. Associés, ils constituaient un cocktail explosif.

— Ransome Uwaifor était un homme important, et quand les Blancs ont assassiné Uwaifor et Addo, ils ont aussi assassiné des amis à moi. J'ai l'intention d'éliminer ces Blancs. Êtes-vous prêt à m'aider ?

L'homme cilla, soudain nerveux à cette idée. Celui qui se tenait devant lui n'était certainement pas africain. Sa chevelure lui tombait sur les épaules en vagues d'un noir bleuté. Sa peau était de la couleur du cuir de selle.

— Ce Blanc est un mercenaire, un soldat, comme vous dites. Dudley est un espion. Ils seront difficiles à tuer. J'aurais besoin...

— ... D'argent, suggéra joyeusement El Negro. Et d'armes. Tout cela, je l'ai. Vous avez des amis, n'est-ce pas ? Beaucoup d'amis et d'associés ? Des amis qui vous aideraient à tuer le Blanc et son traître d'esclave ? S'ils recevaient de l'argent et des armes, et que nos ennemis leur soient livrés, à un moment de notre choix ?

Le Noir réfléchit. Il avait pisté depuis l'aéroport le Blanc imposant, qui se déplaçait avec la présence d'une montagne, et l'homme de la C.I.A., Dudley, était craint à juste titre.

— Je ne sais pas, je...

— Je vous donnerai un million d'euros.

El Negro sourit en voyant le regard choqué du petit tueur.

— Je vous fournirai toutes les armes nécessaires. D'autre part, je vous rappelle qu'Uwaifor et Addo sont morts. Il doit y avoir de nouveaux hommes importants à Lagos pour combler le vide provoqué par leur disparition.

Il passa un bras amical autour des épaules du jeune homme et le conduisit vers le fond de la ruelle. Deux limousines étaient garées derrière un entrepôt.

— J'aimerais vous montrer quelque chose.

L'un des hommes d'El Negro ouvrit le coffre d'une des limousines, et le tueur des rues ouvrit de nouveau des yeux éberlués. Le coffre était rempli à craquer d'un mélange soigneusement rangé de balles, de la taille d'une boîte à chaussures, de liasses de billets de cent euros et

de kilos d'héroïne.

El Negro sourit en voyant les flammes de l'orgueil et de l'avarice se mêla sur le visage du Nigérian. Il fit signe à un autre homme, qui ouvrit d'un coup sec le coffre de l'autre limousine, rempli à ras bord de douzaines de mitraillettes russes.

— Mon ami, qui pourrait mieux prendre la place de Ransome Uwaifor que l'homme qui le vengera ?

Lagos, Nigeria

L'Exécuteur mangeait du ragoût de cabri aux cacahuètes. C'était délicieux. Les murs de la cantine de Maman Jacqueline étaient couverts de photos de Bob Marley, Fela Kuti, Mohammed Ali et Nelson Mandela. Assez curieusement, un mur était consacré à Elvis Presley, que l'on entendait beugler dans les haut-parleurs au son métallique. Bolan et Elvis constituaient la seule présence blanche dans la salle bondée. Elvis ne semblait pas incommode : Bolan, quant à lui, faisait l'objet de regards étranges.

Dudley sourit par-dessus sa bière.

— Vous êtes nerveux ?

— Si l'on veut manger de la bonne nourriture yoruba, on va là où vont les Yoruba.

Bolan sourit largement, une bouchée de cabri sur sa fourchette. ‘

— Et c'est délicieux.

— Vous avez tout compris. Écoutez, j'ai réfléchi à la présence de Thamud et à ce que vous...

Bolan pivota sur sa chaise en voyant la lueur dans les yeux de Dudley. Les clients du restaurant se mirent soudain à crier. Des hommes armés entraient en trombe par le rideau de perles qui tenait lieu de porte principale. L'un des hommes brandit une mitraillette au-dessus de sa tête tout en pointant une machette sur Bolan, comme un doigt accusateur d'acier effilé.

— Colonisateur !

Le Beretta 93— R était déjà dans la main de Bolan. Il leva le pistolet de sous la table, et sa rafale de trois cartouches remonta le sternum de l'homme et le renversa sur deux clients qui hurlaient. Un bruit d'obus résonna derrière Bolan et faillit lui faire éclater le tympan droit. Le coup de tonnerre fit voler le deuxième homme à travers la

porte, comme une marionnette aux fils coupés. Le Guerrier se jeta sur un genou tandis que Dudley se laissait tomber de l'autre côté de la table, tenant à deux mains un énorme revolver d'acier. Le revolver rugit, et le pistolet de Bolan gronda. Les deux hommes qui entraient rebondirent l'un contre l'autre et bloquèrent le passage une fraction de seconde avant de s'effondrer.

Le chaos se déchaîna quand les hommes à l'extérieur se mirent à tirer.

Bolan se jeta à plat ventre. La vitrine du restaurant éclata vers l'intérieur en une cascade d'éclats coupants, plus de deux douzaines d'hommes ayant ouvert le feu. Bolan grimaça sous la vague croissante d'éclairs dus aux coups de feu et les centaines de bangs supersoniques qui crépitaient au-dessus de sa tête. Les tueurs étaient des amateurs, et vidaient des magasins entiers dans le restaurant. Mais quelqu'un les avait équipés de mitraillettes russes Bison, et chacun d'eux brûlait soixante-quatre cartouches à grande vitesse chaque fois qu'il pressait la détente.

— Bon Dieu ! rugit Dudley, et le grondement de son revolver couvrit le cisaillement malveillant des mitraillettes.

Nelson Mandela, Fela Kuti, Mohammed Ali et Elvis furent les plus touchés par le tir de barrage, les tueurs inexpérimentés vidant leurs armes, dont les canons partaient vers le haut et mitraillaient les murs de centaines de balles. Le crescendo cessa, les armes des tueurs commençant soudain à s'ouvrir, dans une secousse, sur des chambres vides et fumantes. Ils sortirent maladroitement de leurs vestes des tambours de rechange.

Le Beretta 93— R martelait des rafales de trois cartouches qui mitraillèrent les tueurs occupés à recharger sur le trottoir. D'autres les remplacèrent aussitôt et tirèrent, leur puissance de feu forçant Bolan à se jeter à terre.

— Bon sang de bonsoir !

Trois autres hommes tombèrent morts sous les balles de Dudley, et le revolver d'acier cliqueta, vide. L'agent roula sous la table et ouvrit l'arme. Il sortit un chargeur rapide et y fourra six nouvelles cartouches. Refermant le cylindre d'un coq) sec, il leva son arme tandis qu'un torrent de balles déchirait le plateau de la table et les dossiers des chaises à moins de soixante centimètres au-dessus de sa tête et de celle de Bolan.

— Tôt ou tard, ces abrutis vont finir par avoir de la chance ! cria

Dudley.

— Vous croyez ?

Bolan avait laissé tomber le Beretta vide. Chacune de ses mains sortit d'une poche de sa veste de cuir, tenant ce qui semblait n'être que des pièces de monnaie.

— Mince, vous jetez des pièces aux macaques ?

Bolan plia les deux dollars avec ses pouces, se releva d'un bond et lança les deux monnaies explosives, fabrication de son vieil ami Herman « Gadgets » Schwarz, en direction de la façade du restaurant dévasté.

— Fermez les yeux ! lança-t-il à Dudley.

L'onde de choc déferla à travers le restaurant, et Bolan vit les veines de ses paupières s'éclairer d'orange sous l'effet de la lueur soudaine du magnésium. Il ramassa son Beretta.

— Cuisine ! Vite !

Bolan se fraya un chemin vers la cuisine. Le sol entre les tables était encombré de clients recroquevillés qui criaient et pleuraient. Les balles volaient comme des essaims d'abeilles au-dessus de sa tête. Il se redressa et bondit vers la porte de la cuisine pour couvrir Dudley. Le chef local de la C.I.A. chargeait en direction de la cuisine. L'un des tueurs tenait une mitraillette dans chaque main, comme des pistolets géants. Les deux armes s'agitèrent, incontrôlables, lorsqu'il pressa les détenteurs. La silhouette massive de Dudley bloquait le tir de Bolan.

— À terre !

Le Guerrier se jeta sur le côté tandis que Dudley se glissait dans l'embrasement de la cuisine. Brique et mortier volèrent comme des éclats d'obus dans la cuisine tandis que le tireur balayait le paysage et hurlait à l'adresse de Dudley.

— Traître d'esclave !

Dudley s'aplatit à côté d'un four et rechargea son revolver.

— Il ne vient pas de me traiter d'esclavagiste ?

Bolan glissa un magasin neuf dans le Beretta.

— Je crois qu'il vous a traité d'esclave et de traître.

Les sourcils de Dudley s'abaissèrent dangereusement.

— Il est tordu, ce mec.

Bolan acquiesça.

— Ransome et Tunde seront vengés ! hurla l'homme entre deux tirs.

De multiples mitraillettes tirant en automatique arrachèrent les casseroles de leurs crochets et brisèrent les couverts ; tout ce qui se trouvait à plus d'un mètre du sol de la cuisine était criblé de balles. Deux cuisinières étaient accroupies, serrées l'une contre l'autre, près du réfrigérateur. Elles fixaient Bolan et Dudley, terrorisées. Le Guerrier tira une rafale de trois balles à travers la porte de la cuisine. Près de cinq cents cartouches lui répondirent.

Dudley referma son revolver.

— La voiture est garée derrière.

— Ils doivent nous attendre.

Bolan lança un regard appuyé vers l'étroit escalier qui montait au-dessus de la cuisine.

— Sion leur offrait la mort venue du ciel ? demanda-t-il.

— Passez devant répondit Dudley.

Des balles se mirent à traverser la porte de derrière, venues de la ruelle. Bolan resta collé au sol dans sa progression, puis monta les marches. Les planches craquaient dangereusement sous son poids et celui de Dudley. Il poussa la trappe. Le premier étage était un grenier rempli de sacs de riz, de pommes de terre et de charbon.

Bolan devait se tenir courbé. Il s'approcha de la fenêtre donnant sur la ruelle, ouvrit le double battant et jeta un coup d'œil dehors. La Renault de Dudley était garée où il l'avait laissée, sinon que le capot était ouvert, la plupart des tuyaux et câbles du moteur arrachés. Une camionnette Volkswagen Thing 181 décapotable était garée devant la Renault, lui barrant le passage. Bolan compta une douzaine d'hommes lourdement armés dans la ruelle. La porte de derrière, au rez-de-chaussée, fut brisée d'un coup de pied, et les tueurs commencèrent à décharger leurs armes dans la cuisine.

Bolan et Dudley se mirent à tirer d'en haut sur les tueurs. Six hommes tombèrent avant que les survivants manifestent leur surprise et lèvent les yeux. Quatre autres tombèrent en levant leurs armes. Bolan et Dudley échangèrent des coups de feu avec les deux tueurs restants. Les mitraillettes russes crachèrent des balles sur les avant-

toits du restaurant. Bolan et Dudley dirigeaient leurs tirs sur la masse des corps.

La voix de l'agent de la C.I.A. baissa d'une octave tandis qu'il fourrait son dernier chargeur dans le cylindre de son revolver.

— Ils ont fichu ma promenade en l'air.

— Ouais, acquiesça Bolan, et notre déjeuner.

— La camionnette, devant, elle appartient au service. C'est une des ventouses que je laisse dormir dans la ville au cas où.

— Vous êtes précieux, l'ami !

Le Guerrier mit un pied sur le rebord de la fenêtre et sauta. La Thing rebondit lorsqu'il atterrit sur le siège arrière. Il se releva, sauta par-dessus le siège du conducteur et se glissa derrière le volant. La clé était sur le contact. Le châssis crissa et racla les pavés tandis que Dudley passait presque à travers le plancher du véhicule.

— Roulez ! le pressa-t-il.

Bolan n'avait pas besoin d'encouragements. Les vitesses grinçaient sur cette antique automobile. Les pneus patinaient sur les pavés mouillés, et la voiture plongea soudain vers l'avant lorsqu'ils trouvèrent une prise. Des cris et des coups de feu résonnèrent dans la ruelle, mais Bolan les laissa derrière lui d'un coup sec sur le volant, engageant la voiture dans une rue latérale à une vitesse suicidaire.

— Des amis à vous ?

Dudley haussa les épaules en gardant un œil et le canon de son revolver braqués derrière eux.

— Ils vous ont traité de colonisateur.

— Et vous de traître d'esclave.

Dudley fit la moue.

— Vous avez reconnu quelqu'un ? lui demanda Bolan.

— Je crois, peut-être.

Dudley hocha la tête d'un air sombre.

— Le salopard qui tenait deux armes. Je connais son visage. Il faudra que je communique avec mes contacts dans la police pour vérifier leur fichier photographique.

— Ils vont surveiller l’ambassade et votre domicile.

Bolan observait les rues étroites de Lagos tout en y manœuvrant la voiture.

— Vous avez un refuge acceptable ?

— Non. Inutile. Pas besoin de refuge. Tout ce qu’il nous faut, c’est un minimum de renseignements et de bonnes grosses armes, et nous déferlerons comme le tonnerre sur ces salopards dès ce soir.

Bolan jeta un bref regard sur l’énorme revolver d’acier de Dudley tandis que ce dernier se faufilait à la place du mort. Il examina l’adaptateur de poignée Tyler-T plaqué nickel, le chien court et le pontet, tous assortis. Dudley portait ses convictions religieuses dans son holster d’épaule.

— Amateur de barilletts, hein ?

Dudley acquiesça sans quitter des yeux la me derrière eux.

— Exact

— 44 Magnum ?

— Non. 41. Le 44 prend trop de temps et d’énergie. Dirigez-vous vers le fleuve.

CHAPITRE IV

Tin Can Island, Lagos

— Vous avez échoué.

Henry Abayomi tressaillit nerveusement sous le regard implacable d'El Negro. Il avait pris les armes, l'argent et la drogue de cet étranger, et Dudley et l'homme blanc avaient eu le dessus sur lui et trente-cinq de ses soldats les plus dangereux et les plus audacieux. Abayomi avait fui les lieux dans la camionnette avec cinq de ses amis. La police était tombée sur les autres, et l'une des plus atroces batailles d'armes à feu dans l'histoire des rues de Lagos s'en était suivie. Presque tous étaient morts ou en prison. Abayomi s'était rendu chez sa petite amie à Tin Can Island, et s'était caché dans sa cave secrète.

El Negro avait surgi, sans se faire annoncer, au milieu de la nuit, et débusqué Abayomi comme un lapin dans son terrier.

Les effrayants amis d'El Negro raccompagnaient. Ces hommes souples à la peau sombre conversaient dans une langue qui ne faisait pas partie de la douzaine de dialectes dont Abayomi avait des notions. Tout ce qu'il pouvait en dire était qu'ils parlaient de lui avec un mélange de mépris amusé et de spéculation. Mais ces hommes étranges étaient le cadet de ses soucis. Ses nouvelles armes russes lui avaient été prises avant même qu'il fût complètement réveillé.

Abayomi était assis sur une chaise de bois dans la cuisine. Il ne savait pas où était sa petite amie, et était bien trop inquiet à son propre sujet pour le demander. El Negro, debout à côté de lui, le regardait de haut. Et il n'était pas d'humeur à rire.

— Et vous les avez laissés s'enfuir.

— Mais je...

— Y en avait-il plus de deux ? Avaient-ils des renforts ?

— Ils avaient des armes ! Des grenades !

El Negro garda un instant le silence. Ce détail était vrai. Il avait observé la bataille depuis un restaurant donnant sur les toits, à quelques maisons de là. Fredricht ne s'était pas trompé. Le membre des commandos américains était effectivement un individu très

dangereux, et Dudley n'avait pas failli à sa réputation d'endurance. Les deux Américains s'étaient serré les coudes et avaient livré bataille comme jamais El Negro ne l'avait vu faire.

Malgré tout, il n'appréciait pas l'échec. Henry Abayomi avait échoué. L'ennemi avait vu son visage. El Negro pesa le pour et le contre, la vie et la mort.

— Écoutez, voici ce que j'aimerais faire.

Le hurlement du petit chef de bande s'interrompit quand les doigts d'El Negro le saisirent à la gorge avec une force terrible. L'acier racla en sortant du fourreau dans sa main libre. Ses hommes sourirent et passèrent la main sous leurs chemises.

La fête commençait.

L'engin avançait avec lenteur le long du canal. Dudley sourit d'un air satisfait tandis qu'ils progressaient sur les étroits cours d'eau. Les vieilles Volkswagen modèle Thing pouvaient flotter, et les versions inspirées de l'armée pouvaient rouler dans l'eau, utilisant les roues à la fois pour se propulser et pour se diriger.

Dudley avait été Ranger dans l'armée américaine pendant des années, et était qualifié aussi bien pour le saut en parachute que pour la plongée. Mais c'était son premier assaut amphibie, et il le livrait dans une antique Volkswagen.

Ils n'étaient pas retournés à l'ambassade, au domicile de Dudley ni à la chambre d'hôtel de Bolan, mais s'étaient rendus dans des coins très obscurs de Lagos. Ils y avaient trouvé des armes et un nom. Dudley était un homme qui appréciait les armes puissantes à l'ancienne mode. Le fusil Ithaca Mag-10 « Roadblocker » avait le canon scié jusqu'au pontet. Le magasin ne contenait que trois cartouches plus une dans la chambre, et le recul aurait été incontrôlable pour tout autre qu'un homme très puissant et expérimenté. Ses armes de rechange étaient deux revolvers Magnum 41.

Bolan secoua la tête. Que Dieu aide celui qui s'opposerait à Marc Dudley cette nuit-là.

La carabine M-2 de Bolan, qui tenait le volant, reposait sur ses genoux. L'arme spéciale de la C.I.A. était une relique de la guerre du Viêt-nam. Le canon avait été scié jusqu'au pontet, laissant juste assez de longueur pour y visser le cache-flamme. Le fût, qui provenait d'une M-1, avait dû être adapté au levier de tir automatique de la M-2. Le fût de métal était replié. Bolan avait attaché ensemble deux magasins de

trente cartouches pour recharger rapidement. Chacun était rempli de balles à pointe molle en plomb à enveloppe partielle, dans chacune desquelles quelqu'un.

— Bolan supposait qu'il s'agissait de Dudley – avait foré un trou de 3 mm pour produire des pointes creuses très irrégulières, d'aspect peu engageant.

Dudley haussa les épaules.

— Je sais ce que vous pensez, mais si vous les chargez avec des pointes creuses, il n'y a pratiquement pas d'arme plus efficace que la carabine de calibre 30.

Dudley indiqua soudain du doigt un groupe de cases éparses qui parsemaient un banc de sable.

— Celle de l'extrême gauche. C'est une de ses cachettes. Elle appartient à une de ses petites amies.

Dudley avait bien reconnu l'un des hommes qui avaient attaqué le restaurant. Le nom de cet homme était Henry Abayomi. La maison n'était qu'une cabane à toit de tôle, mais plus grande et à la façade plus large que la plupart de ses voisines. Une des fenêtres était éclairée à l'arrière et donnait sur le canal.

Dudley fit glisser le cran de sûreté de son fusil.

— Comment voulez-vous jouer le coup ?

— Vous prenez l'avant, je prends l'arrière ? Nous pouvons...

Un cri étouffé interrompit Bolan. C'était le cri d'un homme qui souffrait atrocement. Le Guerrier enfonça l'accélérateur. Le moteur de la Volkswagen 181 gronda et les roues arrière projetèrent des gerbes d'écume. La voiture traversa le canal et fit une embardée quand ses roues heurtèrent la boue et le sable de la rive. Dudley abaissa le pare-brise d'un coup de pied. Les vitesses crissèrent et le moteur rugit quand l'Exécuteur força sur le levier. L'antique Volkswagen se hissa brusquement sur la pente en trouvant une prise.

Dudley se tassa prudemment sur son siège.

— Mince !

Le pare-chocs d'acier de la 181 heurta le fragile mur de torchis et le brisa comme une coquille d'œuf. Le toit de tôle gémit et crissa, ses rivets ayant sauté. Plâtre et paille pleuvaient dans toutes les directions. Comme la plupart des habitations locales, la cabane était

constituée d'une grande pièce centrale munie d'appentis. Dans le coin réservé dans la cuisine, six hommes se tenaient autour d'une table, des couteaux à la main. Un homme nu, ensanglanté, se tordait sur la table. Les hommes qui l'entouraient étaient occupés à lui enfoncer un bâillon dans la bouche quand la voiture fit irruption parmi eux. L'une des mains du tortionnaire était entre les jambes de l'homme. Son autre main se figea momentanément sous l'effet de la surprise, prête à couper quelque chose.

Bolan enfonça l'accélérateur et se dirigea sur les deux hommes placés aux pieds de la victime. Ils surprirent le Guerrier en s'élançant chacun dans une roue gracieuse pour s'écarter dans des directions opposées. Les acrobaties de l'un des tortionnaires furent interrompues par le fusil de Dudley, qui retentit comme une explosion de dynamite. Le tueur fut arrêté à mi-vol, et s'effondra en une masse criblée de chevrotine.

L'autre homme termina sa roue et s'arrêta avec un brio digne des jeux Olympiques. Dans le même mouvement, il lança son couteau, qui fila au-dessus du capot droit sur sa cible, sans rencontrer d'obstacle.

Bolan sentit la brûlure de l'acier, le couteau s'enfonçant dans son épaule gauche.

Le tueur tirait déjà un pistolet de sa ceinture quand l'Exécuteur leva sa carabine. L'homme tituba vers l'arrière, la rafale de cinq balles à tête creuse ouvrant des blessures sanglantes sur son torse et lui déchirant la gorge.

Deux autres hommes tombèrent sous les balles de Dudley.

Les deux tueurs restants étaient presque flous tant ils se déplaçaient vite. Bolan eut à peine le temps d'apercevoir l'homme massif qui plongea sans hésiter à travers le carreau de la fenêtre de la cuisine. L'autre, armé d'un pistolet, courut vers la porte d'entrée tout en faisant feu derrière lui.

Les deux Américains l'abattirent en même temps ; la rafale de la carabine et l'essaim de chevrotine aplatirent l'homme tête la première contre la porte qu'il voulait passer, le réduisant à une masse sanglante sur le paillason.

La Volkswagen pila à quelques centimètres de la table sur laquelle Henry Abayomi était étendu, ligoté et nu, hurlant sous son bâillon. Bolan sauta de la voiture, prenant garde à la laisser entre la fenêtre de la cuisine et lui. Dudley fourra des cartouches neuves dans son fusil. Il retourna en courant vers le trou dans le mur et jeta un rapide coup

d'œil dehors. Le Guerrier s'avança lorsqu'il lui fit signe. Des gens, dans les cases avoisinantes, poussaient des cris d'orfraie.

Aucune trace de l'homme qui s'était enfui.

Dudley parla à voix basse.

— S'il a filé, il a dû plonger dans l'eau. C'est ce que j'aurais fait. Il y a un million d'endroits où il a pu se perdre. S'il a fait ça, nous ne le retrouverons pas.

Les yeux de Bolan scrutaient l'obscurité. Il se souvenait comment le blondinet était revenu sur ses pas et avait bien failli les embrocher, Manning et lui, d'une seule main, avec une lance à éléphant.

— Vous croyez qu'il est encore là dehors ?

Le point au tritium du viseur de Dudley était comme un œil vert fantomatique dans l'obscurité au-dessus du fleuve. Les deux hommes redressèrent brusquement la tête au bruit d'un moteur de hors-bord qui démarrait. Ils braquèrent leurs armes vers l'obscurité et regrettèrent en même temps de ne pas avoir de lunettes à infrarouge.

Bolan secoua la tête.

— Plus maintenant

— Vous avez un couteau dans le bras, vous avez remarqué ? lança Dudley.

— Oui, je sais.

Il indiqua l'homme nu sur la table. C'était le même qui avait mené l'attaque contre le restaurant.

— Occupez-vous donc de notre ami Henry. Il semble avoir froid.

Le Guerrier se dirigea vers l'homme couché sur la table. Abayomi les fixait, les yeux écarquillés au-dessus de son bâillon. Quelle que soit l'identité de ses ravisseurs, ils avaient à peine commencé leur travail sur lui. Ils lui avaient infligé quelques entailles déplaisantes et douloureuses au visage et aux mains, pour le faire crier et réchauffer avant le grand jeu. Il était encore pourvu de tout ce dont la nature l'avait gratifié.

Les yeux glacés de Bolan vrillèrent l'homme attaché sur la table.

— Tu te souviens de nous ?

Le type écarquilla les yeux plus qu'il n'était possible.

Bolan indiqua le couteau à manche argenté planté dans son épaule.

— Tu vois ça ?

Abayomi frissonna et sembla tenter de passer à travers la table en s'y plaquant. Il émit un couinement horrifié quand Bolan tira le couteau de sa blessure. Le couinement se changea en cri étouffé lorsque Bolan lui mit brusquement l'arme sous le nez.

— C'est à toi. Il t'était destiné. Tes couilles étaient dessous. Tu m'es redevable.

Les yeux de Bolan flamboyaient. Sa voix était aussi calme que celle d'un mort vivant.

— Tu me dois la vie, Henry. Tu me dois tes couilles. Tu me dois tes enfants à naître. Il n'y a rien que tu ne me doives pas. Tu comprends ?

Bolan lui arracha son bâillon.

— Dis-moi que tu comprends.

Abayomi se mit à bredouiller un mélange pittoresque d'anglais et de haoussa. Il s'interrompit brusquement et se raidit quand le Guerrier enfonça le couteau dans la table à côté de sa tête.

Bolan s'assit sur le capot de la voiture.

— Coupez ses liens et ligotez-le, voulez-vous ? demanda-t-il à Dudley en examinant sa propre blessure.

Dudley descendit l'homme de la table, le ficela comme un saucisson et l'installa à l'arrière de la Volkswagen. Abayomi était étendu sur la banquette arrière, frissonnant et marmonnant Bolan tira un bandana de sa poche et le pressa contre sa blessure.

— Vous avez l'air un peu pâle, dit l'homme de la C.I.A.

Bolan rouvrit les yeux et se tourna vers le couteau planté dans la table.

— Vous avez déjà vu un couteau comme celui-ci ?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

— Le type blond dont je vous ai montré le portrait était en train d'en donner un à Ransome Uwaifor, juste avant que je lui fasse sauter la tête.

— Sans blague !

Dudley examina de nouveau le couteau, puis les morts qui jonchaient le sol de la pièce.

— Vous savez, ces gars-là n'ont pas l'air du coin.

— J'étais en train de penser la même chose.

Bolan se retourna vers le paquet tremblant et marmonnant sur la banquette arrière.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ?

— Il parle de vous, de moi.

Dudley fronça les sourcils.

— Et d'un type nommé El Negro.

Bolan haussa les sourcils avec lassitude.

— Qui est El Negro ?

— Je ne sais pas. Pas moi. Les autochtones m'ont trouvé quelques surnoms pittoresques, mais aucun d'entre eux n'est aussi agréable.

— Qu'est-ce qu'il dit d'autre ?

Dudley eut un petit sourire.

— Henry se dit que vous êtes un obeah.

— Un sorcier ? Pourtant, je suis un Blanc.

— Oui.

Dudley hocha la tête.

— Ce sont les pires.

CHAPITRE V

Refuge de la C.I.A., Lagos

— Et pourquoi un Noir, en Afrique, se ferait-il appeler El Negro ?

Dudley prit une autre gorgée de sa bière.

— Je n'y crois pas.

Bolan serra lentement le poing pendant que l'intraveineuse rétablissait lentement son volume sanguin. Il avait fallu quinze points de suture pour refermer la blessure de son épaule, et son artère brachiale avait été touchée. Il lui manquait manifestement quelques pintes de sang, et l'infirmière tirée du lit par Dudley, à l'ambassade, avait exigé au moins deux jours de repos, de préférence une semaine. Dudley paraissait tout à fait disposé à obligeer Bolan à garder la chambre au moins quarante-huit heures.

— Non, « El Negro » ne sonne pas très nigérian, mais je crois que pour la première fois de sa vie, Henry s'est montré honnête.

— Il a dit que ce type, El Negro, ne ressemblait à aucun Africain de sa connaissance. Et comme nous en sommes convenus, les comparses d'El Negro étaient peut-être des frères, mais ils n'avaient pas l'air du coin non plus.

Bolan contempla le couteau à manche d'argent dans son fourreau d'argent. Il commençait à se constituer une collection de ces fichus objets.

— Donc, vous dites n'avoir jamais vu un couteau comme celui-ci dans la région ?

Dudley croisa ses bras musclés sur sa poitrine et adressa un regard appuyé au couteau qui avait embroché Bolan.

— Vous ne pourriez pas couper de canne ni vous frayer une piste à travers la jungle avec ça. Ça ressemble plutôt à un couteau de cérémonie ou de représentation. Comme je vous l'ai dit, nous sommes en Afrique occidentale, et si les frères de la région veulent fabriquer un objet de cérémonie, ils le fabriquent en or.

— C'est donc une anomalie, convint Bolan

— Il m'a plutôt l'air européen, opina Dudley.

— À moi aussi.

Les rouages de l'esprit de Bolan se mirent en branle tandis qu'il considérait le couteau. Il se sentait quelque peu étourdi, et aurait souhaité pouvoir fournir plus de sang à son cerveau. Une pensée lui vint

— S'il est européen, cela pourrait expliquer le nom, aussi.

— Comment ça ?

— Eh bien, nous sommes à peu près sûrs qu'El Negro n'est pas du coin, et nous pensons que ces couteaux qui surgissent les uns après les autres ne le sont pas non plus.

— Oui. Donc ?

— Peut-être le nom de notre ami vient-il de ce qu'il est espagnol.

— Un type qui se fait appeler El Negro en Afrique, c'est assez idiot je le reconnais, mais en Espagne, les frères sont un peu moins courants. C'est réellement un surnom chez eux.

Dudley plissa le front.

— Mais quel est le lien entre Nigeria et Espagne ? L'Espagne a quelque influence au Maroc et dans d'autres régions d'Afrique du Nord, mais nous en sommes séparés par le Sahara.

— Razi Thamud est originaire de Tunisie, déclara Bolan.

Un coin de la bouche de Dudley se crispa.

— C'est juste. Mais ces cent cinquante dernières années, la Tunisie a eu des liens bien plus étroits avec la France qu'avec l'Espagne. Je ne vois pas.

— Moi non plus. Pas encore. Vous parlez français ?

— Deux ans au lycée. Je le pratique un peu ici en Afrique de temps à autre, mais pas beaucoup.

— Et espagnol ?

— *Dos cervezas, por favor, et Donde esta el baño ?* C'est à peu près tout

— Et arabe ?

Dudley fit le salut du Black Power.

— *Salam aleikum*, mon frère.

Il ouvrit le poing et sourit.

— J'ai appris ça au lycée, aussi.

Bolan s'adossa au canapé et ferma les yeux.

— Vous êtes engagé.

Porto-Novo, Bénin

— Je t'ai dit qu'il nous causerait des ennuis.

El Negro leva les yeux au ciel. Il maintenait le combiné contre son épaule tout en recousant les coupures subies par ses bras quand il avait plongé à travers la fenêtre de la cuisine. Il poussa l'aiguille à travers sa chair. La douleur ne se lisait pas sur son visage.

Fredricht était le roi du : « Je te l'avais bien dit ». À son crédit, il était aussi l'un des rares humains dont El Negro n'avait pas la certitude qu'il pourrait le tuer de ses mains.

L'autre était Gusi.

El Negro coupa le fil avec ses dents et enveloppa son bras dans la gaze.

— Je crois que nous devrions tuer cet homme.

— Je crois que nous nous sommes assez exposés comme ça, répondit Fredricht. Cet homme ne signifie rien pour nous.

— Il a détruit notre organisation en Afrique occidentale. Nos liaisons au Moyen-Orient vont devoir être reconstruites. Ça prendra beaucoup de temps et d'argent.

— Il t'a blessé dans ton orgueil. C'est de cela que nous parlons.

El Negro leva son bras couvrait de bandages. Bavait inconsciemment serré le poing. Ses articulations avaient blanchi sous la pression. Un sang frais tachait la gaze là où le fil avait déchiré la chair.

— Et toi dans le tien, Fredricht.

El Negro sourit en voyant le filet de sang couler sur son bras.

— C'est une blessure que je ne peux pas supporter. Et toi non plus.

— L'orgueil tue.

— Nous tuons, riposta El Negro. Tu as affronté cet homme, comme moi. Ce n'est pas un adversaire normal. Il ne ressemble à aucun des obstacles que nous avons déjà pulvérisés. Rien ne l'arrêtera. Tu l'as senti.

À des milliers de kilomètres de là, Fredricht réfléchit à cette remarque. Il ne croyait pas aux pouvoirs psychiques que certains des associés d'El Negro lui attribuaient. Cependant l'instinct de son interlocuteur était réellement d'une finesse surnaturelle, et ce type – le mercenaire – avait complètement anéanti leur opération au Nigeria.

El Negro murmura :

— Le sang doit couler.

Fredricht fit la moue. El Negro avait aussi l'habitude désagréable de lire dans les pensées, mais Fredricht attribuait cela au fait qu'ils se connaissaient depuis leur naissance. Il leva sa main bandée, et sa moue s'aggrava. Le sang *devait* couler. Robi dirait que c'était la mauvaise manière de faire affaire, mais ils avaient tous prospéré justement à cause de certains principes auxquels tous avaient juré d'adhérer. L'un de leurs principaux commandements était qu'aucune dette de sang ne restait impayée. Et, de plus, le premier commandement était de ne laisser aucun ennemi derrière eux.

— Nous devons soumettre la question au conseil...

— Gusi sera d'accord. Si toi, moi et Gusi sommes d'accord, Robi sera d'accord.

— Nous n'avons pas consulté Nano, rétorqua Fredricht.

— Nano voudra venir faire lui-même le travail.

Fredricht leva les yeux au ciel, amusé. C'était sans doute vrai. Le statut public de Nano et de Gusi les empêchait souvent de mettre la main à la pâte, et tous deux le regrettaient amèrement.

— Que proposes-tu ?

— Je ne crois pas que cet homme ait eu le temps de bien me voir. Il ne sera pas difficile de changer mon apparence pour qu'elle diffère de l'éventuelle description qu'il a pu tirer d'Abayomi. Il leur reste peu de pistes, voire aucune, ici au Nigeria. S'ils ont réussi à identifier Razi Thamud, et je pense qu'ils l'ont fait, il est le seul véritable indice qu'il leur reste, et leur unique chance de nous compromettre. Nous devons manipuler cette piste, attirer cet Américain dans le heu de notre choix

et le tuer.

— C'est ce que tu viens d'essayer de faire, et je crois que tu as épuisé tous tes hommes.

El Negro ignore cette réprimande.

— Alors amènes-en d'autres avec toi.

Fredricht rit.

— Tu veux que je t'amène d'autres hommes ?

— Oui, mets la main sur quelques-uns de mes gars. Tu sais où les trouver. Amène certains des tiens, en qui tu as confiance. Nous n'allons pas compter sur des intermédiaires. Nous ferons le travail nous-mêmes.

— Nous devons faire plus que le tuer. Nous devons découvrir exactement qui est cet homme et ce qu'il représente.

Un sourire féroce passa sur le visage de Fredricht tandis qu'il tournait les yeux vers le couteau à manche d'argent placé devant lui sur la table.

— Puis nous discuterons avec lui, longuement, de la dette de sang qu'il a envers nous.

El Negro considéra simultanément son propre bras ensanglanté et le couteau qu'il portait, jumeau de celui de Fredricht.

— Maintenant, nous sommes sur la même longueur d'onde.

Le sourire de Fredricht s'effaça.

— J'adorerais venir. Mais je ne suis pas sûr que ce soit sage.

— J'adorerais que tu viennes, Fredricht. C'est certainement le choix le plus sage, et nous travaillons si bien ensemble dans ce genre de situation.

Fredricht considéra son couteau avec convoitise.

— Ils ont ma description. Mon visage est connu. Es l'ont probablement distribuée à tous leurs informateurs.

— Exactement.

El Negro sourit jusqu'aux oreilles.

— C'est pourquoi tu feras un parfait appât.

Fredricht rejeta la tête en arrière. Un rire dur résonna d'un bout à l'autre des milliers de kilomètres qui séparaient les deux tueurs.

CHAPITRE VI

Tunis, Tunisie

L'Exécuteur prit un siège dans l'ombre du café, et son regard se perdit au-delà des vibrations de chaleur qui s'élevaient des pavés bruns du bazar.

Dudley regardait, vaguement consterné, une file de dromadaires lourdement chargés de dattes tanguer, grogner et baver en passant devant eux.

— Mon Dieu, renvoyez-moi dans la jungle.

Q termina son thé à la menthe et s'en versa une autre rasade, ainsi qu'à Bolan.

— Vous croyez que ce Gassim sera au rendez-vous ?

Bolan prit une gorgée de thé. C'était une bonne question. Les informateurs des Américains en Afrique du Nord étaient rares ; leurs informateurs en Tunisie pratiquement inexistants. Dudley avait fourni la description et le croquis de l'homme blond au poste local de la C.I.A., mais n'en avait pas espéré grand-chose.

Il avait cependant obtenu un résultat.

Le responsable local avait fait jouer un service rendu aux renseignements français, bien mieux implantés. Ces derniers avaient produit Gassim Ibn Khalil. Les renseignements américains ne savaient rien de cet homme. Les Français ne s'étaient pas montrés disposés à leur abandonner Gassim pour interrogatoire. Ils le considéraient apparemment comme une ressource précieuse, mais avaient accepté d'organiser une rencontre. Gassim avait entendu parler de l'homme blond et de Razi Thamud. Il était prêt à fournir quelques informations, du moment qu'il n'était pas impliqué... et pour une certaine somme.

Le regard de Bolan s'arrêta dans la foule du bazar.

— Je crois que voilà notre gars.

Un homme s'approchait nonchalamment, sortant de la foule devant les vendeurs de pastèques et de bouilloires en cuivre. Il était massif, et les gens s'écartaient sur son passage. Habillé du burnous et

du châle brun rayé des hommes qui vivent loin dans le désert, il portait une courte barbe noire et une moustache ; un énorme poignard, un *jambiya*, était glissé dans sa ceinture de tissu. Le soleil avait donné à sa peau la couleur de l'acajou, et le coin de ses yeux noirs s'était orné de fines rides en éventail à force de les plisser. Il s'approcha de la table et considéra les Américains un long moment. Un sourire d'un blanc étincelant apparut sur son visage.

— Vous parlez français ?

— Un peu.

— Ah, nous nous débrouillerons en anglais, alors.

Il soupira et prit du thé.

— Vous cherchez l'Allemand.

Bolan et Dudley échangèrent un regard.

— L'Allemand : Fredricht.

Les sourcils noirs de Gassim se rapprochèrent légèrement. Il sortit un bout de papier de l'intérieur de sa tunique et le déplia sur la table. C'était une copie du croquis que Bolan avait transmis aux renseignements français. Le Tunisien tapota de l'index entre les yeux de l'homme blond.

— Lui.

Dudley lança un bref regard à Bolan. Ce dernier ne quittait pas Gassim des yeux. Celui-ci ne cilla pas. Bolan demanda :

— Comment nous avez-vous reconnus ?

— Comment ne vous aurais-je pas reconnus ?

Bolan haussa les sourcils, amusé.

— Très bien.

Gassim eut un élégant haussement d'épaules.

— Je vais vous dire quelque chose gratuitement Fredricht s'intéresse à vous.

Gassim sortit de sa tunique deux autres feuilles de papier. Les croquis étaient bien plus grossiers que celui produit par Kurtzman au Ranch, mais représentaient clairement Dudley et Bolan. Gassim soupira.

— Dans certains lieux, vos descriptions ont circulé. Vos deux têtes sont mises à prix.

Le Guerrier évalua l'homme du désert. Le visage du nomade était indéchiffrable. Ce type-là déballait tout et jetait toutes les cartes sur la table dès l'ouverture. Cela ne plaisait pas à Bolan, mais il garda une expression avenante.

Dudley but un peu de thé.

— Vous avez déjà entendu parler d'un type appelé El Negro ?

Dudley soulignait les voyelles espagnoles.

L'homme réfléchit un long moment à ce nom.

— Le Noir ? En espagnol ?

— Oui, ça vous dit quelque chose ?

Gassim leur adressa un regard confus.

— Eh bien, il y a beaucoup de gens à la peau sombre en Tunisie, mais ce serait un nom étrange.

Il haussa les épaules, impuissant.

— Je suis considéré par beaucoup comme ayant la peau sombre, mais je suis berbère. Vous parlez de quelqu'un qui est noir, comme vous.

— Oui, c'est ce que je pense.

— Fredricht a un certain nombre de Noirs sous ses ordres, mais je n'ai jamais entendu ce nom.

Bolan reposa son thé.

— Parlez-moi de Fredricht.

Gassim regarda Bolan dans les yeux.

— Fredricht est un très mauvais homme.

— Parlez-moi de ses mains, continua Bolan.

Gassim sourit et lui adressa un regard appuyé.

— L'une d'elles est blessée.

Les Américains échangèrent un regard. Ils avaient trouvé la piste du blondinet ; la question était de savoir comment Gassim entraînait dans

l'équation.

— Dites-m'en plus à son sujet.

— Vous le recherchez, donc vous le connaissez.

Le visage de Gassim restait indéchiffrable.

— Je ne peux pas vous en dire plus.

Dudley eut un sourire peu amical.

— Pourquoi pas ?

— Il est en mon pouvoir, peut-être, de vous aider à le trouver. Ensuite, ce que vous avez à faire avec lui... aura lieu. Cependant, si vous échouez, et s'il est évident à ses yeux que vous étiez au courant de ses activités id en Tunisie, l'un de ses principaux suspects concernant la manière dont vous avez obtenu ces informations sera moi-même. Comme je l'ai dit, Fredricht est un très mauvais homme. Toute aide que je vous fournirai doit être...

Gassim chercha le mot précis.

— ...indirecte. Quelle que soit l'issue, je dois garder les mains propres si je veux rester en sécurité, et continuer mes affaires.

Dudley secoua la tête.

— Ça ne me plaît pas.

— Je crois que rencontrer Fredricht vous plaira encore moins.

J'ai entendu dire que les États-Unis sont très agréables. Peut-être devriez-vous y retourner. Pendant que vous le pouvez encore.

Dudley le foudroya du regard. Gassim ne parut pas s'en émouvoir. Bolan remplit le verre du Berbère de thé à la menthe.

— Dites-moi, pourquoi trahiriez-vous Fredricht pour nous ?

— Mais pour l'argent. J'ai entendu dire que vous êtes prêts à payer une somme considérable en dollars américains à celui qui pourra faire coïncider vos routes, à vous et à Fredricht. J'aime les dollars américains.

Gassim sourit

— Les hommes du désert aiment ce qui est frais et vert.

— Mais vous faites affaire avec Fredricht.

Bolan lui rendit son sourire.

— Est-ce que les hommes du désert trahissent si facilement leurs partenaires ?

Gassim fit la moue.

— Je ne *fais* pas affaire avec Fredricht. *J'ai fait* affaire avec Fredricht et je vais vous dire autre chose gratuitement. Je n'ai pas apprécié l'expérience. Fredricht est un très mauvais homme, et je ne suis pas son partenaire. D'ailleurs, il n'a pas de partenaires. Ceux qui font affaire avec lui finissent de deux façons : ils travaillent pour Fredricht ou meurent. J'ai observé personnellement que ce à quoi il touche, il ne tarde pas à refermer le poing dessus. Je ne souhaite pas être serré par le poing de Fredricht. Il enferme, il presse et il étouffe. Je l'ai vu faire. Je l'ai senti, et, par la volonté d'Allah, j'ai eu l'immense bonne fortune d'y échapper.

Gassim se pencha en avant et tendit un doigt vers Bolan.

— Je vais vous dire autre chose. Je ne crois pas que vous souhaitiez faire affaire avec Fredricht. Je crois que du sang sera répandu dans les rues de Tunis. Dans une telle situation, il faut choisir son camp. J'ai voyagé en Libye. J'ai des amis en Irak, et ailleurs, et j'ai appris que quand le sang doit être répandu, mieux vaut ne pas parier contre les Américains. J'ai de nombreuses raisons pour souhaiter que Fredricht rejoigne les ossements de ses ancêtres ; nombre d'entre elles sont extrêmement personnelles. Que je sois prêt à le faire pour des dollars américains, pour être libéré de Fredricht et pour l'indifférence, sinon la bienveillance, des États-Unis, sont toutes les raisons que vous devriez exiger de moi. Si ce n'est pas le cas...

Gassim haussa élégamment les épaules et se laissa retomber en arrière.

Bolan s'adossa à sa chaise.

— Deux millions.

Les yeux de Gassim flamboyèrent un très bref instant, puis reprirent leur expression impassible.

— Cinq.

— Quatre. Deux quand vous nous donnerez les informations qui nous conduiront à lui.

Bolan tapota la valise noire qui reposait contre son genou.

— Deux autres quand j'aurai sa tête.

Gassim s'éclaircit la gorge. Il était clair qu'ils parlaient de sommes plus importantes que celles auxquelles il était habitué.

— Et si c'est Fredricht qui détache votre tête de vos épaules ?

Les yeux de Bolan étaient deux pierres tombales.

— Alors allumez un cierge à ma mémoire, prenez vos deux millions et enfoncez-vous dans le désert aussi vite que vous pourrez.

Le regard de Gassim sembla réévaluer Bolan.

— J'avais raison. Si le sang doit être répandu, ne jamais parier contre les Américains.

Aéroport international de Carthage, Tunis

Bolan arma sa mitraillette. La MAT-49 française était plate, et, en dehors de la culasse et du canon, entièrement constituée de pièces pressées et de tôle soudée. Le fût télescopique avait l'air d'avoir été fabriqué à partir d'un cintre en fil de fer. Presque toute la peinture bleue s'était écaillée, et sa couleur d'ensemble était d'un maladif gris phosphate.

Elle avait l'air d'un morceau de ferraille.

C'était cependant une arme fiable. La MAT-49 avait servi en Algérie et en Asie du Sud-Est, et les soldats français du monde entier l'adoraient. Bolan examina la cartouche supérieure de l'un de ses magasins de rechange et nota avec satisfaction les touches de peinture rouge sur sa base et son extrémité noire. Ces cartouches perforantes incendiaires de fabrication française volaient à 500 mètres par secondes, et n'étaient destinées qu'aux mitraillettes. Elles auraient fait sauter presque toutes les armes de poing qui auraient tenté de les utiliser.

Dudley était consterné. L'arme avait l'air d'un jouet entre ses énormes mains. Il la tenait comme s'il s'était agi d'un rat mort.

— Ce type me jette dans la mêlée et me donne un pistolet à eau.

Bolan sourit.

— C'est ce que votre équipe locale a pu trouver de mieux au pied levé.

Dudley grommela dans sa barbe en fourrant d'un air malheureux

dans sa ceinture un revolver Manhurin 357 Magnum.

Bolan haussa les épaules en plaçant son propre 357 dans son holster, et mit un PPK à silencieux dans le holster au creux de ses reins. Il consulta sa montre. Le plan consistait à retrouver Gassim, qui les emmènerait personnellement à l'endroit où ils pourraient retrouver Fredrich et avoir une petite conversation. Bolan glissa les épaules dans les lanières de ses parachutes.

Le Guerrier avait modifié le plan initial. Ils détenaient une bonne photo satellite du point de rencontre. Comme la plupart des villes d'Afrique du Nord, une fois passés les édifices plus modernes, les quartiers de Tirais formaient un labyrinthe déconcertant de bâtiments d'argile à toit plat. La plupart des rues n'étaient pas indiquées par leur nom. Si l'on ne savait pas s'orienter dans les ruelles tortueuses, il était clair qu'on n'avait rien à y faire. Elles représentaient également le lieu idéal pour une embuscade.

Comme l'Exécuteur ne faisait absolument pas confiance à Gassim, il n'avait pas l'intention de se présenter avec deux millions de dollars dans une berline Citroën quatre cylindres. Bolan jeta un coup d'œil à leur avion. Le Criquet français à une seule hélice avait l'air aussi antique que leurs armes.

— Formidable, ce petit avion. Je l'adore.

Jack Grimaldi, pilote expert et vieux complice de l'Exécuteur, sourit largement en passant une main sur l'hélice de bois usagée.

— J'ai fait six mille kilomètres pour vous rejoindre, mais ça valait la peine. Je l'adore vraiment.

— Alors allons-y.

Bolan et Dudley vérifièrent mutuellement leurs parachutes et grimpèrent dans la cabine étroite du Criquet.

— Jack, tu as les coordonnées ? demanda Bolan.

Grimaldi agita une carte satellite.

— Le point est marqué d'une croix. Écoutez, c'est le meilleur avion que nous ayons pu trouver dans un délai aussi court, mais la technologie date de 1950. Entre moi, vos grosses fesses et tout votre équipement, nous triballons plus de trois cent cinquante kilos. Ce coucou va atteindre son altitude maximale vers mille deux cents ou mille trois cents pieds, et il nous faudra une heure de montée progressive pour y arriver. Je n'ai pas d'oxygène, et vous n'avez pas le

temps.

Dudley leva les yeux. Il avait gagné ses galons de parachutiste à la dure.

— Alors pas de HALO.

— Non, pas de saut en haute altitude avec cet engin. Pas ce soir.

Grimaldi se tourna vers Bolan.

— Basse altitude, ouverture basse, ou tu préfères un compromis ?

— Bas, très bas.

Bolan vérifia sa montre.

— La rencontre est prévue au crépuscule. Pas moyen de voler assez haut pour ne pas nous faire remarquer, et nous n'avons pas de temps à perdre. Donc, à mon avis, nous les alertons et les frappons en même temps. Je veux sauter très bas. Comme pour un saut sans parachute.

Dudley haussa un sourcil méfiant.

— Je n'ai jamais fiait de saut à basse altitude.

— C'est le pied. Vous allez adorer.

Grimaldi poussa le bouton du starter, et le petit moteur à quatre cylindres démarra bravement.

— C'est parti !

— On approche de la cible ! Je descends à cinq cents pieds !

La nuit tombait presque, mais des vagues de chaleur montaient encore de l'agglomération tortueuse, compacte et brune de Tunis. Bolan tenait son extracteur à la main. Il n'aurait pas le temps d'utiliser les poignées d'ouverture ou de procéder à un déploiement standard. Un saut à basse altitude s'effectuait en moyenne à sept cents pieds. Ils sautaient de cinq cents. Leurs parachutes étaient emballés sans sac, libres de se déployer instantanément.

Dudley avait l'air franchement malheureux de cette situation.

Bolan cria pour couvrir le vent provenant des portes ouvertes.

— Écoutez ! ça va être une question de secondes ! Les drisses vont tirer sérieusement, et nous n'aurons sans doute pas le temps de déployer correctement et d'atterrir debout. Nous allons devoir...

— ... Atterrir en catastrophe !

Dudley secoua la tête, incrédule.

— Je sais !

— Cinq cents pieds ! À vingt secondes de la cible ! cria Grimaldi.

Le vent fouetta Bolan lorsqu'il passa la porte. Il saisit le montant de l'aile du Criquet et posa le pied sur le train d'atterrissage. Dudley l'imita de l'autre côté.

— Dix secondes !

Le Guerrier se tourna vers l'autre côté de l'étroite cabine. Dudley, sous ses lunettes, ouvrait des yeux comme des soucoupes en regardant Tunis défiler sous ses pieds.

— *Go !* rugit Grimaldi.

Dudley sauta. Bolan le suivit une fraction de seconde plus tard et lança son extracteur, qui prit le vent et s'éleva derrière lui. La ville montait vers lui comme lancée par une catapulte. Ils avaient eu de la chance avec leur cible. Presque toutes les maisons du quartier ancien de Tunis étaient identiques. Celle qu'ils visaient possédait une piscine, qui formait une oasis bleue dans la mer uniforme de blocs bruns et de cours, et leur donnait un point de repère.

Le parachute de Dudley se déploya.

Bolan grimaça lorsque son propre parachute s'ouvrit et que la tension des drisses serra son harnais autour de son torse comme un boa constrictor, expulsant l'air de ses poumons. Il profita de l'unique seconde à sa disposition pour étudier la cible.

Ils étaient censés rencontrer Gassim dans la rue. Gassim s'y trouvait, à côté d'une camionnette en stationnement. Du ciel, Bolan vit aussi que des hommes armés occupaient la ruelle derrière le point de rencontre. Dans chacune des rues adjacentes, une camionnette à plateau, occupée par d'autres hommes armés.

C'était un piège.

Bolan rugit dans sa radio à l'adresse de Dudley :

— Nous avons de la compagnie !

— Sans blague !

Ils n'avaient plus le temps. Bolan se dirigea vers le toit. Ses yeux

flamboyèrent lorsqu'il réalisa qu'ils étaient cuits. La plupart des toits de Tunis étaient plats. La photo satellite ne leur avait pas montré l'inclinaison de celui-ci. Les tuiles d'argile de la maison formaient une pente très nette vers le bas.

— Dudley ! Le toit est...

Le grand Black se déploya de toutes ses forces et atterrit. Les tuiles se brisèrent sous ses souliers. Il effectua une torsion puis toucha le toit des genoux, des hanches, du flanc et de l'épaule avant de se mettre à rouler. L'atterrissage en catastrophe de Dudley était en tout point conforme aux manuels. Un entraîneur professionnel aurait pleuré de joie en y assistant. La pente du toit l'y aida. Elle contribua également à son élan : Dudley continua de rouler. En fait, il dévala la pente sans pouvoir s'arrêter.

Il agita les membres sans succès, réussit à ramener les jambes sous lui, mais il roulait avec trop de vélocité. Il poussa des deux pieds dans sa course, et fit des moulinets avec les bras en franchissant le bord du toit... pour tomber en chute libre au-dessus de la cour et disparaître.

« Bon sang ! » fut la dernière chose qu'entendit Bolan au moment où il toucha le toit .

Des tuiles explosèrent sous ses pieds tandis qu'il plongeait droit à travers. Des poutres se brisèrent, des échardes éraflèrent ses mains et son visage, l'argile brisée pleuvant autour de lui. Des cris l'accueillirent tandis qu'il tombait dans le vide. Il se sentit soudain arrêté, ses drisses ayant accroché quelque chose. Il restait suspendu à deux mètres du sol.

Au-dessous, deux hommes armés d'AK-47 étaient assis sur une banquette basse et fumaient des cigarettes. Ils contemplèrent avec incrédulité Bolan qui se balançait dans le vide. Ce dernier avait déjà la MAT-49 en main, et elle se mit à crépiter alors que les hommes entreprenaient de se lever. Les deux rafales de 5 cartouches les abattirent ; ils s'effondrèrent en gargouillant.

L'Exécuteur tira son couteau et trancha les filins qui le maintenaient en l'air. Il balança sur un côté lorsque les drisses cédèrent, puis tomba en coupant la dernière. La secousse lui remonta dans les chevilles lorsqu'il heurta le sol dallé. Il pivota sur lui-même et se dirigea vers la cour.

Dehors, des gens criaient.

Bolan parvint à une porte de bois bleu et l'enfonça.

Dudley était dans la piscine. Trois autres hommes munis de fusils l'encerclaient d'en haut. L'homme de la C.I.A., qui maintenait précautionneusement sa mitraillette au-dessus de sa tête, la jeta du côté profond de la piscine tandis qu'un des hommes braquait son arme dans cette direction.

Bolan passa la porte en ouvrant le feu.

Deux des trois hommes furent fauchés avant de savoir ce qui leur arrivait. Le 357 de Dudley apparut brusquement et le troisième homme eut un sursaut et s'effondra quand l'homme de la C.I.A. l'abattit de trois balles dans la poitrine.

Le grand Black se hissa hors de la piscine avec effort, traînant derrière lui son parachute détrempé. Il secoua la tête avec lassitude.

— Tu parles d'un saut.

Il détacha son harnais et jeta les magasins de rechange de sa MAT-49 avant de ramasser l'un des fusils. Ils se dirigèrent rapidement vers une porte donnant sur l'extérieur. Dudley l'enfonça et fit un bond en arrière quand des balles déchirèrent le bois.

L'ancien Ranger secoua la tête en voyant la situation empirer.

— Qu'est-ce qu'ils crient ?

— Que nous sommes dans la cour.

Les yeux de Bolan flamboyèrent lorsqu'il entendit le grésillement d'un objet lancé de l'extérieur.

— Au sol ! hurla-t-il.

Les deux Américains se plaquèrent contre les dalles tandis que la grenade heurtait la porte et la pulvérisait en échardes bleues et fumantes. Bolan roula sur lui-même et mitrilla l'encadrement brûlé. Dudley tira une rafale du fusil pris à l'ennemi et, d'un coup de pied, s'écarta de la ligne de tir. Des balles fusaient à travers l'entrée, tirées par des douzaines d'armes.

Bolan dégoupilla une grenade au phosphore et la jeta dans l'embrasure. Dehors, les coups de feu ralentirent légèrement tandis que des éclairs de métal en fusion jaillissaient d'un nuage de gaz chauffé à blanc.

Bolan se releva, tourna les talons et traversa la cour en courant, Dudley à sa suite.

— Je n'ai vu personne au coin est pendant notre descente !

— Allons-y ! convint l'homme de la C.I.A.

Ils traversèrent la maison en trombe. Dudley ne ralentit que pour prendre des magasins de rechange aux hommes tombés sur le sofa. Ils firent irruption dans la cuisine et y trouvèrent un homme armé qui criait dans un téléphone. Comme le type se tournait vers eux, Dudley, d'un coup de crosse, le fit presque sauter hors de ses chaussures.

Bolan rattrapa le combiné avant qu'il ne touche terre. Dudley saisit l'homme et le plaqua contre le bar avant qu'il ne s'effondre. Le Guerrier porta le combiné à son oreille et écouta la voix qui criait, et reconnut cette voix.

C'était Gassim.

Il hurlait en espagnol, et voulait savoir ce qui se passait.

Un sourire dur se figea sur le visage de Bolan, qui répondit :

— *Buenos dias, El Negro. Como estas ?*

Il y eut un long silence au bout du fil.

— *Muy bien. Y tu ?*

Bolan dressa l'oreille en sentant la maison trembler. Apparemment, quelqu'un venait d'enfoncer avec un véhicule la porte principale abandonnée par Dudley et lui-même. Le Guerrier passa à l'anglais.

— J'ai de quoi m'occuper.

El Negro continua dans la même langue.

— Écoutez, mon ami. Rendez-vous tout de suite, et je ne laisserai pas les Tunisiens vous couper les noix.

— Je vais m'abstenir, *amigo*. J'ai vu la petite fête que vous aviez préparée pour ce pauvre Henry à Lagos. Je crois que vous allez garder pour vous ce petit numéro.

Bolan entendit presque l'homme sourire au bout du fil.

— Vous n'avez pas été en contact avec votre source de renseignements au Nigeria, probablement parce qu'il est avec vous dans la maison. Si vous aviez vérifié ces quatre dernières heures, vous auriez découvert qu'Henry Abayomi se trouve actuellement à la morgue de Lagos, et qu'il n'a plus ses noix.

— Merci pour l'information. Il faut que je file.

Bolan raccrocha.

Le problème avec la plupart des maisons anciennes d'Afrique du Nord était qu'elles avaient la forme d'un bloc évidé, avec peu ou pas de fenêtres donnant sur l'extérieur. Tout était tourné vers l'intérieur, en direction de la cour.

Bolan informa Dudley :

— Henry Abayomi est mort.

L'ancien Ranger resta imperturbable.

— Ça ne pouvait pas arriver à quelqu'un de plus sympathique.

— Et je suis à peu près certain qu'El Negro est originaire d'Amérique du Sud.

— Voilà qui est intéressant.

Dudley redressa la tête en entendant des hommes courir.

— Ça me donne une idée.

— Ah ?

Bolan glissa un chargeur neuf dans son arme.

— Oui, j'ai soudain l'intuition que les petits camarades d'El Negro, ceux qui étaient des frères mais ne nous semblaient pas africains, sont brésiliens.

— Eh bien, c'est une observation intéressante.

Bolan écouta le bruit de rassemblement à l'extérieur.

— Je crois qu'ils encerclent la maison. Combien de C-4 avez-vous ?

— Environ une livre. Et vous ?

— Pareil. Écoutez, voici ce que je pense. Ils encerclent la maison et couvrent les portes. Il n'y a pas de porte du côté est

— Alors nous créons une porte.

Dudley sourit.

L'homme maintenu par le Black secouait la tête et commençait à cracher ses dents.

— Que faisons-nous de ce petit veinard ?

Bolan se pencha et demanda à l'homme où se trouvait Fredricht. L'homme eut un regard lucide qui lui fit plisser les yeux, et un torrent d'insanités sortit d'entre ses lèvres ensanglantées.

Dudley le tira d'un coup sec par le col de sa chemise et lui enfonça l'arête du nez d'un coup de tête. Le cartilage craqua et le sang jaillit. Les yeux de l'homme se révoltèrent L'Américain le laissa retomber à terre, inconscient.

— Allons fabriquer cette porte.

Bolan sortit un bloc de C-4 et en arracha le revêtement adhésif. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin du couloir et le Guerrier passa en revue le plan qu'il avait mémorisé.

— Je dirais que nous sommes au milieu de la rue, côté est.

Dudley acquiesça.

Bolan pressa le bloc contre le mur et y enfonça un détonateur.

Ils se dirigèrent vers les portes opposées, à chaque extrémité du couloir, et l'Exécuteur leva sa minuscule télécommande.

— Feu !

Il y eut un bruit sourd, chaleur et argile pulvérisée filant dans toutes les directions. Bolan se précipita à travers la poussière et la puanteur. Un trou fumant d'un mètre de large laissait filtrer la lumière diffuse et orangée du crépuscule.

Bolan y plongea .

Il inspecta les deux côtés de l'étroite ruelle et ne vit rien. Dudley sortit par le trou. Ils n'avaient que quelques secondes avant d'être surpris à découvert.

— De quel côté ? demanda l'ancien Ranger.

Bolan inspecta de nouveau la ruelle. Le caniveau, à ses pieds, attira son regard.

— Nous descendons !

Il indiqua la grille métallique d'aspect vétuste.

— Faites-la sauter !

Quand Dudley pressa le détonateur, la grille d'égout sauta en l'air, tournoyant sur un panache d'argile pulvérisée.

Bolan leva les yeux en entendant le ronronnement de petits moteurs.

Deux hommes non armés arrivaient au coin de la ruelle sur des motos. Ils regardaient derrière eux, les yeux écarquillés d'horreur, probablement à la vue des tireurs qui emplissaient les rues. Ils tournèrent brusquement la tête au bruit de l'explosion. Bolan ne leur laissa pas le temps de réfléchir. Il bondit, lança son bras droit comme une barre de fer et frappa l'un d'eux sous la clavicule. L'homme partit les quatre fers en l'air et tomba sur la chaussée, assommé. Dudley épaula son fusil ; l'autre homme lâcha sa moto et partit en courant. Dudley tira quelques coups au-dessus de sa tête pour s'assurer qu'il ne reviendrait pas.

Mais il était trop tard pour imaginer fuir à moto : des hommes tournaient le coin de la rue, armés de fusils.

Bolan leva son arme et abattit le premier d'une balle dans la poitrine. Les deux Américains échangèrent des coups de feu avec les trois autres. Les tueurs tombèrent les uns après les autres dans des spasmes répugnants.

— Vite ! lança le Guerrier, pivotant vivement sur lui-même. Nous...

Il s'interrompit. Dudley était assis par terre. Il avait été touché aux deux jambes dans le gras de la cuisse. Il leva les yeux vers Bolan et secoua la tête, l'air à la fois indigné et perplexe.

— Bon sang de bonsoir !

Bolan le saisit par le bras et le hissa sur ses pieds.

— Vous pouvez marcher ?

— Je veux partir d'... Merde !

Les jambes de Dudley s'effondrèrent.

L'Exécuteur attrapa le malheureux par son harnais et le traîna jusqu'à l'égout éventré. Il y jeta une des petites motos, sauta dans le trou et tira son massif camarade après lui. Le sol était deux mètres plus bas, et le poids de Dudley les aplatit tous deux à terre.

Bolan redressa la moto couchée et la remplaça sur sa béquille. Il hissa Dudley hors de la boue et l'installa sur le siège conducteur, plaçant ses jambes ensanglantées sur les repose-pied. Il pressa le starter, le petit moteur crachota et se mit à ronronner. Le phare s'alluma, illuminant le long passage obscur devant eux. La moto grinça sur ses ressorts quand Bolan grimpa à l'arrière.

— Allez-y !

Dudley enclencha l'accélérateur, et ils partirent en cahotant à travers les égouts.

— Prenez le premier tournant que vous trouverez ! suggéra Bolan.

Dudley hocha la tête.

— Pigé !

Ils parcoururent les égouts en s'attendant à ce qu'un déluge de balles vienne leur cribler le dos. Soudain, ils parvinrent à un croisement et Dudley faillit lâcher la moto en prenant le virage.

— Vous me dites si vous commencez à vous assoupir, l'avertit Bolan.

— Tout ça, c'était votre idée. Débrouillez-vous pour me donner une direction et me dire où nous allons sortir.

— Regardez mon poignet droit. Que dit la boussole ?

Dudley jeta un bref regard vers le cadran lumineux.

— Nous nous dirigeons vers le nord

Bolan réfléchit.

— Continuez. Nous sommes dans les égouts, et Tunis est une ville côtière. Le nord nous amènera à la mer.

Le petit moteur rugit sous leur poids combiné quand Dudley se pencha sur l'accélérateur.

— Direction la plage, conclut le grand Black en riant, malgré la douleur qui irradiait ses membres.

CHAPITRE VII

Salle des communications sécurisées, Ambassade des États-Unis, Tunis

— Nous nous sommes fait pilonner.

Bolan secoua la tête avec amertume face à l'écran d'ordinateur. Malgré tous ses efforts, il avait fallu une heure pour ramener Dudley à l'ambassade, et le grand costaud était pratiquement exsangue quand ils avaient enfin pu le placer sous intraveineuse et commencer à le transfuser. Le grand Black s'était porté volontaire et connaissait les risques, mais cela ne changeait rien au fait qu'un homme de qualité avait failli mourir sous la surveillance de Bolan.

— Les amis de Fredricht étaient armés jusqu'aux dents. Ils attendaient le jugement dernier.

— Ils vous attendaient, rétorqua Kurtzman depuis le Ranch via satellite. Passer par le toit était presque un coup de génie. Si vous aviez débarqué en assaut frontal ou sur leur flanc avec autre chose qu'une équipe complète de Black Warriors dans des véhicules blindés, vous vous seriez fait massacrer.

— Nous nous sommes fait malmener.

— Vous avez recueilli quelques renseignements intéressants.

L'expert en cybernétique afficha le portrait-robot d'El Negro.

Ils avaient combiné les descriptions obtenues à Lagos avec l'image du barbu en burnous qui se faisait appeler Gassim.

— El Negro est sud-américain. Ses hommes de main sont brésiliens. Il est de mèche avec Fredricht

Bolan poussa un long soupir.

— Ce ne sont que des suppositions.

— Oui, mais je pense qu'elles sont justes.

Les doigts de Kurtzman, en Virginie, tapèrent sur son clavier d'ordinateur.

— Elles sont étrangement logiques.

— D'accord, alors que vient faire cet Allemand dans notre histoire ?

Aaron fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. C'est une anomalie, celui-là. J'ai vérifié auprès d'Interpol. Ils n'ont aucun dossier en cours, ni la moindre mention par leurs informateurs d'un Allemand nommé Fredricht opérant à Hmis.

L'Exécuteur examina longuement les deux portraits-robots.

Kurtzman reconnut l'expression de Bolan.

— À quoi pensez-vous ?

— Je suis en train de penser que si Gassim n'était pas Gassim mais El Negro...

Kurtzman sourit

— ... vous ne pensez pas que Fredricht soit Fredricht.

— À l'heure qu'il est, je pense qu'il y a bien plus de chances pour que son vrai nom soit Federico.

Bolan changea d'écran et fit apparaître une photo de l'arme à lame d'argent

— Qu'avons-nous appris sur le couteau ?

— Je n'ai rien pu tirer de mes sources en Afrique de l'Ouest ou en Europe.

À travers la webcam, Kurtzman souriait en prononçant ces mots.

Bolan se renfrogna.

— Alors, pourquoi souriez-vous ?

— J'ai fait le malin. Je l'ai envoyé à Calvin, en aveugle, en lui demandant juste de nous dire ce qu'il en pensait, sans lui communiquer : la moindre idée préconçue venant de vous ou moi.

Calvin James, un ami d'Herman « Gadgets » Schwarz, était pratiquement le meilleur combattant au couteau que Bolan eût jamais rencontré. Sa connaissance des lames du monde entier et des techniques associées était encyclopédique.

Bolan sourit.

— Et qu'a dit Calvin ?

— Demandons-lui.

Kurtzman pressa une touche pour établir une liaison satellite entre l'Afrique du Nord, la Virginie et le South Side de Chicago. Au bout de quelques instants, le visage de Calvin James apparut, partageant l'écran avec celui de Kurtzman.

— Salut, les gars.

— Tu as le couteau que t'a envoyé Aaron ?

James montra le couteau à la caméra. L'arme luisait dans sa main brune.

— Je l'ai. Quel est le problème ?

— Une question rapide. J'en ai ramassé deux au Nigeria, lors de deux combats distincts. Une hypothèse serait qu'ils viennent d'Afrique occidentale, et pourraient avoir une signification tribale ou cérémonielle. Il y a aussi une vague chance pour qu'ils soient espagnols ou portugais, ou même éventuellement nord-africains. TU as des idées ?

James ricana en entendant ces suggestions.

— Où as-tu dit que tu les avais trouvés ?

— A Lagos, au Nigeria.

Les yeux de James s'étrécirent légèrement.

— Vraiment ?

— Vraiment. Pourquoi ?

James haussa les épaules.

— Eh bien, ce couteau ne vient ni d'Afrique occidentale ni d'Afrique du Nord, et pas non plus de la Péninsule ibérique, du moins pas directement. C'est une *façon*, un couteau de gaucho. Et tous les cow-boys qui sillonnaient la pampa, en Argentine, en portent un.

Infirmierie de l'ambassade des États-Unis

— L'Argentine ? Vous vous fichez de moi !

Dudley buvait du jus de fruits à l'aide d'une paille. Sa charpente massive occupait pratiquement chaque pouce du lit d'hôpital.

— Mes renseignements proviennent d'une source sûre.

— Eh bien, si la piste mène réellement en Argentine, vous avez peut-être de la chance.

— Comment ça ?

— Il se trouve que j'y ai un ami. Il était dans les Rangers avec moi avant de passer dans la Delta Force. Il a été recruté par la C.I.A. à peu près en même temps que moi.

Dudley sourit à l'évocation de ce souvenir.

— Plus malin que le Blanc moyen, et beaucoup plus digne de confiance que la plupart des barbouzes paramilitaires. Il a passé un peu de temps en Colombie. Je n'ai aucune idée de ce que le gouvernement lui a fait faire en Argentine ces deux dernières années, à part se soûler et courir les filles. Il s'appelle Doug Kubrik. Servez-vous de mon nom. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie. Il me doit un service ou deux.

— Merci, c'est ce que je vais faire.

— Tenez-moi au courant de la suite des événements. Je veux savoir quand vous enterrerez El Negro. Il connaît mon nom et sait où je vis. Je ne veux pas retourner à Lagos tant qu'il est en vie.

Bolan tendit la main.

— Je lui transmettrai votre bon souvenir.

Dudley prit la main qu'on lui tendait et la serra avec force.

— Et tuez ce fichu Blanc, Fredricht, tant que vous y êtes. Je ne l'ai jamais rencontré, et il me déplaît déjà.

— Je leur dirai à tous que c'est Dudley qui m'envoie.

Carthage, Tunisie

— Vous avez vraiment raté votre coup, les gars.

La voix rocailleuse de Gusi sonnait presque joviale au bout de la ligne sécurisée.

El Negro et Fredricht étaient installés dans un entrepôt qu'ils contrôlaient, échangeant des regards furieux et sirotant du thé.

— Ce ne sont que deux stupides cow-boys, hors de leur élément, continua Gusi. Ça ne devait pas être bien difficile !

— Trois, corrigea El Negro. Quelqu'un pilotait leur avion, et il n'était pas du coin.

— Je vois.

Gusi eut un ricanement moqueur.

— Alors maintenant, vous prétendez qu'ils avaient des renforts aériens.

Fredricht montra les dents.

— Essaie un peu de les tuer, toi !

— Je *n'essaie* pas de tuer qui que ce soit

La voix de Gusi avait une intonation dangereuse.

— J'ai tué chaque homme, femme, enfant et animal que j'avais décidé de tuer. Si je ne risquais pas de m'exposer, je m'envolerais sur-le-champ et je tuerais moi-même ces deux stupides Yankees, puis je vous donnerais une bonne correction à tous les deux. Nano est si furieux qu'il est prêt à prendre l'avion dès maintenant. Vous connaissez Nano.

Fredricht et El Negro se hérissèrent mais restèrent silencieux.

Ils ne connaissaient que trop bien Nano. Gusi continua son sermon.

— Écoutez, je ne vous apprends rien, mais certains d'entre nous doivent conserver au moins un semblant de respectabilité — et de couverture — qui, pour le moment, doit pouvoir résister à l'examen. Nous avons un plan, à moins que vous ne l'ayez oublié ? Vous deux êtes les « agents secrets », nos guerriers de l'ombre, et censés vous montrer capables de régler des petits problèmes comme celui-là pendant que le reste d'entre nous préparons la voie.

El Negro réfréna sa colère.

— Dudley est un homme très dangereux. Nous le savions déjà. L'inconnu, c'est autre chose. Il opère en dehors des règles. Je pense qu'il invente sa mission au fur et à mesure. Cela le rend imprévisible, et c'est ce qu'il y a de plus dangereux au monde.

— Oui, convint Gusi. Je comprends bien. Il semble en effet opérer hors du cadre habituel des agents de la C.I.A. et des soldats des Forces spéciales, et pourtant il paraît en mesure de faire appel à toutes les ressources des services de renseignements des États-Unis. Cet homme est une sorte d'énigme.

Fredricht plia sa main blessée.

— Peut-être devrions-nous demander une réunion du conseil au complet.

— Nous sommes tous à l'écoute.

Fredricht et El Negro se redressèrent, surpris. L'amusement était perceptible dans la voix de Gusi.

— Nous écoutons *tous* votre rapport depuis le début, avec la plus grande attention.

Fredricht et El Negro échangèrent un bref regard. Ils s'étaient fait piéger, et si un vote avait lieu maintenant, ils seraient tous deux en disgrâce et en minorité. Cette réunion pouvait très bien constituer un jeu de pouvoir de la part de Gusi, qui parut lire dans leurs pensées.

— Ne soyez pas stupides. Nous sommes une démocratie, la dernière véritable démocratie. La question est de savoir ce que nous allons faire concernant notre petit problème.

La voix de Nano leur parvint, claire et froide, au bout du fil.

— Nous ne laissons aucun ennemi derrière nous.

— En effet, aucun ennemi derrière nous. Comme nous en sommes tous convenus depuis longtemps.

Gusi poussa un soupir.

— La question, donc, est : comment ?

— Dudley est blessé aux jambes, et à l'ambassade américaine, ici, à Tunis, suggéra Fredricht.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'attaquer une ambassade américaine pour le moment, grommela Gusi. Cela pourrait soulever plus de problèmes que cela n'en résoudrait.

Robi s'exprima pour la première fois.

— Il ne peut pas y rester toute sa vie. Tôt ou tard, il retournera occuper son poste au Nigeria, et alors nous le tiendrons. Si nous le tuons, je pense que son ami essaiera de le venger.

— Et s'il ne retourne pas au Nigeria ? gronda Nano.

Visiblement, la situation lui inspirait beaucoup de colère.

Robi se montra apaisant.

— Où, alors ? Aux États-Unis ? Sous de nombreux aspects, ce serait sans doute plus facile. Vous savez, je le soupçonne d'y avoir de la famille, et la famille d'un homme est toujours le meilleur moyen d'avoir prise sur lui.

Nano se réjouit de façon audible à l'idée d'organiser quelque chose d'unique et d'intéressant pour la famille de Dudley.

— Voilà enfin une bonne idée. Je vais immédiatement entamer des recherches, déclara-t-il.

Il y eut un soulagement des deux côtés de la ligne téléphonique. Nano était toujours plus raisonnable quand il avait un projet. Il incarnait véritablement l'adage selon lequel Msiveté était mère de tous les vices.

— Où se trouve le mercenaire actuellement ? demanda Robi.

Fredricht contempla de nouveau sa main d'un air furieux.

— Probablement toujours à Tunis. C'est ici qu'il a trouvé ses dernières pistes. J'ai fait tuer les Français que nous avions payés pour fournir des informations aux Américains. Tunisie et Nigeria sont les dernières pistes qu'ils possèdent, et elles sont mortes, à moins que nous ne choissions de leur en fournir de nouvelles. Mais si nous le faisons, ils soupçonneront un piège.

El Negro prit la parole à contrecœur. Ne laisser aucun ennemi derrière eux constituait l'une de leurs deux règles les plus importantes. L'autre était qu'ils n'avaient pas de secrets les uns pour les autres.

— Il y a autre chose.

Un silence impressionnant régna un instant des deux côtés de l'océan.

— Ah ? s'enquit Gusi.

— Oui, j'ai eu une brève conversation avec le copain de Dudley, en espagnol.

La voix de Gusi se fit neutre.

— Vraiment.

— Nous travaillons avec nos contacts en Afrique du Nord et au Moyen-Orient depuis un bon moment. Presque tout le monde ici parle arabe et français. J'ai découvert que communiquer en espagnol avec mes agents locaux était une méthode rapide et appropriée pour leur

donner des ordres dont je ne souhaite pas qu'ils soient entendus ni compris par tout le monde. L'Américain est tombé sur une de nos lignes de communication lors de l'attaque de la maison. Il parle espagnol.

— Et quel type de conversation a-t-il surpris ?

La voix de Nano était mielleuse à souhait.

— Je suppose que tu étais en train de donner tous nos noms et adresses ?

El Negro se maîtrisa.

— J'exigeais un rapport sur ce qui se passait à l'intérieur de la maison. Et l'Américain m'a parié. Il n'a rien appris, en dehors du fait que je parle espagnol. Je pense que son intervention était une tentative pour nous intimider.

— Je ne vois pas en quoi cela nous nuit.

Robi était sans conteste le plus intelligent d'entre eux, et tous étaient d'une intelligence supérieure.

— Bon, tu as parlé en espagnol. Tu aurais pu parla en français ou en arabe. Quelle piste cela leur fournit-il ? Les conduira-t-elle au Mexique ? En Espagne ? En Colombie ? Aux Galapagos ? C'était une petite infraction à la sécurité, mais j'apprécie qu'on utilise un langage de commande avec nos agents.

— Je suis d'accord avec Robi, grommela Gusi. Il n'y a pas eu d'infraction grave à la sécurité. Les Yankees n'ont aucune information. S'ils montrent le bout du nez au Nigeria, nous les tenons. Nous attendrons simplement qu'ils sortent la tête, et nous leur briserons le cou. L'un est blessé, et l'autre sans la moindre piste.

La voix de Gusi exprimait une satisfaction féroce.

— Où peut aller le copain de Dudley ? Et que peut-il faire contre nous ? Rien. Alors restons concentrés sur notre plan et tout ira bien. Terminé.

CHAPITRE VIII

Buenos Aires, Argentine

L'Exécuteur dévisagea l'homme massif assis en face de lui

La C.I.A. devait mettre quelque chose dans la gamelle de ses agents. L'homme assis de l'autre côté de la table mesurait quinze centimètres de moins que Dudley, mais était plus large de trente au niveau du torse et des bras. Ses cheveux tondus à un millimètre à peine couvraient un crâne de taille 70.

— Alors, Cooper...

Kubrik fixait Bolan avec la franchise d'un éleveur examinant une race de chevaux inconnue. Il ne leva pas les yeux quand la serveuse leur apporta le café.

— ... c'est Dudley qui vous envoie ?

Bolan sourit.

— Il m'a dit que selon toute vraisemblance je me ferais dérrouiller, mais que je pouvais essayer de mentionner son nom malgré tout.

Kubrik eut un petit rire nasal.

— C'est bien Dudley qui vous envoie. Comment va ce fichu agitateur ?

— Il est en Tunisie, il lui manque environ deux litres de sang, et ses deux jambes sont trouées.

— Vraiment.

L'expression de Kubrik devint inquiétante.

— Eh bien, retournons en Afrique et tuons-en quelques-uns.

— La piste mène ici

Des rouages se mirent en branle derrière les yeux de Kubrik, qui essayait de discerner le lien.

— Comment ?

Bolan sortit un des couteaux.

— Vous savez ce que c'est ?

Kubrik répondit sans hésitation.

— C'est une *façon*, pourquoi ?

— Parce que j'ai vu des gens en Afrique se faire découper avec comme des dindes de Noël, et d'autres les distribuer comme des cadeaux de bienvenue. J'ai aussi rencontré au moins un type, en Tunisie, qui donnait ses ordres en espagnol. Son surnom, là-bas en Afrique, était El Negro. Ça vous dit quelque chose ?

— Eh bien, pratiquement n'importe qui pourrait porter ce nom. La plupart des Argentins sont d'origine européenne, ça peut donc signifier que vous êtes noir. Ça pourrait également signifier que vous êtes en partie indien, ou que presque tout le monde dans votre famille est blondinet et d'origine anglaise, et que vous êtes celui qui ressemble à l'oncle d'Andalousie et a hérité de cheveux noirs. El Negro est un surnom assez courant dans toute l'Amérique du Sud, et signifie simplement « le brun ». Il peut avoir environ un million de significations différentes.

Les paroles de Kubrik firent tilt dans l'esprit de Bolan. Son instinct s'éveilla à la pensée d'El Negro et de Fredricht. Il tendit à Kubrick les croquis représentant les deux hommes.

— Voici Fredricht, et voici El Negro. D'une manière ou d'une autre, ils sont en cheville, et j'adhère à votre théorie selon laquelle El Negro est le noiraud de l'organisation. Fredricht était censé être allemand, mais je parie que ce sont des foutaises.

— Il y a des tas de gens d'origine allemande en Argentine. C'est une nation d'immigrants. Il peut donc porter un nom allemand, mais je vous parie ce que vous voudrez que son prénom est Federico.

— Très bien, Federico et El Negro distribuent des *facones* en Afrique de l'Ouest. Une idée ? demanda Bolan.

Kubrik secoua la tête.

— C'est curieux. Je ne reconnais pas ces gars-là, mais ça ne veut rien dire. Je vais transmettre leurs descriptions âmes contacts dans la police argentine.

— Je vous en serais reconnaissant.

— Quoi d'autre ?

Bolan haussa les épaules.

— Rien.

— Rien ?

Les yeux bleus de Kubrik s'agrandirent légèrement.

— Vous êtes juste venus ici, sans rien d'autre qu'un ou deux couteaux et la volonté de réussir.

— C'est à peu près ça.

Kubrik sourit jusqu'aux oreilles.

— Au diable cette saleté de café. Demandons une bière.

Buenos Aires

Nano était livide.

— Savez-vous qui ça représente ?

Fredricht et El Negro examinaient tous les deux des portraits assez ressemblants d'eux-mêmes, réalisés par un programme informatique. Fredricht haussa les épaules. Il commençait à être fatigué de se faire hurler dessus.

— Je ne sais pas, Nano. Nous ?

— Oui, vous !

Les verres à vin sautèrent quand les deux mains de Nano s'abattirent sur la table.

Ce type était si incroyablement bel homme que c'en était presque indécent. Les femmes se pâmaient quand il affichait son sourire de star de cinéma et son regard pétillant. Dans sa rage, ses sourcils bien dessinés pointaient vers le bas, et la lueur de la folie embrasait son regard ; ce même sourire faisait alors ressembler Nano à Satan en personne.

El Negro répondit, mais la réponse était claire pour tous ceux qui entouraient la table.

— Ce sont les Américains qui les font circuler.

— Exactement Negro ! hurla Nano. L'homme que vous n'êtes capables de tuer ni l'un ni l'autre est ici ! Il vous recherche tous les deux, c'est-à-dire qu'il nous recherche ' !

Fredricht fit mine de se lever de sa chaise.

— Je commence à en avoir plus qu'assez de...

La table trembla quand un couteau s'enfonça dans son bois ancien. L'énorme main de Gusi en serrait le manche. Toute l'assistance le contempla, et se rappela ce qu'il signifiait. Son visage s'était assombri, mais il s'exprima d'un ton étonnamment calme :

— Nous en avons tous assez de cet Américain. Il doit être tué.

Robi remonta ses lunettes à monture dorée sur l'arête de son nez. Il n'en avait pas besoin ; elles constituaient une coquetterie liée à sa profession.

— S'il est ici, il va consulter ses correspondants de la C.I.A., tout comme il l'a fait au Nigeria et en Tunisie.

Fredricht acquiesça.

— C'est comme ça qu'il a opéré jusqu'à maintenant. Qui consulterait-il ici ?

— J'ai effectué quelques recherches.

Robi produisit un dossier et le fit circuler.

Nano fit la moue en voyant la photo représentant l'individu massif au crâne en forme d'obus.

— Un autre cow-boy.

— Un autre Ranger de l'armée, rectifia Gusi.

Il examina de plus près le dossier de Doug Kubrik et fronça les sourcils. Une grande part du dossier de cet homme avait été corrigée et biffée.

— Mais cet homme n'est pas le chef de poste de la C.I.A., et ne fait même pas partie du personnel de l'ambassade, déclara-t-il.

— Non.

Robi secoua la tête.

— D'après le peu que mes sources ont pu rassembler, ce Kubrik est un agent paramilitaire de la C.I.A. Je ne peux pas encore le confirmer, mais je crois qu'il est engagé en Colombie dans plusieurs opérations contre les cartels de la drogue. Mes contacts en Colombie me fourniront bientôt d'autres tuyaux. Je le soupçonne personnellement de patienter ici en Argentine en attente d'informations.

— S'il est bien agent paramilitaire de la C.I.A., alors c'est plus qu'un Ranger. Il est probablement passé par les rangs de la Delta Force.

Gusi secoua la tête.

— Notre mystérieux Américain semble avoir le don de se choisir des alliés redoutables.

— Ce sont deux hommes aux options très limitées.

Robi haussa les épaules.

— Et sans aucun doute, ils s'adresseront quand même à l'ambassade des États-Unis pour recueillir des renseignements.

El Negro parcourut le dossier de Kubrik.

— Ces hommes sont des agents. Ils considéreront certainement l'ambassade comme un talon d'Achille, de la même façon que nous. Ils sauront que nos agents vont les détecter, et qu'à partir de là nous les attaquerons. Ils vont susciter une occasion pour essayer de nous débusquer ou de découvrir des indices.

— Bien.

Une lueur dangereuse passa dans les yeux de Nano.

— Nous souhaitons les trouver et les tuer. Ils souhaitent nous trouver et nous tuer. C'est dans l'ordre des choses, et je crois qu'il est temps que certains des amis à qui nous avons offert l'hospitalité nous rendent un petit service.

Ambassade des États-Unis, Buenos Aires

— Tendre le cou et voir qui manie la hache, c'est notre plan ?

Kubrik sourit en exprimant cette idée. Apparemment, elle ne lui posait pas de problème.

— Oui C'est à peu près ça.

Le personnel de l'ambassade s'écartait sur le passage des deux hommes qui s'avançaient au milieu d'eux. Bolan et Kubrik traversèrent le couloir et s'arrêtèrent devant un box. La plaque posée à l'extérieur annonçait : « Kari Morgan, attachée culturelle. »

Il semblait qu'ils fussent attendus. Une jeune femme adressa un sourire à Kubrik quand Bolan et lui contournèrent la cloison de son box, et l'accueillit en déclarant :

— Kubrik, tu as une dette envers moi.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? répliqua-t-il.

— Je...

Bolan se rattrapa de justesse en sentant le bâtiment de l'ambassade trembler sur ses fondations. Des fenêtres éclataient, cris et hurlements résonnaient dans tout le bâtiment Bolan tendit la main vers son Desert Eagle.

Des rafales d'armes à feu se firent entendre. L'Exécuteur reconnut la signature de fusils d'assaut FN.

Kubrik sortit un Colt 45 New Service plaqué nickel au canon large d'un pouce, au chien court et dont le pontet avait été découpé. L'arme évoquait irrésistiblement un hachoir à viande mécanique. Il ouvrit le mécanisme et vérifia sa charge.

À cet instant, Mlle Morgan fit jouer la glissière d'un Beretta semi-automatique de calibre 22 en parlant rapidement dans son téléphone portable.

Les deux hommes partiraient au pas de course dans le couloir en direction du bruit de l'explosion. Ils devaient se frayer un chemin à contre-courant au milieu du flot de membres de l'ambassade qui la fuyaient Le Guerrier rugit :

— Couchez-vous !

Les employés de l'ambassade se jetèrent au sol. Sans la masse des humains en fuite, l'Exécuteur avait une vue sur la totalité du couloir. Un homme en costume de ville fit irruption par une des portes. Il portait des lunettes de soleil réfléchissantes, et un bandana couvrait son visage sous les lunettes. Un fusil fumait entre ses mains. En voyant Bolan, il braqua le canon dans sa direction.

Le Desert Eagle réagit entre les mains de Bolan. Le tireur fut plaqué contre le montant de porte par l'impact de la pointe creuse de calibre 50. L'arme de Kubrik retentit à son tour. Le tir fit saulaie fusil des mains du tueur, qui s'effondra en avant.

Fumée et poussière avaient envahi le hall d'entrée de l'ambassade. Une camionnette à plateau chargée d'explosifs avait soufflé un trou de trois mètres de large dans le mur extérieur. Des hommes armés surgissaient d'entre les cloisons enfoncées, fonçant en direction du couloir. Bolan et Kubrik prirent position de chaque côté de la porte donnant sur le hall et ouvrirent le feu.

Les tireurs commencèrent à tomber sous ce soudain feu croisé. Les canons des armes lancèrent des flammes dans diverses directions, et les deux Américains mirent le marbre des montants de porte entre eux-mêmes et le maelstrom de plomb qui leur répondait.

Kubrik ouvrit le mécanisme de son revolver et se mit à y enfoncer furieusement des cartouches neuves.

— Ils sont trop nombreux !

Bolan glissa son magasin de rechange dans le Desert Eagle et l'arma.

— Et nous sommes sur le point de manquer de munitions !

Bolan s'accroupit et braqua prestement le canon de son arme au coin de la porte. Le gros pistolet eut un recul, et l'un des tueurs, ramassé sur lui-même, se releva comme s'il venait de prendre un uppercut à la mâchoire avant de retomber.

— Tenez ! cria une voix derrière eux.

Bolan se retourna brièvement et vit Kari Morgan approcher en rasant le sol. Elle était chargée de trois fusils M-16 et de ceinturons de magasins de rechange, visiblement empruntés à l'armurerie des gardes de l'ambassade.

Bolan tira deux coups dans l'encadrement de la porte.

— Kubrik !

Bolan prit un fusil et jeta une cartouchière sur son épaule.

— Il nous en fout un vivant !

— Peux pas vous le garantir.

Kubrik fixa la baïonnette sur le canon de son fusil.

— Sérieusement blessé, peut-être. Comment voulez-vous jouer le coup ?

Bolan, d'un geste sec, mit en place sa propre baïonnette.

— Soyez vous-même.

Kari Morgan épaula un fusil.

— Je vous couvre.

Les deux Américains passèrent la porte.

L'Exécuteur aspergea le hall de son M-16 réglé sur automatique tout en plongeant dans la mêlée. Des balles le suivirent tandis qu'il roulait devant un bureau, et des éclats de bois volèrent. Les éclairs de trois lourds fusils semblèrent converger droit sur lui lorsqu'il se releva. Des crépitements retentissaient tout autour de lui, et des balles traçantes dessinaient des lignes de fumée dans sa direction. Les hommes qui lui tiraient dessus n'étaient pas des tireurs d'élite. Les fûts pliants de leurs fusils, qu'ils avaient dissimulés, étaient encore pliés ; ils ne les avaient pas remis en place pour améliorer leur tir. Les fusils se relevaient, ratant leur cible, lorsqu'ils pressaient la détente en automatique. Ces hommes étaient des kamikazes. Bravoure fanatique et surprise constituaient leur technique favorite.

Cela ne suffirait pas contre l'Exécuteur.

Bolan fit passer le levier de son arme en semi-automatique en épaulant son M-16. Le fusil heurta trois fois son épaule en l'espace d'une seconde. Dans le même temps, les têtes des trois tueurs éclatèrent soudain en nuages d'os brisés et de chair sanglante. Les trois hommes tombèrent en avant à l'unisson. Le Guerrier continua de tirer derrière eux : deux autres hommes bondissaient vers lui et le chargeaient.

— Attention ! hurla Kubrik en se jetant à terre.

Bolan l'imita tandis qu'un nouveau camion enfonçait le mur à côté du premier. Des flammes orange se répandirent dans le hall et déferlèrent au-dessus du lourd bureau de bois et des classeurs derrière lesquels Bolan était couché. La cloison de verre éclata, et un nuage mortel de tessons vola au-dessus de sa tête. Bolan ouvrit la mâchoire pour neutraliser le bourdonnement de ses oreilles et cligna des paupières pour chasser l'image persistante de l'explosion.

L'arme de Kubrik se mit à crépiter en automatique à quelques mètres de lui. Le fusil de Kari Morgan tirait depuis la porte du couloir, à coups rapides et méthodiques. Le trou dans le mur de l'ambassade s'était agrandi de cinq mètres. Une partie du toit adjacent s'était effondrée. Des hommes armés traversaient les débris et ouvraient le feu. Ils se dirigeaient droit sur Bolan. La fumée et la poussière filtraient le soleil qui entrait à flots de l'extérieur, transformant le hall de l'ambassade en un crépuscule étouffant d'un gris pailleté d'or, illuminé par les coups de feu.

Les tueurs chargèrent.

L'Exécuteur les abattait au fur et à mesure. Deux hommes sortirent en hurlant de la fumée sur son flanc. Il en abattit un, et son fusil

s'ouvrit en claquant, vide. Il se jeta au sol et chercha un magasin de rechange. L'autre tueur avait vidé son arme. N'ayant pas le temps de recharger, le tueur saisit son fusil par le canon et le leva au-dessus de sa tête comme un gourdin.

Le Guerrier se redressa et bondit sur lui.

La baïonnette s'enfonça jusqu'au canon dans le ventre de l'homme. Le tueur hoqueta et se plia en deux tandis que l'Exécuteur dégageait la lame. Le fût du M-16 éclata quand il en fouetta la tête du tueur.

D'autres M-16 ouvrirent le feu depuis la galerie de l'étage, les gardes de l'ambassade ayant enfin réagi et tirant dans la mêlée du hall.

Kari Morgan cria depuis la porte :

— Fusil !

Bolan se retourna pour prendre le fusil qu'elle lui lançait. L'ascenseur du hall tinta et l'instinct poussa le Guerrier à se retourner et à dégainer son Desert Eagle. Un homme sortit en courant dans le hall enfumé. Il portait un manteau long ; ses yeux étaient deux pointes haineuses braquées sur l'Exécuteur. Il sortit les mains de ses poches. Le Desert Eagle gronda deux fois entre les mains de Bolan et s'ouvrit, vide. L'homme s'arrêta comme s'il avait heurté un mur, puis tomba en arrière. L'Exécuteur chargea sur un deuxième homme qui sortait de l'ascenseur.

Le manteau du tueur s'agitait comme des ailes derrière lui tandis qu'il courait vers le Guerrier, révélant les bâtons de dynamite fixés sur son torse. Bolan ignora la chaleur brûlante et referma la main sur le canon de son pistolet. Les mains du tueur sortirent de ses poches, tenant deux petits cylindres fixés à des câbles. L'Exécuteur leva son Desert Eagle comme un tomahawk.

Le kamikaze sauta par-dessus son compagnon abattu et faillit tomber en prenant l'arme de deux kilos en plein visage. Il tituba un instant, et Bolan fondit sur lui, saisissant les deux poignets du tueur. L'homme tressaillit quand les pouces du Guerrier s'enfoncèrent brutalement dans ses nerfs cubitiaux et paralysèrent ses deux mains. Il poussa un grognement, choqué, quand Bolan le tira vers lui par les poignets et lui cassa le nez d'un coup de tête, puis hurla lorsque Bolan croisa ses deux poignets, pivota sur lui-même et lui brisa les coudes sur sa propre épaule.

L'Exécuteur saisit les deux mains de l'homme. Elles étaient glissantes de sueur et secouées de spasmes.

Le temps se comprima brusquement. Malgré tous ses efforts, Bolan ne put rien faire d'autre que suivre des yeux l'un des minces cylindres noirs qui s'échappa d'entre leurs doigts mêlés. Le pouce du tueur lâcha le bouton du détonateur, qui tomba de sa main, traînant son câble derrière lui.

Bolan allait mourir... Mais il ne lâcha pas les poignets du kamikaze. Il se retourna et donna un coup de hanche et d'épaule dans le corps du bombardier suicide, l'envoyant valser dans la cabine d'ascenseur, puis se jeta de côté et cligna des paupières, surpris, quand aucune explosion ne se produisit. Son regard s'affola lorsqu'il entendit les deux déclics et le sifflement des mèches qui s'allumaient : l'homme mutilé dans l'ascenseur et le mort étendu dans le hall allaient exploser simultanément.

Il n'eut pas le temps de recourir à la technique. Il saisit le mort étendu à terre. Ses articulations craquèrent sous l'effort et ses muscles protestèrent tandis qu'il jetait le cadavre dans l'ascenseur. Puis il écrasa le bouton de fermeture avant de rouler sur le côté pour se plaquer contre le mur. L'ascenseur tinta, et les portes commencèrent à se refermer.

Des flammes orange fusèrent entre les portes de métal. Des morceaux de mur arrachés s'envolèrent à travers le hall, portés par la vague de fumée et de chaleur provoquée par la déflagration. Une immense main brûlante gifla Bolan, l'envoyant à l'autre bout du hall. Il roula sans pouvoir s'arrêter avant d'être brutalement immobilisé par une cloison de marbre.

Effondré contre le mur, il respirait en sifflant. Il ne voyait plus rien que des lueurs clignotantes jaunes et blanches, n'entendait plus qu'un rugissement étouffé au plus profond de ses oreilles. Son plus gros problème était la respiration. Il ne parvenait pas à faire entrer de l'air dans ses poumons, et le peu qui y entraît était constitué d'une poussière suffocante et d'une fumée brûlante.

Bolan était étendu au milieu de ce qui lui parut une assez bonne approximation de l'enfer.

Il cligna des paupières en percevant une ombre immense qui se penchait soudain sur lui.

Kubrik criait quelque chose, mais on aurait dit qu'il criait sous l'eau. Le Guerrier ferma les yeux. Les lueurs clignotantes étaient bien plus intenses, mais il se sentait beaucoup plus en paix.

Il n'eut même pas conscience que Kubrik le jetait en travers de ses

épaules et l'emportait loin du combat...

CHAPITRE IX

Refuge de la C.I.A., Buenos Aires

— Je n'ai jamais vu quelqu'un prendre autant de risques que vous.

Bolan se laissa aller sur le lit et bâilla pour atténuer le bourdonnement de ses oreilles. Venant d'un ancien de la Delta Force, il s'agissait soit d'un éloge enthousiaste, soit d'une très sévère critique. Bâiller ne l'aida pas, et l'effort rendit sa migraine presque aveuglante. Il lança un bref coup d'œil à Kubrik. Le visage de l'homme de la C.I.A. était strié de rouge et couvert de brûlures. Bolan eut un sourire compatissant qui lui causa des élancements au visage. Il préférerait ne pas se voir dans un miroir.

— Nous avons réussi à capturer quelqu'un ?

— Ceux que nous avons abattus sont pratiquement tous morts. L'ascenseur a canalisé l'essentiel de la déflagration en une boule de feu qui s'est déployée dans le hall comme un éventail. Les autres tueurs se trouvaient juste en face de l'ascenseur quand leurs deux petits copains ont fait boum. Ceux qui n'ont pas été mis en pièces ont fini en bouillie.

— Comment va Kari ?

— Elle est furieuse.

Kubrik sourit.

— Elle prétend que je lui dois un dîner et une nuit de tango en ville.

Bolan dévisagea l'homme de la C.I.A.

— Vous dansez le tango ?

Kubrik feignit l'indignation.

— Je danse comme Fred Astaire.

Il eut un geste en direction de son visage brûlé.

— Je les aime petites, brunes et piquantes, et avec une tronche comme celle-ci, il faut se débrouiller avec d'habiles manœuvres et un

charme de voyou.

Bolan sourit. Visiblement l'autre venait de décrire Kari. Dudley avait raison : Kubrik était un gars bien.

Kubrik secoua la tête.

— J'ignore si nous pourrions tirer quoi que ce soit d'intéressant de ce qui reste des corps.

— Nous avons déjà un tas d'informations intéressantes, déclara le Guerrier.

— Eh bien, en dehors du fait que le djihad mondial s'est introduit en Amérique du Sud, je ne vois pas ce que nous avons trouvé d'autre, à part une bonne dérouillée.

— Non, ce n'était pas une attaque terroriste, du moins pas directement.

Kubrik fronça les sourcils et scruta les yeux de Bolan comme s'il y cherchait des signes de commotion cérébrale.

— Euh... je ne vous suis plus, mon gars.

— S'ils avaient voulu faire sauter l'ambassade et tuer autant d'Américains que possible, ils s'y seraient pris complètement différemment. Avec une seule grosse bombe dans un camion, par exemple. Les bombes dont ils se sont servis n'étaient pas destinées à tuer, mais à ouvrir une brèche. Leur objectif était de paralyser les occupants du bâtiment et d'ouvrir aux tireurs un passage que les gardes ne pourraient pas aisément défendre.

Kubrik réfléchit.

— Effectivement, c'était assez étrange.

— Plus important, nos deux bombardiers suicides sont sortis de l'ascenseur. Comment y sont-ils entrés ?

Kubrik fit la grimace ; il venait de comprendre.

— Ils se trouvaient déjà dans l'ambassade !

— Exactement, dit Bolan, et s'ils étaient déjà à l'intérieur, pourquoi les camions et les tireurs ? Pourquoi ne se sont-ils pas contentés de tout faire sauter ?

Kubrik marqua une pause.

— Parce que ce n'était pas leur objectif ?

— Ce sont les bombardiers suicides qui ont vendu la mèche.

Bolan repassa le scénario dans son esprit pour la centième fois.

— J'ai essayé de les arrêter, mais l'un d'eux a quand même réussi à lâcher un de ses détonateurs, et c'est là que ça coince : il n'a pas explosé.

— Et alors ? Les bombes artisanales sont des instruments peu sûrs. La moitié du temps, elles n'explosent pas, ou explosent au mauvais moment.

— Non, ce n'est pas ça. C'était la méthode employée. Les bombardiers suicides emploient presque toujours des boutons de sécurité. Es maintiennent les pressoirs enfoncés. Il leur suffit de les lâcher. De cette façon, même s'ils sont tués, leurs bombes explosent quand même. J'essayais de l'empêcher de lâcher ses détonateurs, et il l'a fait malgré tout. Mais son ami et lui n'employaient pas de bouton de sécurité. Es se sont servis d'interrupteurs dynamiques, qu'ils devaient enclencher en les poussant plutôt qu'en les lâchant. S'il n'a pas explosé, c'est parce que mon premier mouvement a paralysé ses mains, et qu'il n'a pas pu le presser.

— D'accord, tout ça est fascinant. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que nos gars n'étaient pas censés exploser à tout prix. Ils étaient censés n'exploser qu'une fois suffisamment proches de leur objectif pour être sûrs de le tuer.

— D'accord, je vous suis. Quel était leur objectif ?

— Vous et moi.

— Vous et moi ?

Kubrik était surpris.

— Oui.

Le visage de l'homme de la C.I.A. devint impénétrable.

— Vous êtes en train de me dire que des terroristes du Moyen-Orient ont simulé une attaque suicide contre l'ambassade des États-Unis à Buenos Aires, et que leur objectif était de tuer un certain Douglas Adam Kubrik et vous ?

— Eh bien, tuer des tas d'innocents et frapper un bon coup contre le Grand Satan constituait sans doute un bénéfice secondaire, mais vous et moi étions leur cible, sans aucun doute. J'ai vu le regard du

type quand il m'a aperçu. Il me reconnaissait. Et il y a autre chose. Nos deux kamikazes ont explosé malgré tout, même une fois tous deux hors d'état de nuire. Aucun d'eux n'a pressé le bouton. Je pense que quelqu'un les a fait sauter par radio, à distance, quand il a été clair qu'ils n'avaient pas atteint leur objectif.

Kubrik haussa une des arêtes rouges qui lui tenaient lieu de sourcils.

— Qui, par exemple ?

Bolan le défia.

— À vous de me le dire.

— Notre ami El Negro, et son copain blond, Federico.

Bolan sourit avec lassitude.

— Vous croyez ?

— Alors les gars qui nous ont attaqués ne sont pas des terroristes ?

— Oh si, ce sont des terroristes. Des martyrs patentés, mandatés par Dieu.

Kubrik croisa sur sa poitrine des bras de la taille de lances à incendie.

— Et quel genre d'influence peuvent avoir le blondinet et El Negro pour pousser des terroristes à travailler pour eux, et même à lancer des attaques suicides, et tout ça contre deux plaisantins comme vous et moi ?

— C'est une bonne question. Nous allons devoir aller le leur demander.

— Kubrik est vivant

El Negro acquiesça.

— Le sale Yankee aussi.

— Ce n'est pas confirmé.

— Néanmoins, il l'est

Gusi se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, en regardant les yeux sombres de son cousin.

— C'est ta magie noire, Wilbur, qui te dit ça ?

— Appelle-la comme tu voudras... mais je sais qu'il est vivant

Gusi secoua légèrement la tête.

— Tu passes trop de temps au Brésil, Negro.

— Tu n'en sais pas assez sur moi pour te moquer aussi inconsidérément

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

Malgré les liens du sang, El Negro s'était presque vu refuser toute participation à leur guerre. Ce n'était pas formulé, mais, toute sa vie, son sang avait été considéré comme impur. La complexion olivâtre de sa peau, ses yeux et son visage foncés l'avaient toujours marqué comme un intrus. Quand leur plan avait pris forme, il ne s'était pas montré disposé à accepter une position hors du cercle intérieur. Il leur avait tourné le dos à tous, sans un mot, et était parti de son côté.

El Negro était parti dans la jungle.

Il s'était enfoncé à pied dans les jungles tropicales du Brésil, armé seulement de son couteau, et avait disparu. Dix ans plus tard, il était revenu du cœur même des ténèbres, portant cicatrices et tatouages, et dirigeant, invisible, son propre empire de la drogue, des armes et de l'or. Il apportait avec lui des millions en liquidités, et revenait avec une réputation qui seyait à son surnom. Son visage était inconnu de la police du Brésil, d'Argentine ou de tout autre pays.

Depuis les campements du bassin de l'Amazone jusqu'aux *barrios* de Rio de Janeiro, le bruit courait que personne ne connaissait le visage d'El Negro parce que c'était un sorcier, et qu'il pouvait tuer un homme en le regardant dans les yeux.

Gusi ne partageait pas cette superstition. Il connaissait El Negro depuis leur enfance. Mais il était sûr d'une chose. Dix ans plus tôt, El Negro était parti dans la jungle. Et à son retour, c'était un autre homme.

Refuge de la C.I.A., Buenos Aires

— Qu'as-tu trouvé concernant nos amis, Herman ?

Herman « Gadgets » Schwarz avait pris la relève pendant que l'Ours continuait ses recherches sur les bases informatiques du Ranch. La conversation avait lieu grâce à un équipement satellite. L'appareil avait une génération de retard sur ce que Bolan utilisait habituellement.

— Une confirmation.

L'ami Herman, en Virginie, tapota sur des touches, son image floue et légèrement décalée dans le temps.

— Nous avons pu faire correspondre un des échantillons de tissus que vous nous avez envoyés avec l'A.D.N. d'un terroriste présent dans la base de données du Pentagone.

— De qui s'agit-il ?

— D'Abderahmane Khalidi.

Bolan vit les informations commencer à sortir sur son imprimante.

— J'ai lu ce nom dans un rapport quelque part

— Il est algérien, et sur notre liste de terroristes recherchés. Il joue un rôle relativement mineur, mais est extrêmement dangereux. C'est un vrai charmeur, et nous pensons qu'il organise des attentats et recrute des kamikazes.

Bolan baissa les yeux vers les cloques qui couvraient le dos de ses mains.

— On dirait qu'il a bien fait son travail.

— Pour le moment, ma meilleure théorie est que les autres hommes ayant participé à l'attaque avaient été recrutés par lui. Nous avons besoin d'autres échantillons. Les dossiers dentaires pourraient nous aider. Mais j'ai cru comprendre que la plupart des corps étaient en assez mauvais état

Bolan secoua la tête en lisant le dossier de Khalidi.

— C'est pire que ça. Kubrik a prélevé les échantillons, et a dû le faire rapidement avant l'arrivée de la police argentine. La police a pris possession des corps, et, d'après Kubrik, il n'obtient aucune coopération. Es réagissait comme si l'Amérique avait apporté son linge sale en Argentine. Les journaux et les politiciens locaux s'en donnent à cœur joie. Les armes qu'ils ont choisies et la manière dont ils y ont eu accès, voilà ce qui m'intéresse.

— Tu veux dire les fusils et les explosifs ?

Schwarz eut un froncement de sourcils interrogateur.

— Les explosifs utilisés étaient d'ordinaires...

— Non, fusils et explosifs étaient leurs instruments. Les terroristes

étaient les armes, et, à ma connaissance, les escouades suicides motivées par le fanatisme religieux ne s'achètent généralement pas.

Herman vit où il voulait en venir.

— Ils l'ont fait parce qu'ils avaient une dette envers quelqu'un.

— Envers le blondinet et El Negro. Et ils leur devaient bien plus que de l'héroïne nigériane, des fusils français en Afrique du Nord ou des jeux de couteaux à steak argentins.

Schwarz changea brusquement de sujet.

— J'ai reçu un appel de Hal. Le président lui a demandé à quoi il joue et ce qui se passe en Argentine.

— Si ça peut le rassurer, moi aussi, je me pose la question.

De l'autre côté de l'écran, son vieux complice leva les yeux au ciel.

— Tu sais, Hal adorerait lui répondre ça.

— Je m'en doute, convint Bolan, mais ce qui se passe ici est une sale histoire, et bien plus importante que ce que nous pouvons imaginer pour le moment.

— Eh bien, en dehors d'une impasse avec l'AJD.Ji., je ne vois pas quoi faire d'autre de mon côté.

Bolan sourit.

— Ça tombe bien, parce que j'ai un travail pour toi.

Le visage de son vieux camarade s'éclaira.

— Ah ?

— Oui, tu as mentionné les fusils.

Kubrik n'avait pas perdu son temps, entrant et sortant des flammes pendant que Bolan était inconscient. Le Guerrier regarda les deux fusils FN-FAL posés sur le lit. Leur enveloppe de plastique noir était rendue encore plus noire et cloquée par le feu ; l'explosion avait rayé ou brûlé l'essentiel de leur peinture.

— Je suis pratiquement sûr que ce sont des armes provenant de l'armée argentine. Il est aussi quasiment certain qu'elles ont été volées. Du moins officiellement. Je vais te donner les numéros de série. Essaie de t'introduire dans les archives des armées de terre, de l'air, et de la marine, d'Argentine. Trouve de quel lot ces armes proviennent et à qui elles ont été délivrées. Découvre si elles ont été

recyclées, redistribuées ou transférées à quelqu'un d'autre. Cherche tout ce qui peut paraître suspect dans leur histoire. S'il s'avère qu'elles sont censées avoir été volées, découvre à qui, qui était l'officier responsable à l'époque, et tant que tu y es, découvre qui commandait la base ou la région. Il me faut un rapport détaillé. Il me le faut pour avant-hier.

— Bon sang, il faudra du temps pour...

— Trouve, Gadgets !

— D'accord, qu'est-ce que tu vas faire en attendant ?

Bolan eut un sourire las.

— Je vais dormir environ dix-huit heures. Ensuite, je m'amuserai à lire ce que tu auras déniché.

CHAPITRE X

Quartier de San Telmo, Buenos Aires

El Negro passa en revue sa force de frappe.

L'une des équipes était constituée de musulmans. C'étaient des hommes du monde entier — Arabes, Philippins et Indonésiens, ou venus d'Europe de l'Est et des vastes étendues méridionales de l'Asie post-soviétique. Certains étaient recherchés, d'autres inconnus de la machine des renseignements occidentaux. Tous avaient épousé une cause commune. Dans l'hémisphère Sud, avec de nouveaux noms et sous la protection de la Cabale, ils étaient officiellement devenus de légitimes hommes d'affaires de Buenos Aires. Leur zèle avait redoublé suite à l'action déjà entreprise par leurs camarades contre l'ambassade américaine. Ils aspiraient à laisser une empreinte encore plus forte, à frapper un plus grand coup et à impressionner le monde, Dieu et eux-mêmes par la manière dont ils feraient payer le Grand Satan pour ses crimes.

El Negro passa en revue son autre équipe.

Certains étaient issus des couches les plus basses de la société argentine et brésilienne. D'autres venaient des méandres les plus obscurs de l'Amazone, ou des montagnes poussiéreuses et surchauffées de la Patagonie. C'étaient des hommes sans visage, choisis pour leur caractère impitoyable et leur ambition. El Negro les avait tirés de leurs ornières et de leur existence de petits criminels pour les modeler à son image.

Ceux-là étaient des hommes absolument prêts à tuer.

Gusi les contemplait, impassible.

El Negro baissa la voix.

— Qu'en penses-tu ?

Gusi haussa les épaules.

— Ils ont déjà échoué. Je sais qu'ils sont ravis d'avoir fait sauter une partie de l'ambassade américaine, et enthousiastes, mais ce ne sont pas des professionnels. Ils n'ont jamais affronté quelqu'un de la trempe de ce type. Lui, c'est un professionnel, un combattant, qui

apparaît et disparaît à volonté. Ils ne survivront pas à une rencontre avec lui, à moins d'un coup de chance.

H y eut un moment de silence. El Negro y mit fin.

— Ce Yankee, je le sens. Il pourrait bien soupçonner que l'attaque terroriste contre l'ambassade était un leurre, juste destinée à le tuer, lui.

Gusi hochait lentement la tête.

— Et ?

— Et donc, ce qu'il nous finit, c'est une autre attaque terroriste. Oui ! Nous lancerons l'attaque avec nos connards de fous de Dieu. L'Américain réagira. Mes *soldados* attendront. Pendant que ce salaud s'occupera des kamikazes, mes hommes le tueront, tout simplement.

El Negro sourit lentement.

— Je pense que le mieux serait que tu demandes à quelques-uns de tes propres hommes d'être présents pour s'assurer que tout se passe bien.

— D'accord. Mais il y a intérêt à ce que, cette fois-ci, ce soit la bonne...

Safe House de la C.I.A., Buenos Aires

Mack Bolan regardait C.N.N. en espagnol. Le gouverneur Mariano Lopez Del Valken était interviewé devant l'ambassade américaine. Il critiquait avec passion le scandale représenté par un acte terroriste sur le sol argentin. Le Guerrier sourit. Alors même que le politicien exprimait son horreur, sous ce sentiment perçaient de très subtiles allusions au fait que les États-Unis avaient introduit dans le pays la nuisance jusque-là inconnue du terrorisme.

Kubrik pointa un doigt vers l'écran.

— On raconte que cet abruti sera le prochain président.

Del Valken se tenait devant les brèches noircies dans le mur de l'ambassade des États-Unis. Il était intensément charismatique, Bolan devait le reconnaître. C'était un brillant orateur, et la caméra l'adorait.

Il se tourna vers Kubrik.

— Qui est donc ce type ?

— C'est le gouverneur de Cordoba, et l'un des jeunes lions de la

politique argentine. Certains disent de lui que c'est un réformateur. D'autres que c'est un démagogue, et qu'il est dangereux. Il ne fait pas partie de l'establishment. Pour le peuple, ce fait seul est presque suffisant. Les gens d'ici considèrent le gouvernement comme une mafia. La plupart n'ont aucun espoir. En fait la plupart des gens d'ici ne... Qu'y a-t-il ?

Bolan fixait l'écran avec attention.

Del Valken avait détourné les yeux ; son discours mourut sur ses lèvres. Il regardait fixement derrière la caméra. Cette dernière trembla et pivota brusquement pour voir ce qu'il regardait. L'image d'un camion Mercedes arrivant en trombe remplit presque tout l'écran. La calandre du camion envahit l'objectif, et l'écran devint soudain noir.

La *safe houses* se trouvait à deux rues de l'ambassade américaine. Les fenêtres tremblèrent dans leur cadre au bruit de l'explosion.

Kubrik sauta sur ses pieds.

— Merde.

Bolan se leva et enfila son gilet pare-balles.

— On y va.

— Vous savez que c'est un piège.

Bolan acquiesça.

— Nous y allons.

Kubrik sourit jusqu'aux oreilles.

— Alors mettons le paquet.

Il mit en place, d'une tape, les attaches velcro de sa propre armure et se dirigea vers le placard. Il en revint une arme dans chaque main. Son sourire prit des proportions agaçantes.

— Vous connaissez ça ?

Bolan haussa les sourcils.

Kubrik tenait une paire de FN-2000.

Ces armes belges étaient tout en bosses et courbes ergonomiques de métal et de plastique noir. À l'avant saillaient quelques maigres centimètres d'un canon de fusil de 5,56 mm, et sous le canon la gueule d'un lance-grenades de 40 mm. Le FN était ce qui se faisait de plus moderne en matière d'arme de combat individuelle. La société FN-

Herstal avait produit un armement individuel d'un type que même les États-Unis ne possédaient qu'au stade de prototype. Les armes FN étaient mises à la disposition des gouvernements pour subir des tests militaires. Aucune n'avait encore été délivrée aux armées.

Au Ranch, ces derniers temps, on leur faisait subir des tests intensifs. Comment Doug Kubrik avait mis la main sur deux d'entre elles pour son usage personnel, c'était un mystère.

Bolan prit l'arme qu'il lui offrait ainsi que les ceinturons de magasins et de grenades.

— Comment ?

Kubrik eut un sourire énigmatique.

— Je suis apprécié en Belgique.

Bolan actionna le chargeur de son arme et alluma le système de contrôle intégré.

— Au travail.

Kubrik lui tendit un masque à gaz.

— La première cartouche est défensive, les deux suivantes sont des bombes. Vous en avez d'autres, plus des grenades au phosphore et des antichars dans les cartouchières.

— Compris.

Ils sortirent tous deux au pas de charge dans la rue. Des centaines de gens criaient, couraient et s'accrochaient les uns aux autres. Des tourbillons de fumée s'élevaient au-dessus des toits dans la direction de l'ambassade. Des coups de fusil retentissaient. Le site de l'ambassade était une zone de guerre. La façade du bâtiment n'était plus qu'un trou noirci et fumant. Des flammes infernales rougeoyaient à l'intérieur. Une fois de plus, des hommes armés de fusils envahissaient le bâtiment. Cette fois, ils tiraient sur tout ce qui bougeait. C'était un piège. Es défiaient Bolan de frapper. Les terroristes serviraient de leurres. C'étaient les tueurs cachés parmi les victimes, vêtus comme des officiers de police ou des passants, qui interviendraient pour les tuer pendant que Kubrik et lui seraient occupés.

L'Exécuteur leva son fusil d'assaut et son doigt s'enroula autour de la détente du lance-grenades. Il parla dans la radio incorporée au masque.

— Enfumez-les ! Enfumez tout !

L'arme qu'il tenait entre ses mains émit un bruit sourd et vomit une flamme d'un jaune pâle. Celle de Kubrik l'imita une seconde plus tard. Bolan chargeait trois grenades supplémentaires. L'arme gronda tandis qu'il pressait le mécanisme et envoyait les grenades à travers les brèches du mur de l'ambassade et sur le terrain environnant. L'arme de Kubrik retentissait aussi fréquemment qu'il pouvait l'actionner. Les grenades se divisèrent en petites bombes qui rebondirent sur le sol, vomissant leur gaz.

Et les deux Américains plongèrent dans le nuage tourbillonnant.

Tous les hommes porteurs d'un AK-47 tombèrent les uns après les autres. Aucun des attaquants ne portait de masque à gaz. La plupart succombèrent au mélange de fumée, de poussière et de gaz. Ils essuyaient leurs yeux larmoyants, tiraient en l'air, les uns sur les autres, et sur tout ce qu'ils distinguaient encore avec leur vision brouillée. Bolan tirait rafale sur rafale. Le canon de son fusil devenait brûlant à force de tirer et de changer de magasin. C'était la deuxième fois que l'ambassade était attaquée. D'autres innocents étaient morts. Ce n'était pas le moment de se montrer miséricordieux, et ils n'avaient pas le temps de faire des prisonniers.

L'ambassade avait été ouverte comme une pastèque. Elle ressemblait à la gueule avide de l'enfer. Des âmes égarées sortaient en titubant, pleurant et criant, du trou béant et de ce qui restait des portes. Bolan poussait des employés de l'ambassade à terre tout en repérant les tireurs.

Un Marine sortit en chancelant de la fumée. La baïonnette de son M-16 était fixée ; il secouait la tête pour chasser le gaz et la poussière. Il braqua son arme sur un AK-47 qui crépitait et abattit le terroriste. Bolan et Kubrik n'étaient que des formes dans le brouillard, mais les éclairs lancés par leurs armes indiquaient leur position ;

Bolan se jeta sur le Marine alors qu'il braquait son arme sur Kubrik. Le Marine se débattit violemment tandis que Bolan criait pour se faire entendre à travers son masque. Il plaqua son respirateur contre l'oreille du soldat et cria la seule chose qui pouvait le calmer.

— Commando de Marine ! Combien de blessés à l'intérieur ?

Le Marine toussa et suffoqua. Bolan le lâcha, voyant qu'il cessait de lutter.

— Je... je ne sais pas !

— Regroupez-vous ! Faites sortir vos hommes du bâtiment ! Aidez les victimes ! Établissez un cordon si vous pouvez ! Personne n'entre et personne ne sort !

Bolan bondit. Des hommes armés de fusils automatiques plongeaient dans la fumée. Bolan fit jouer le mécanisme de son lance-grenades et y introduisit une charge défensive.

Le gouverneur de Cordoba s'avavançait en titubant entre Bolan et ses cibles.

Bolan plongea en avant et ceintura le gouverneur, le plaquant sur le dallage craquelé. Il tomba sur lui et lui hurla en espagnol, à travers son masque, de rester couché. Il n'aurait su dire si Del Valken l'avait entendu ou si tout l'air de ses poumons avait simplement été expulsé par le choc, mais il ne bougea pas. Bolan se servit du gouverneur comme d'un appui et releva son arme.

Il abattit les trois premiers hommes qui entraient. Ils chancelèrent et tressautèrent, frappés par plusieurs balles, puis tombèrent. Les hommes placés à l'extérieur du nuage de gaz ralentirent en voyant tomber leurs camarades. Bolan tira une autre rafale au niveau des genoux. La distance était longue, cinquante mètres, mais deux des kamikazes furent balayés. Leurs camarades les empoignèrent et entreprirent de les traîner en arrière. Des sirènes mugissaient à proximité.

Bolan secoua le gouverneur.

— Filez !

Le gouverneur se releva, suffoquant, essayant de sortir du nuage de gaz. Bolan l'agrippa et le traîna en direction de l'ambassade. Un terroriste sortit en trébuchant de la fumée, tirant à l'aveuglette. Bolan protégea le gouverneur en le plaçant derrière lui. Son doigt était encore sur le lance-grenades. L'arme essaya de s'arracher de sa prise lorsqu'il fit feu d'une seule main.

La distance était de moins de sept mètres. Le terroriste reçut dans la poitrine l'intégralité de la chevrotine, en un cercle de la taille d'une assiette. Il tomba en arrière par-dessus les décombres qu'il venait d'enjamber.

Bolan pénétra dans l'ambassade dévastée. Le hall avait disparu, et une partie du premier étage s'était effondrée. Le bâtiment était en flammes, et l'incendie devenait incontrôlable. Si les terroristes étaient malins, ils auraient posté des tireurs d'élite pour couvrir les sorties. Marines et ouvriers aidaient à tirer du bâtiment leurs compatriotes

américains blessés.

Bolan vit le Marine qu'il avait ceinturé guidant deux femmes hurlantes vers l'arrière de l'ambassade. Bolan arracha son masque.

— Hé, Marine !

Le soldat se tourna vers lui.

— Cet homme est le gouverneur de Cordoba ! Faites-le sortir d'ici !

Le gouverneur se tourna vers Bolan, clignant ses yeux larmoyants.

— *Gracias. Muchas gracias.*

L'Exécuteur parcourut les lieux du regard à la recherche de Kubrik.

— Restez avec les Marines. Ils vont s'occuper de vous.

Q remit son masque et parla dans le micro.

— Kubrik ! Kubrik, où êtes-vous ?

L'instinct poussa le Guerrier à se tourner vers le couloir où avait eu lieu le combat de la veille. Ce couloir menait à l'endroit où s'était trouvé le bureau de Kari Morgan. Kubrik émergea de la fumée et des flammes. La jeune femme pendait, inconsciente, entre ses bras.

L'Exécuteur courut vers eux tandis que Kubrik s'agenouillait et déposait la jeune femme à terre. Le visage de cette dernière était couvert de sang, et ses jambes sérieusement brûlées. Bolan vérifia ses pupilles. L'une d'elles était plus grande que l'autre. Ses yeux, dans le vague, ne réagissaient pas au gaz et à la fumée.

— Nous devons la sortir d'ici, et vous et moi constituons des cibles idéales habillés de cette façon.

Il se débarrassa de son masque et de son armure, ramassa une casquette de base-ball aux armes de l'ambassade américaine et rabaissa sur ses yeux.

Kubrik arracha son masque.

— Ces salauds vont tomber. Le blondinet, El Negro, tous sans exception.

— Ils vont tomber, acquiesça Bolan. Jusqu'au dernier.

CHAPITRE XI

Safe House de la C.I.A., Buenos Aires

— Pas question que vous m'évinciez de ce coup-là.

Les articulations des poings de Kubrik étaient blanches de rage. Son regard flamboyait ; il n'accepterait aucun refus.

Kari Morgan se trouvait au service des grands brûlés de l'Hôpital général de Buenos Aires. Ses brûlures, associées au traumatisme qu'elle avait subi quand le toit lui était tombé dessus, la mettaient dans un état critique. Bolan ne savait que trop ce que pouvait ressentir Kubrik.

— Vous n'avez pas pendu Kari, l'ami. Elle s'en remettra, c'est certain. J'ai besoin que vous soyez calme, ou je me passerai de vous.

Kubrik redressa les épaules.

— Je suis calme.

— Bien. Je savais pouvoir compter sur vous.

— Alors, quand le feu vert arrive-t-il ?

— J'ai envoyé les renseignements concernant la deuxième attaque à un de mes amis. Je vais le contacter et voir s'il a trouvé quoi que ce soit. À partir de là, nous devons sans doute improviser au fur et à mesure.

Herman « Gadgets » Schwarz examina Bolan sur son écran. Il était crasseux et couvert de traces de fumée, mais semblait en bonne santé.

— Mack, qu'est-ce qui se passe chez vous ? Notre ambassade a été attaquée deux fois dans la même semaine. Tout le monde, du Président jusqu'à l'homme de la rue, est en train de piquer une crise.

— Qu'est-ce que tu as trouvé concernant les armes ? demanda le Guerrier.

Son vieux complice pianota sur son clavier et lui transmet les informations.

— Eh bien, en remontant la piste, les armes utilisées par les

terroristes lors de la deuxième attaque étaient des AK-47 chinois. Il y en a des millions en circulation dans le monde entier. Je doute que nous découvriions quoi que ce soit de significatif. Kurtzman y travaille encore. Sinon, tu as dit que quelques tireurs étaient intervenus sur ton flanc pendant la bataille. J'ai étudié les informations obtenues par l'équipe de la C.I.A. sur plusieurs des fusils qu'ils ont laissé tomber. C'étaient des fusils d'assaut Imbel MD2. Équipement standard de l'armée brésilienne. Nous avons vérifié les numéros ; ils venaient d'un lot de cent fusils prétendument perdus en transit il y a un an.

— Ils ont changé d'armes.

Gagdets réfléchit.

— D'accord, mais terroristes et criminels ont tendance à prendre toutes les armes qui leur tombent sous la main. Donc, ils étaient à court de FALs.

— Non.

Bolan fixait l'espace avec intensité, guidé par son instinct

— J'étais censé mourir dans la première attaque. Nous partons du principe qu'El Negro et le blondinet sont des autochtones. J'ai le sentiment que ces types croient posséder l'Argentine et pouvoir faire tout ce qui leur passe par la tête. Quand la première attaque contre l'ambassade a échoué, je crois qu'ils se sont soudain sentis quelque peu vulnérables et ont dû faire plus attention aux détails. Ils ne voulaient pas distribuer des armes provenant de la même source que la première fois. Qu'as-tu trouvé concernant les armes de la première attaque ?

— Des fusils FN-FAL, de la manufacture argentine Industria Militar. Nous avons piraté la base de données de l'intendance de l'armée argentine, comme tu l'avais demandé. Les deux armes récupérées par Kubrik provenaient de deux lots différents fabriqués dans les années 1970. Elles avaient deux choses en commun. Il y a un an, les deux fusils ont échoué à l'inspection et été déclarés hors d'état de servir. D'après les archives, ils ont été démontés, et leurs pièces utilisables récupérées. Le reste a été fondu ou détruit

— Ils avaient l'air de fonctionner parfaitement il y a deux jours.

— Curieux, non ?

Bolan acquiesça.

— Qu'avaient-elles d'autre en commun ?

— Eh bien, ça ne veut peut-être pas dire grand-chose, mais les deux armes avaient été fournies à des bases militaires de la province de Cordoba.

Bolan hocha la tête.

— Parle-moi de Cordoba.

Herman pianota sur son clavier et fit apparaître une carte en incrustation sur leurs deux écrans.

— Cordoba se trouve en plein milieu du pays. En dehors du fait qu'elle n'a aucun débouché sur la mer, c'est un microcosme de l'ensemble du pays. Il y a des marécages, des forêts, des montagnes et des plaines. Elle ne vit pas à l'Age de pierre, et ne se trouve pas à des années-lumières de la capitale, mais si tu vis là-bas, tu vis dans la brousse.

Le sourire de Bolan s'agrandit.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Herman Schwarz, lui aussi, était habitué à cette expression de Bolan.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais quelqu'un de Cordoba qui me doit justement une faveur.

Gadgets eut un froncement de sourcils interrogateur.

— Qui ?

Le sourire de Bolan se fit carnassier.

— Le gouverneur.

Casa Rosada, Buenos Aires

Le gouverneur Del Valken sourit jusqu'aux oreilles en ouvrant la porte.

— Entrez ! entrez !

Il conduisit Bolan jusqu'à un fauteuil trop rembourré. Del Valken portait pour plusieurs milliers de dollars de soie italienne impeccablement coupée. La Casa Rosada était l'équivalent argentin de la Maison Blanche. En tant que gouverneur, le fait que Del Valken y

ait son propre bureau attestait de son importance.

Del Valken s'assit derrière un massif bureau de teck et tendit la main vers une cave à cigares.

— *Cubano ?*

— Non, merci.

Bolan parcourut le bureau du regard tandis que l'homme choisissait un Monte Cristo Especial. Un grand portrait de Che Guevara dominait le mur situé derrière le bureau. L'Exécuteur s'enfonça dans son fauteuil pendant que Del Valken allumait son cigare et savourait le tabac fort et moelleux venu de Cuba

— Alors, mon ami, que puis-je faire pour vous ?

— Eh bien, comme vous le savez, l'ambassade des États-Unis a été attaquée deux fois à Buenos Aires.

— Oui.

Del Valken hocha pensivement la tête.

— Et aujourd'hui, je serais probablement en train de brûler le drapeau américain devant l'ambassade pour les caméras, mais maintenant que vous m'avez sauvé la vie, je crains de devoir retirer nombre des déclarations que j'ai faites à la presse. Est-ce ce que vous souhaitez ?

— Non, l'Argentine est un pays libre. Vous êtes en droit de penser de nous ce que vous voulez. Cependant, j'aimerais vous poser quelques questions.

Del Valken haussa les épaules.

— Comme je l'ai déjà dit, je vous dois la vie. Mais je ne vous aiderai pas à espionner mon pays.

— Je ne vous le demanderai pas.

— Vous seriez le premier agent de la C.I.A. que j'ai rencontré à ne pas le demander.

Bolan secoua discrètement la tête.

— Je ne travaille pas pour la C.I.A.

Del Valken ouvrit la bouche, puis la referma.

— Assez curieusement, je vous crois.

Le Guerrier ouvrit le dossier qu'il avait apporté et posa une photographie sur le bureau.

— Les armes dont les terroristes se sont servis lors de la première attaque étaient des fusils FAL, de la manufacture Industria Militar

Del Valken fronça les sourcils en examinant la photo.

— Vous croyez qu'elles ont été volées ?

— Non, les deux fusils avaient été officiellement déclassifiés et démantelés.

Bolan tapota la photo.

— Ces fusils et les autres n'étaient pas volés. Ils ont été distribués aux terroristes, de l'intérieur de l'armée.

— Vous croyez qu'il existe des cellules terroristes étrangères opérant en Argentine ?

— Je n'en suis pas encore totalement sûr, mais je pense que des terroristes étrangers sont armés, équipés, et peut-être entraînés et hébergés dans votre pays.

Del Valken fit la moue.

— Impossible.

Bolan dévisagea le gouverneur.

— De plus, je pense que cette situation se produit dans la province de Cordoba. C'est pourquoi je me suis adressé à vous.

Le regard de Del Valken se détourna un instant. L'homme de pouvoir prit une profonde inspiration et soupira.

— Écoutez, je vais vous dire une chose que vous savez déjà. Le système politique et économique de mon pays est corrompu, de haut en bas, et la situation ne fait qu'empirer. Puisque vous m'avez sauvé la vie et que nous sommes là à parler d'homme à homme, je vais vous dire autre chose. Pour arriver là où je suis, j'ai dû faire des compromis. Je n'ai pas les mains propres. Je marche sur la corde raide, mon ami, et j'en suis tombé. De nombreuses fois.

— J'apprécie votre franchise.

— Merci. Puisque vous l'appréciez, je vous dirai également ceci : je suis le gouverneur de Cordoba. La plus haute autorité de la province. J'ai de nombreux amis dans l'armée. Nombre d'entre eux ne sont pas

des hommes très sympathiques. Ce que je veux dire, c'est que si ce dont vous parlez se produisait réellement, je serais au courant. Non seulement je serais au courant, mais j'y participerais et je toucherais ma part. Sinon, ils me tueraient et trouveraient un pantin plus malléable pour me remplacer.

— Curieux comme ce camion piégé a foncé droit sur l'ambassade au moment même où vous étiez devant, occupé à faire un discours à la presse. Ça ne vous interroge pas ?

Bolan marqua une pause.

— Combien de personnes étaient au courant de votre emploi du temps d'hier ?

Le cigare de Del Valken s'affaissa entre ses lèvres.

Le Guerrier sortit les portraits-robots d'El Negro, celui du Nigeria et l'autre sous son pseudonyme de Gassim en Tunisie.

— Reconnaissez-vous cet homme ?

— Non. Qui est-ce ?

Le gouverneur était visiblement encore sous le choc de la précédente déclaration de Bolan.

— Il est lourdement impliqué, mais tout ce que nous savons de lui est un pseudonyme : El Negro. Ça vous dit quelque chose ?

— Non, mais si c'est un criminel et qu'il opère à Cordoba, je peux le découvrir.

Bolan sortit une autre photocopie.

— Et lui ?

Del Valken se figea et devint livide. Il leva lentement les yeux de la photocopie représentant l'homme blond rencontré au Nigeria.

— Cet homme-là, je le connais.

CHAPITRE XII

L'Exécuteur nageait dans l'obscurité. Le rio Lujan était un affluent du rio de la Plata, qui séparait l'Argentine de l'Uruguay. C'était l'une des rivières qui formaient le labyrinthe du grand delta situé à l'embouchure du fleuve. Le cours de la Lujan n'était pas particulièrement rapide, mais le courant était régulier et Bolan nageait à contre-courant. Sa combinaison et ses bouteilles avaient été louées dans un magasin de plongée de Buenos Aires. Ce n'étaient pas des recycleurs, et il laisserait derrière lui une tramée de bulles, mais le Guerrier doutait que quiconque les remarquât à 4 heures du matin. Il se guidait grâce au cadran lumineux de sa planche, qui lui fournissait distance, profondeur et orientation. Il avait sauté d'un bateau de location un kilomètre en aval, et approchait de sa cible.

Le gouverneur Del Valken était passé de l'incrédulité à la consternation, et la vue de l'homme blond du portrait l'avait décidé. Le gouverneur connaissait le bonhomme et en avait une peur bleue. Apparemment, tout le monde, du Nigeria à l'Argentine en passant par l'Afrique du Nord, avait peur de lui.

Il semblait que Federico « Fredricht » Vikkers ne fût pas quelqu'un de très sympathique. Les Renseignements des États-Unis n'avaient aucune information le concernant. Le peu d'informations que Kurtzman et Schwarz avaient pu réunir au cours des douze dernières heures le dépeignait pratiquement comme le stéréotype du roi du crime. Vikkers dirigeait une chaîne extérieurement légitime d'affaires d'import-export très prospères. Bolan sourit sous son masque. D'après son expérience, import-export était synonyme de contrebande et de mafia.

Del Valken avait dû louvoyer au milieu d'un champ de mines politique, durant son ascension vers le pouvoir, pour maintenir Vikkers à bout de bras. Le blondinet était le type de fou dangereux que personne n'osait ignorer, mais si l'on croisait son regard, mieux valait avoir la chance de son côté. Del Valken avait déclaré à l'Exécuteur que Vikkers était le genre d'homme dont on ne refusait pas les offres.

Le Guerrier jeta un coup d'œil sur sa gauche. Il apercevait la faible lueur des instruments de Kubrik à quelques mètres de lui. Il lui parla dans son transmetteur.

— Cent mètres de la cible. Je fais surface.

— Affirmatif, Cooper. Moi aussi

Bolan, d'un coup de pied, remonta et perça la surface de la Lujan.

La rivière qui s'étendait autour de lui était pratiquement obscure. Elle fiasait partie de la zone résidentielle d'El Tigre. Dans le delta, les demeures des riches se mêlaient aux huttes des pêcheurs, ainsi qu'aux résidences estivales de la classe moyenne. Vikkers avait payé pour son intimité : sa maison était la seule sur plusieurs centaines de mètres à ce niveau de la rivière. La demeure imitait le style des villas toscanes, avec ses larges fenêtres à panneaux, ses doubles portes donnant sur des fontaines et sa maçonnerie dans laquelle dominait le gris. C'était le genre de maison que n'importe quel « don » de la mafia aurait été fier d'habiter.

Bolan battit des jambes en direction de la jetée. Deux hors-bord, amarrés à un embarcadère en contrebas, dansaient sur l'eau. Une haie de buissons en fleurs courait sur toute la longueur de la rive, se débarrassa de ses palmes et de ses bouteilles. Kubrik et lui déchirèrent l'enveloppe plastifiée qui entourait leur FN-2000 et entreprirent d'escalader la digue.

— Qu'en pensez-vous ?

— J'envisage de traverser la pelouse en courant et de faire sauter la porte.

Les lèvres de Kubrik se tordirent en un sourire sous ses lunettes de vision nocturne.

— Ça me plaît

— Je pensais que ça vous plairait.

— Vous voulez employa- la charge flexible ?

— À la seconde où les caméras nous repéreront, nous serons cuits. Je me disais donc que nous allions simplement approcher au pas de course, lancer la sacoche d'explosifs et entrer.

Le sourire de Kubrik redoubla

— Ça me plaît

Bolan choisit sa ligne d'attaque et s'approcha rapidement d'une fontaine. En regardant par-dessus, il avait une vue sur toute la cour pavée qui les séparait des immenses portes vitrées. Il y avait de la

lumière à l'intérieur.

Dans la pièce, il reconnut Fredricht Vikkers et El Negro.

Ils étaient entourés de quelques-uns de leurs hommes, et observaient avec attention un écran d'ordinateur. Bolan se leva et alluma le module de détection de distance au laser du FN-2000. Vikkers et El Negro levèrent simultanément les yeux de l'écran. Ils regardèrent droit dans la direction de Bolan et sourirent

— Nous sommes repérés.

Bolan fit passer son sélecteur sur automatique et ouvrit le feu. Des étincelles rebondirent sur les vitres blindées de la porte.

Les lunettes de vision nocturne des deux Américains se couvrirent d'un voile blanc tandis que des projecteurs dissimulés éclairaient le terrain d'une lumière éblouissante. Bolan arracha ses lunettes et actionna son lance-grenades. La cartouche anti-barrage traversa la vitre blindée et éclata, crachant des gaz lacrymogènes.

Vikkers et ses hommes enfilaient déjà des masques à gaz.

L'ennemi s'était adapté aux tactiques qu'il avait déjà employées et des hommes armés se déployaient à l'extérieur.

— Séparons-nous ! aboya Bolan. Foncez vers la rivière !

Il pressa le mécanisme de son lance-grenades et tira des grenades à fragmentation en direction du patio. Kubrik et lui traversèrent la pelouse en courant. Les lèvres du Guerrier s'écartèrent dans une grimace au bruit de moteurs diesel ronflant sur la rivière obscure.

— Bon Dieu ! haleta Kubrik. Vous avez un plan ?

— On s'est fait piéger ! Vers la rivière ! Vite !

Ce n'était pas le meilleur des plans, et pour avoir la moindre chance, il leur fallait atteindre l'eau avant que les projecteurs des bateaux ne les repèrent. Le Guerrier s'arrêta en dérapant à la vue de plusieurs projecteurs braquant leurs faisceaux aveuglants au-dessus de la haie qui masquait la rive.

— Nom de Dieu ! Nous...

Kubrik ne termina pas sa phrase. Les moteurs, sur la rivière, vrombirent, changeant de vitesse. Les yeux de Bolan s'agrandiraient brièvement : il reconnaissait ce bruit

C'était un bruit de blindés.

La haie décorative se déchira. Le nez d'un transport de troupes M-113 à l'ailette stabilisatrice déployée la troua comme une baleine en cahotant avant de heurter la terre ferme. Le faisceau du projecteur traversa la haie, cherchant ses cibles. La mitrailleuse de calibre 50 et les M-60 qui la flanquaient au sommet du véhicule blindé balayèrent le terrain, également en quête de cibles.

L'impressionnante boîte de métal s'avavançait en cliquetant sur ses chenilles.

Bolan arracha la sacoche d'explosifs de son épaule.

— La rivière ! Ne vous arrêtez à aucun prix !

Il dégoupilla la charge en fonçant droit sur la gueule du monstre blindé. Il entendit le sifflement de la mèche qui s'enflammait à l'instant où le phare du véhicule l'éclairait. La vision de l'Exécuteur vira à l'orange sous ses paupières lorsqu'il lança les cinq kilos d'explosifs brisants entre les roues du M-113. Il se jeta sur le côté tandis que les trois mitrailleuses se mettaient à crépiter.

À cet instant, une boule de feu orange souleva le nez du véhicule blindé et en lécha les flancs. La chaleur roussit les sourcils de Bolan, et des éclats de métal sifflèrent au-dessus de sa tête. Les cris du mitrailleur se perdirent, flamme et déflagration déchirant le fond du transporteur et jaillissant par les tourelleaux en panaches impressionnants, là où s'étaient tenus les tireurs.

Bolan se sentit hissé sur ses pieds par son harnachement. Kubrik rugit dans ses oreilles bourdonnantes :

— En avant !

Les deux hommes chargèrent, dépassant le mastodonte en flammes, et plongèrent à toute vitesse en direction de la rive. L'Exécuteur s'immobilisa brusquement et se jeta en arrière.

Trois autres transports blindés étaient en train de gravir la digue.

— Les arbres ! Dirigez-vous vers...

Bolan tira une grenade vers la rangée d'arbres à l'est. Des hommes armés en sortaient, et ouvraient le feu. Il courut droit sous les projecteurs du terrain central, laissa retomber son fusil à bandoulière, tira ses deux seules grenades fumigènes et les lança derrière lui pour couvrir ses deux flancs. Des balles traçantes le frôlaient. Il se dirigea vers le côté de la maison. La demeure de Vikkers occupait en fait une petite île au sein du vaste réseau du delta. Bolan courut vers le côté

ouest de l'île. Il trébucha lorsqu'une balle frappa son armure, mais Kubrik le redressa. Tous deux tirèrent des grenades vers le mur de la maison. Ils continuèrent à courir, sautèrent un muret. Le bang supersonique des balles fouettait l'air tout autour d'eux. Bolan contourna la piscine et pointa un doigt vers l'abri d'une rangée d'arbres obscurs placés au-delà.

— Là !

L'instant d'après, ils avaient enfin pénétré l'obscurité du rideau d'arbres.

— Vous... ça va ? demanda Kubrik, le souffle coupé.

— Et vous ?

L'autre était trop pantelant pour répondre.

Les M-13 contournaient la maison, cliquetant et rugissant, en formation serrée. Des hommes sans visage, portant des masques à gaz et armés de fusils, se déployaient vers l'extérieur derrière eux, en formation de combat.

— Nom de Dieu, siffla Kubrik. Nom de nom... Dites-moi que vous avez un plan.

— J'en ai un.

Le bras gauche de Kubrik pendait, inutile, contre son flanc, du sang gouttant de ses doigts inertes. Il grimaça quand Bolan pressa un bandage contre la blessure.

— Je vous écoute.

Le Guerrier serra le bandage au maximum et fourra le bras de Kubrik dans son harnais en guise d'écharpe. Le malheureux saignait comme un porc embroché et l'Exécuteur soupçonnait l'artère radiale d'être touchée.

— Serrez le poing. Gardez le bandage pressé entre le bras et la poitrine.

— Quel est votre plan ?

— Cette île n'est grande que d'un hectare environ. Nous ne pourrons pas jouer à cache-cache très longtemps, et vous n'êtes pas en état de nager.

— Donc, vous voulez revenir sur nos pas et voler un des bateaux.

— Non.

Bolan secoua la tête. L'idée était tentante.

— Même si nous arrivons jusqu'à l'un des bateaux, les M-113 le débiteront en morceaux avant que nous n'ayons le temps de le bricoler et de démarrer. Je pense aussi que puisque c'est une embuscade, les bateaux sont désactivés, ou même prévus pour exploser.

— Génial, toussa Kubrik. Alors ?

— Alors nous volons l'un des M-113 et sortons d'ici en combattant Kubrik cilla

— Nous n'avons pas de munitions antichar.

— Je sais. Je vais attendre qu'un d'entre eux passe devant nous, et découper un petit trou dedans à l'aide de la charge flexible. Ensuite, vous y jetterez une grenade à fragmentation. Avec un peu de chance, vous éliminerez tout l'équipage d'un seul coup.

Bolan observa l'approche des mastodontes.

— Nous prenons le véhicule, fermons les issues et descendons la rivière avec. Au moins, ça égalisera nos chances.

Kubrik ouvrit de grands yeux.

— Mon vieux, vous êtes timbré.

Il secoua la tête, totalement incrédule, en tirant une grenade à fragmentation de sa cartouchière. Il la tendit dans sa main valide.

— Dégoupillez-la pour moi.

Bolan tira la goupille et sortit le rouleau de charge flexible du paquetage de Kubrik. Il en coupa trente centimètres avec son couteau tout en continuant à reculer face aux blindés qui s'approchaient. Il joignit les extrémités en les pressant et retira la bande adhésive de la charge. Il y enfonça le détonateur.

— Prêt ?

— Vous êtes timbré, réitéra Kubrik

Ils s'accroupirent dans les buissons pendant que les phares balayaient les arbres, puis s'aplatirent, des balles traçantes filant au-dessus de leurs têtes. L'ennemi tirait pour les intimider. Le sol, sous les talons de Bolan, était mou et humide. L'eau se trouvait quelque part à proximité. Ils étaient sur le point de manquer d'espace.

Le véhicule du flanc gauche se dirigeait droit sur eux. Bolan se courba lorsque le projecteur se braqua, aveuglant, sur l'endroit où ils se cachaient. Dès qu'il fut passé, le Guerrier se perdit dans les broussailles sur leur gauche. Il se coucha à côté de la souche d'un chêne mort et attendit, le cliquetis et les grincements des chenilles faisant trembler la terre sous lui.

Le cube blindé était à soixante centimètres de son visage. Il plaqua la boucle de charge flexible contre le bord supérieur de la coque. Le mitrailleur placé à bâbord poussa un cri d'alarme derrière son bouclier en repérant Bolan, et fit pivoter sa mitrailleuse à l'instant même où le véhicule passait lourdement devant lui. Bolan se jeta derrière la souche. Le sommet du tronc mort se déchira sous les crépitements de la mitrailleuse.

Cette dernière crachota, puis se tut, le tireur poussant un nouveau cri d'alarme. La masse de l'homme de la C.I.A. était apparue comme un fantôme à côté du véhicule. Il enfonça la grenade dans le trou fumant et faillit être écrasé sous les chenilles en courant en travers de la route pour détourner les tirs de Bolan.

Les trois mitrailleuses suivaient l'homme qui boitait quand un craquement sourd résonna à l'intérieur du ventre blindé de la bête. Les trois canonniers hurlèrent en même temps. Le rayon mortel d'une grenade à fragmentation américaine était de dix mètres. La casemate du M-113 formait une boîte creuse de deux mètres sur quatre. Ils n'avaient nulle part où se mettre à couvert. Tous les fragments d'acier qui manquaient leur cible humaine ricochaient sur les parois, le sol et le plafond blindés, et revenaient sur eux. Pendant une fraction de seconde, l'intérieur du M-113 devint un véritable hachoir à viande. Les seuls hommes partiellement couverts étaient les mitrailleurs debout dans les tourelleaux. Ils subirent l'effet cisailant des éclats depuis la taille jusqu'aux pieds.

Le moteur s'arrêta, le conducteur mort n'appuyant plus sur l'accélérateur. Le M-113 s'écrasa contre un arbre et le déracina presque avant d'être arrêté dans son élan. Bolan s'était déjà relevé. Tout en saisissant les crampons soudés à la paroi et en se hissant au sommet, il pria pour que les contrôles ne soient pas endommagés. Le mitrailleur qui maniait la MG de calibre 50 avait glissé à l'intérieur de la casemate. Les deux hommes postés aux M-60 se débattaient en hurlant dans les tourelles. Bolan tira à lui l'un d'eux, qui obstruait l'écouille.

— Kubrik ! Venez !

Kubrik s'accrocha au flanc du véhicule et essaya d'y monter. Le souffle coupé, il retomba en arrière dans la poussière.

Bolan lança par-dessus bord le blessé qu'il venait de hisser à lui.

— Aidez-vous de l'arbre !

Kubrik tituba jusqu'à l'avant du véhicule et posa le pied sur l'arbre à demi déraciné.

— Faites démarrer ce truc ! Je suis...

Un projecteur les surprit. L'autre M-113 avait une vue dégagée à travers les arbres sur son semblable arrêté. Bolan saisit son arme et tira une rafale dans l'œil aveuglant du projecteur. L'homme qui le maniait sauta en arrière. La seconde rafale fit éclater le projecteur. Cela ne suffirait pas. Tandis que le projecteur s'éteignait, le Guerrier avait eu le temps de voir que le véhicule ennemi était légèrement différent des autres. Les véhicules de tête portaient trois mitrailleuses. Celui-ci n'en portait que deux.

La MG de calibre 50 avait été remplacée par un canon sans recul de 106 mm.

Bolan se retourna, prêt à bondir, en voyant les éclairs avant et arrière du canon éclairer le rideau d'arbres.

Le temps parut ralentir. Le M-113 fut secoué sous les pieds de l'Exécuteur. Un feu orange jaillit des écoutilles ouvertes. La plaque de blindage qui le portait se souleva avec une force irrésistible. Ses genoux faillirent céder, comme s'il se trouvait dans une fusée et il s'envola dans la nuit. Pendant un instant d'incroyable lucidité, il sembla planer au-dessus des arbres sur une plaque d'aluminium enflammé. La plate-forme s'échappa en tournoyant sous ses pieds et il continua de filer au-dessus des broussailles en un arc spectaculaire.

L'Exécuteur ne vit pas l'arbre qui s'élevait sur sa trajectoire. Il sentit les branches le frapper comme des masses en s'écrasant contre elles. La sensation ne dura qu'un instant et il n'eut aucune conscience des eaux sombres de la Lujan qui se refermaient sur lui.

CHAPITRE XIII

Une rage démoniaque déformait le visage de star de cinéma du gouverneur Mariano Lopez Del Valken.

— Je vous l'ai livré sur un plateau, bon sang ! Au moment et à l'endroit qui vous convenaient ! Si j'avais su que vous étiez incompetents à ce point, je l'aurais tué moi-même ! Dans mon bureau ! Nous aurions gagné beaucoup de temps et évité de nous donner tout ce mal !

— Écoute, Nano...

Gusi s'adressait à lui d'un ton apaisant

— Nous...

— Comment avez-vous pu rater votre coup ? Vous aviez vos propres troupes d'élite chéries pour faire le travail ! Entraînées par les foutus Yankees eux-mêmes !

La voix de Del Valken grimpa dans les aigus.

— Vous aviez des chars !

Ce qu'ils avaient était des transports de troupes blindés, mais Gusi ne prit pas la peine de rectifier.

— L'important c'est que ce type soit mort.

— Mort ? Mort ? Vous avez son corps ? Vous avez sa tête ?

Gusi s'efforça de maîtriser sa propre colère, qui bouillonnait

— Nous l'avons fait sauter, Nano.

— Un doigt ? Sa bite ? Quelque chose ?

Del Valken pivota face à El Negro.

— Toi ! L'apprenti sorcier ! Utilise ton fichu pouvoir et dis moi ! Est-ce que ce salaud est mort ?

El Negro fixait un regard sombre dans le lointain.

— Je ne sais pas.

— Le sorcier ne sait pas...

Del Valken secoua la tête, dégoûté. Il foudroya Gusi du regard.

— ... mais, toi, tu sais !

Les lèvres de Gusi se retroussèrent dans une grimace. Il avait perdu des hommes compétents, et était fatigué des tirades du gouverneur. Il était fatigué d'être le seul capable de tenir Del Valken en laisse.

— Il était debout au sommet du transport, Nano. L'un de mes hommes a tiré dessus au canon. Le transport a sauté comme un pétard. J'ai vu les photos.

La voix de Gusi baissa encore d'une octave.

— Il y a des corps brûlés en morceaux, têtes, doigts et bites sur tout le terrain.

— Je veux sa tête !

— Si tu veux te rendre à la propriété aider Fredricht à recoller tous les morceaux, tu es le bienvenu.

Le poing de Del Valken s'écrasa sur la table.

— Il sait qui je suis ! Il sait que c'est moi qui lui ai tendu un piège ! S'il a toujours sa tête, sa bite et le doigt qui presse la détente, il viendra !

D pointa sur Gusi un doigt accusateur.

— Et dis-moi, Gusi, combien de temps penses-tu qu'il lui faudra pour découvrir qui a ordonné aux chars d'intervenir ?

Le gouverneur n'avait pas tort. Robi avait peut-être le Q.I. le plus astronomique de l'assemblée, mais Del Valken était un brillant second. Le fait qu'il était timbré ne le rendait que plus dangereux.

Et Del Valken serait bientôt président de la nation la plus puissante au sud du Rio Grande.

Gusi se contrôla.

— Écoute, Nano, c'est presque l'aube. Mes hommes passent la rivière au peigne fin sur mandat officiel. Voilà la version officielle : il y a des terroristes dans la Lujan, et la loi martiale est déclarée. Quand le jour se sera levé, nous commencerons à draguer la rivière pour trouver le corps. Fredricht et El Negro feront visiter par leurs hommes chaque maison en bordure de la rivière dans un rayon de dix

kilomètres, sur mandat beaucoup plus... privé. Nous faisons circuler la description du Yankee. Sa tête est déjà mise à prix, mort ou vif. Nous informerons aussi la population que quiconque protégera ce salaud paiera un prix catastrophique, ainsi que sa famille et ses descendants. Pour tout dire, celui qui s'avérera lui avoir prêté assistance n'aura pas le moindre descendant.

Robi prit la parole pour la première fois.

— Et l'agent de la C.I.A., Kubrik ?

— Il est vivant, répondit GusL Mais à peine. Il était déjà blessé, et avait perdu beaucoup de sang. Le coup de canon lui a infligé des blessures supplémentaires. Fredricht l'a capturé. Des infirmiers le maintiennent en vie, et avec un peu de chance le remettront en état de survivre à un interrogatoire, assez longtemps du moins pour nous fournir des informations utiles.

— Je veux voir la tête du salaud qui est venu me narguer dans mon bureau, répéta Del Valken, incapable de penser à autre chose.

Lorsque Bolan s'éveilla, des bêtes étaient ai train de le dévorer. Quelque chose mordait son épaule, cherchait à le traîner et lui bavait dessus. Il tenta faiblement de chasser l'animal de la main, puis quelque chose lui cogna de nouveau derrière du crâne et il vit trente-six chandelles. Une voix lança sèchement :

— Bambou !

L'Exécuteur tendit la main vers son fusil, mais découvrit qu'il ne l'avait plus. Sa combinaison était déchirée, et presque tout son équipement avait disparu. Il se souvenait très vaguement d'avoir essayé de s'extraire de son harnais avant de couler. Il baissa les yeux, étourdi. Ses pieds étaient encore dans l'eau. Il lui manquait une botte. Il était étendu en pente sur quelque chose d'extrêmement inconfortable. Il concentra sa vision et réalisa qu'on l'avait traîné en haut des marches de bois d'une jetée complètement délabrée. Il tourna la tête et dut faire un nouvel effort pour concentra- le regard de ses yeux endoloris. L'énorme tête aux yeux tombants d'un énorme chien se dressait au-dessus de son épaule droite, agitant la queue et lui bavant joyeusement dessus.

La douleur traversa son épine dorsale lorsqu'il releva la tête et la tourna vers le haut. Un homme torse nu était accroupi en haut des marches. Il considérait Bolan d'un regard quelque peu ensommeillé, mais inquisiteur. Il mordit dans une pomme de terre cuite et la mâchonna d'un air méditatif, puis sourit derrière sa fourchette.

— *Hola.*

Bolan ouvrit la bouche et fut secoué par une quinte de toux qui descendit jusqu'au fond de son estomac, lequel se tordit dans un spasme. Il roula sur lui-même et vomit ce qui lui parut être des litres d'eau. Il resta un long moment effondré, épuisé, sur les marches de bois.

— *Hola. Americano ?*

Bolan sourit faiblement.

— *Norte americano.*

— Ah. Vous avez une tête épouvantable, opina l'homme en anglais.

Il lui tendit ce qui paraissait être son petit déjeuner.

— Pomme de terre ?

— Peut-être plus tard.

Bolan grogna en sentant son estomac se révolter.

— Où suis-je ?

L'homme redressa la tête à cette étrange question.

— Chez moi. Vous êtes sur le Rio Caraguata. Bambou vous a tiré de l'eau.

Bolan regarda l'énorme animal, qui battit les marches de sa queue.

— Beau chien.

— Merci.

L'homme paraissait content.

— Je m'appelle Diego.

— Et moi Matt.

Bolan, le crâne parcouru d'élancements, essaya de se rappeler sa géographie.

— Où est le Rio Lujan, par-rapport à ici ?

L'homme leva sa pomme de terre.

— Par là.

Se redresser était trop douloureux, mais Bolan eut l'impression que c'était à peu de distance. Il remarqua qu'une machette à lame courte était fichée dans le bois de la jetée, près de la main droite de l'homme. L'homme remarqua le regard de Bolan.

— Vous êtes un terroriste ? demanda-t-il.

— Non.

L'Exécuteur entreprit de se relever. Son couteau se trouvait encore dans la seule botte qui lui restait.

— Bambou, dit l'homme.

À ces mots, le comportement du chien changea. Les yeux bruns et ensommeillés foudroyèrent Bolan avec malveillance. Les lèvres noires se retroussèrent sur ses énormes mâchoires et découvrirent ses crocs ; son poil se hérissa

— Monsieur, vous feriez peut-être mieux de rester allongé là et de vous reposer un moment.

Bolan se laissa retomber sur les marches.

— Je ne suis pas un terroriste. Federico Vikkers, lui, travaille avec les terroristes.

Bolan prenait un risque. D'un geste vague, il indiqua sa combinaison de plongée déchirée et tachée de sang.

— Fredricht et moi avons eu un petit désaccord à ce sujet la nuit dernière.

L'homme plissa le front. Il acquiesça de nouveau, très lentement. Bolan était sauvé, ou il était mort. Il eut un sourire plein d'espoir.

— Vous connaissez Fredricht ?

— Fredricht Vikkers est un très mauvais homme, déclara catégoriquement Diego.

— En effet convint Bolan.

L'opinion mondiale semblait s'accorder sur ce point.

Diego parut avoir pris une décision.

— Eh bien, peut-être devrions-nous vous emmener à l'intérieur pour que vous puissiez vous reposer. Si vous n'êtes pas mort à votre réveil, je vous préparerai quelque chose à manger. Alors...

Diego s'interrompit. Un bruit de moteur approchait en amont de la rivière. Des hors-bord, plusieurs hors-bord. Il baissa les yeux vers le Guerrier... qui s'était de nouveau évanoui.

Bolan s'éveilla dans un hamac.

D entrouvrit les yeux. Il faisait frais et sombre, et la pièce sentait l'humidité. Levant les yeux, il vit de la lumière filtrer entre les planches du plafond de bois au-dessus de sa tête. Il se trouvait dans une cave. Ses blessures avaient été pansées, et enduites d'un baume à l'odeur rance. Il sentit une odeur de soupe.

Il sentit également la présence d'une femme dans la pièce.

— Vous êtes réveillé.

La femme s'exprimait dans un anglais hésitant, avec un fort accent argentin.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Bolan.

— Debi, répondit la femme. Mangez un peu de soupe.

— Merci.

Bolan prit un bol et une cuiller de bois entre ses doigts bandés. Ses mains tremblaient, mais il parvint à avaler la nourriture : poisson et riz à la tomate. C'était délicieux. Il constata qu'il était affamé, et considéra cela comme un bon signe en plongeant de nouveau la cuiller dans le bol.

— Où est Diego ?

Ses yeux s'étaient habitués à la pénombre. La voix de Debi était calme, mais son visage visiblement bouleversé.

— Il se repose.

Bolan plissa les yeux. Quelque chose n'allait pas.

— Que s'est-il passé ?

— Les hommes de Fredricht. Ils sont venus, ils vous cherchaient Diego n'aime pas Fredricht. Il a crié sur les hommes de Fredricht et les a traités de *putos*. Il a dit qu'il ne leur dirait rien, même s'il savait quelque chose. Ils ont tout cassé dans la maison. Ils l'ont violemment battu. Ils ont tué Bambou.

Des larmes coulaient sur ses joues.

— Nous vous avons emmené à travers bois jusqu'à la maison du

voisin quand les hommes de Fredricht sont venus. Ensuite, nous vous avons ramené ici quand ils sont passés à la maison du voisin. Sa femme et moi vous avons ramené.

Bolan posa le bol vide sur son ventre et se reposa. Il semblait avoir beaucoup voyagé pendant sa perte de conscience.

— Je suis désolé. Tout ça est ma faute.

— Ce n'est pas votre faute si Vikkers est un enfant de salaud.

La voix de Debi était froide comme la pierre en disant ces mots.

— À quelle distance se trouve la maison de Fredricht ?

— À un peu moins d'un kilomètre en amont.

Elle frotta une allumette et alluma une lampe-tempête.

— Diego m'a demandé de vous apporter un journal.

Bolan se redressa légèrement en faisant la grimace. Son espagnol n'était pas parfait, mais il comprit la teneur de l'article. Des terroristes avaient attaqué le domicile de l'homme d'affaires respecté et du philanthrope bien connu qu'était Federico Vikkers. Un informateur anonyme avait permis à des éléments du troisième bataillon d'infanterie et de la quatrième brigade aéroportée de l'armée argentine d'intercepter les terroristes et de les détruire lors d'un terrible échange de coups de feu juste avant l'aube. Selon le journal, leurs sources dans la police et au gouvernement considéraient que cette attaque n'était pas isolée, mais faisait sans doute partie d'une série de tentatives terroristes visant à kidnapper d'importants hommes d'affaires, industriels et politiciens argentins.

Mariano Lopez Del Valken, gouverneur de Cordoba et candidat à la présidence, jurait que toute attaque de terroristes étrangers sur le sol argentin serait impitoyablement réprimée. Un encadré rappelait comment Del Valken avait lui-même frôlé la mort lors de l'attaque contre l'ambassade américaine.

— Vous avez mes affaires ? demanda Bolan à Debi.

— Je les ai enterrées.

— J'avais encore ma ceinture ?

Bolan reprit en espagnol en voyant Debi le considérer d'un air perplexe.

— *Mi cinturon... militarío.*

— Ah.

Debi se leva.

— Je vais le chercher.

Bolan se leva. La tête lui tournait, et il dut s'appuyer au mur pour retrouver l'équilibre. Il monta lourdement les marches et se retrouva dehors dans le jour finissant. La femme avait disparu. Il monta une seconde volée de marches conduisant à la maison et entra. Les quelques meubles paraissaient artisanaux. Il n'y avait pas de télévision, et aucune cuisine en vue. Diego était étendu sur un canapé. Son visage était couvert de contusions. Ses yeux étaient enflés au point d'être pratiquement fermés. Ses pupilles semblaient nager au milieu d'une mer rouge de vaisseaux sanguins éclatés. Elles suivirent Bolan qui entra en titubant et s'appuya contre un mur.

Le Guerrier hocha la tête.

— Vous avez une mine épouvantable.

— Oui. Merci. Vous aussi. Ils sont à votre recherche. Ils proposent une très grosse prime.

— Je sais. Merci pour le journal.

— De rien.

Debi revint et tendit à Bolan un ceinturon enroulé. Bolan examina le peu qui restait de son équipement. Ses grenades avaient disparu, ainsi que son fusil et ses pistolets. Il lui restait quelques magasins de rechange, mais aucune arme.

— Vous avez un revolver ? demanda-t-il à Diego.

Debi eut l'air choqué. Diego secoua précautionneusement la tête.

— Noa

— Vous pouvez en trouver un ?

— Il faut un... permis.

— Vous pouvez en trouver un quand même ?

Diego poussa un grognement et changea de position sur sa couche.

— Je pourrais peut-être.

— Vous avez un téléphone ?

— Non.

— Pouvez-vous en trouver un ?

— Mon bateau a perdu son hélice le mois dernier. Je n'ai pas encore eu les moyens de la remplacer. Il faudrait que Debi se rende en ville à la rame.

Bolan dépla la ceinture et détacha une bande velcro à l'intérieur.

Diego et Debi ouvrirent des yeux exorbités en voyant l'Américain en sortir des billets de cent dollars.

— Debi, vous voulez bien aller en ville ? Rapportez-moi un téléphone portable. Et un revolver.

Bolan compta dix mille dollars. Debi resta figée, stupéfaite, tandis qu'il lui mettait cette petite fortune entre les mains.

— Oh, et achetez-vous une hélice neuve.

Bolan s'assit maladroitement sur le canapé à côté de Diego, arborant le sourire le plus engageant qu'il put.

— *Porfavor.*

CHAPITRE XIV

Black Warriors Ranch, Virginie

— Bon sang !

Aaron Kurtzman faillit tomber de sa chaise.

— Striker ! Où diable es-tu ?

La communication était épouvantable. Les paroles de Bolan lui parvenaient à travers la friture, et légèrement en retard.

— Eh bien, c'est une question intéressante, l'Ours. Je ne sais pas exactement. Je suis sur la Caraguata, à environ un kilomètre de la maison de Fredricht, une rivière plus loin.

— Tu nous as fait peur ! Tout va bien ?

— Je suis un peu cabossé. Des nouvelles de Kubrik ?

Kurtzman fronça les sourcils. L'avertisseur de son téléphone clignotait.

— Cette ligne n'a pas l'air sécurisée.

— Portable acheté au hasard, pas pu faire mieux. Des nouvelles de Kubrik ?

— Aucune. Il a disparu. Qu'as-tu appris de ton côté ?

— Nous nous sommes fait allumer par un canon sans recul de 106 mm J'ai joué les Peter Pan et j'ai bu la tasse. Des gens sympathiques m'ont tiré de l'eau. Je n'ai pas vu ce qui était arrivé à Kubrik.

Bolan se tut un moment.

— Qu'est-ce qui se raconte à Washington ?

— Rien de bon. Le gouvernement argentin déclare qu'il ne va pas accepter que les États-Unis exportent le terrorisme sur son territoire.

Kurtzman examina la carte de l'Argentine sur son écran d'ordinateur et entreprit de zoomer sur la région d'El Tigre.

— Écoute, Striker, tout ça n'a pas d'importance pour le moment.

J'ai besoin de tes coordonnées. Reste tranquille, et je vais organiser ton extraction.

— Négatif, l'Ours. Je ne sais pas exactement où je me trouve. Les gens d'ici vont chercher leur courrier au bureau central, en ville. La plupart des maisons en bordure du fleuve n'ont pas de numéro. D'autre part, des gens vraiment charmants m'ont tiré de la rivière, et chaque seconde où je reste chez eux met leur vie en danger. Si des gringos inconnus venus me chercher se montrent dans un rayon de cent kilomètres, ils seront repérés.

— Alors rends-toi à la ville d'El Tigre. Je m'arrangerai pour organiser quelque chose par l'intermédiaire des autochtones. Je vais t'envoyer Herman à Buenos Aires. Jack s'y trouve déjà. Je leur dirai d'attendre que tu les contactes. Herman sera en place dans vingt-quatre heures.

— Ça me suffit. Mais, pour commencer, rends-moi un service. Je veux que tu découvres où se trouve la garnison du troisième bataillon d'infanterie et de la quatrième brigade aéroportée de l'armée argentine, et quel est celui qui aurait l'autorité nécessaire pour les déployer sur la Lujan.

Les mains de Kurtzman pianotaient déjà sur son clavier.

— Je suis dessus.

— Ensuite, découvre où est né Fredricht Vikkers.

Kurtzman leva les yeux de son clavier et sourit. Il s'était déjà renseigné sur ce point

— À Cordoba.

— Logique.

L'expert en cybernétique du Ranch pianota encore, puis recula pour étudier les informations qui défilaient sur son écran.

— Troisième bataillon, quartier général, Cordoba. Quatrième brigade aéroportée, quartier général, Cordoba.

— Qui les commanderait ?

Kurtzman fronça les sourcils et se remit à taper sur son clavier.

— Ça va me prendre un peu plus de temps.

— Prends tout le temps que tu voudras, mais fais vite.

— Que puis-je faire d'autre à ton service ?

— Cinq minutes après que nous avcms débarqué chez Vikkers, ils ont lancé sur nous une attaque amphibie. Où le troisième bataillon ou la quatrième brigade trouveraient-ils ce genre d'équipement ?

Kurtzman fit défiler en sens inverse son listing concernant les forces armées d'Argentine.

— Le premier régiment d'infanterie motorisée, les « Patricios », est stationné dans la province de Buenos Aires. C'est à environ une heure de train, et il faut ensuite quarante-cinq minutes à une heure de bateau jusqu'à l'endroit où tu as trouvé Fredricht. À partir du moment où tu as quitté le bureau du gouverneur Del Valken, ils ont eu à peu près quarante-huit heures pour se mettre en position.

— Es avaient des blindés, et des soldats des Forces spéciales en position et dissimulés sur la Lujan. C'était une opération impeccablement préparée, l'Ours, et quelqu'un qui a le bras long l'a fait exécuter. Je ne crois pas que Del Valken aurait simplement pu exploiter son influence en tant que gouverneur de Cordoba pour faire entreprendre une opération militaire en moins de quarante-huit heures. Celui qui a conçu l'aspect militaire de cette attaque était déjà informé de la situation. Je pense qu'il fait partie de ce qui se trame ici, et avait le pouvoir de déployer les troupes rien qu'en tendant la main. Trouve-le.

— Eh bien, la liste ne peut pas être très longue. En attendant, que vas-tu faire ?

— Je ne peux pas rester ici, et je ne peux pas attendre d'être extrait. Fuir en direction de la ville par la rivière serait probablement suicidaire. La seule chose que je puisse faire est de passer à l'offensive. A plus.

Il referma le téléphone portable d'un coup sec, prit une profonde inspiration, et suivit la douleur qui irradiait à partir de ses côtes. Il était à peu près certain que plusieurs d'entre elles étaient fêlées. Debi se tenait à côté de lui, un sac en papier à la main. Son regard passait alternativement de l'un à l'autre des blessés assis sur le canapé.

— J'ai votre arme, déclara-t-elle nerveusement

— Merci.

Elle s'avança d'un pas hésitant et lui tendit un emballage à bout de bras, comme s'il contenait une araignée venimeuse ou un rat mort.

— Tenez.

Bolan prit le sac. D'après le poids, il devina que c'était moins que ce qu'il avait espéré et en sortit un revolver de calibre 32 à canon court.

Ils sursautèrent en l'entendant rire.

Il retourna le sac, et cinq balles de plomb à tête arrondie tombèrent dans sa paume en cliquetant. Il ouvrit le mécanisme et fourra les cinq cartouches d'aspect antique dans le barillet referma le mécanisme et laissa retomber : le chien sur la chambre vide.

Debi considérait le petit revolver avec appréhension.

— Il vous convient ?

— Ça ira.

Bolan lui sourit.

— Vous m'avez trouvé des vêtements ?

Debi lui tendit un sac en plastique. Elle avait suivi les instructions et s'était rendue dans un magasin de fripes de la ville. Bolan sortit du sac un pantalon de travail kaki usagé et une chemise de coton usée jusqu'à la corde. Il y avait aussi un chapeau de paille à large bord et des lunettes de soleil. Le Guerrier se mit à découper les jambes du pantalon au niveau du mollet.

— Diego, vous avez une ceinture de rechange ?

— J'ai un bout de corde.

Bolan enfila rapidement son déguisement. Il grimaça en sentant ses brûlures et ses plaies coller aux vêtements.

— De quoi ai-je l'air ?

— D'un pêcheur.

Diego leva vers le ciel ses yeux injectés de sang.

— Et pas d'un pêcheur très efficace.

Bolan enfonça le revolver dans la ceinture de son pantalon, mit les lunettes et tira le chapeau sur ses yeux. Diego et Debi le regardèrent fixer le couteau tiré de sa botte à l'intérieur de son poignet, sous la manche. Bolan se contempla dans le petit miroir fixé au mur. Les vêtements couvraient ses bandages. Lunettes et chapeau camouflaient l'espèce de hamburger tuméfié et rougi qui lui tenait

lieu de visage.

— Diego, je dois vous demander une dernière faveur.

— Oui ?

— Laissez-moi emprunter votre machette.

Diego poussa un grognement en se levant péniblement du canapé.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour manœuvrer le bateau.

— Je peux le faire.

— Vous savez comment vous rendre chez Fredricht d'ici ? Vous avez l'intention de demander votre chemin aux policiers que vous rencontrerez sur la rivière ?

Les deux hommes se regardèrent fixement.

— Diego, j'apprécie ce que vous faites. Plus que vous ne le pensez. Mais il s'agit plus ou moins d'une mission suicide.

— Très bien. Vous pouvez vous charger de la partie suicidaire. Je me contenterai de faire tourner le moteur du bateau.

Il s'interrompit brusquement.

— Vous savez, on dit que le parc de la maison de Fredricht Vikkers a été salement endommagé.

Bolan sourit en devinant le plan de Diego.

— Je dois vous demander une autre faveur.

— Ah ?

— Oui, j'aurai besoin de vous emprunter une pelle.

La propriété de Fredricht Vikkers se dressait à moins de cent mètres d'eux. La haie ornementale avait été massacrée par les blindés, et une partie de la jetée s'était également effondrée. Quelques hommes en vêtements de travail tachés de poussière et de sueur fumaient des cigarettes, assis au sommet de la digue. Diego examina les ouvriers par-dessous son chapeau tout en guidant le bateau vers l'amont. Le trajet leur avait pris quinze minutes et n'avait provoqué aucun incident. Il approcha son embarcation de la jetée à demi défoncée. Un homme assis sur les piliers, les pieds pendant dans l'eau, mangeait un sandwich. Il vit Diego et lui fit signe.

Bolan ramassa la pelle. Le revolver était caché sous sa chemise. Il

avait enveloppé la lame de la machette dans un journal et l'avait fourrée dans l'arrière de son pantalon. Diego prit sa pioche et tous deux montèrent les marches de l'embarcadère affaissé en essayant de ne pas boiter.

Une petite armée d'ouvriers se reposait dans tous les endroits ombragés disponibles. Quelques-uns, debout en petits groupes épars, syndiquaient les tâches à accomplir et discutaient de divers travaux. Mais la plupart somnolaient ou fumaient. Bolan parcourut le terrain du regard. Vers l'intérieur, des hommes travaillaient sur le court de tennis défoncé et sur la piscine mutilée. Diego s'arrêta pour discuter un instant avec un homme près de la digue, puis se tourna vers le Guerrier.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais trouver Fredricht et l'abattre répondit Bolan. Ensuite, je vais essayer de découvrir tout ce que je pourrai avant que la pagaille ne commence.

— Vous avez raison, décida Diego. C'est une mission suicide.

Bolan regarda franchement Diego.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce que, avant, je vivais à deux cents mètres d'ici, sur la Lujan. Vikkers s'est installé et a décidé qu'il ne voulait pas de voisins. Il a fait partir la plupart des gens en les achetant. Ceux qui ne voulaient pas vendre, il les a fait fuir.

Diego eut un regard noir.

— Fredricht a la réputation de prendre ce qu'il désire. Et je n'aime pas la façon dont il regarde Debi.

— Allons le tuer, suggéra Bolan.

— O.K.

Le Guerrier fit halte un instant alors qu'ils tournaient le coin de la maisoa. Il y avait une petite aire d'atterrissage pour hélicoptères sur la vaste étendue de la pelouse centrale. Un Enstrom 480 à l'immatriculation civile y stationnait. Bolan sourit. Diego le dévisagea avec curiosité.

— Vous savez piloter un hélicoptère ?

— Un peu.

Diego contempla l'appareil.

— Les clés sont dessus ?

— C'est un ancien hélicoptère de l'armée. Il démarre sans clés.

— Vous savez beaucoup de choses intéressantes, observa Diego.

— Entrons dire bonjour à Fredricht.

Ils contournèrent la maison et trouvèrent les quartiers des domestiques. Visiblement, personne n'avait imaginé la possibilité d'une nouvelle attaque. La porte d'entrée de la maison était ouverte. Des odeurs de cuisine et de linge propre parvenaient aux narines de Bolan. Ils traversèrent la buanderie et entrèrent dans la cuisine. Deux femmes y travaillaient, penchées sur un énorme fourneau couvert de marmites bouillonnantes et de poêles. Elles levèrent les yeux en entendant entrer les deux hommes.

Diego mit un doigt sur ses lèvres et parla à voix basse en espagnol.

— Vous feriez mieux de partir d'ici. Ce gars-là va tuer Fredricht.

Elles disparurent comme des fantômes.

— Bon.

Diego souleva un couvercle et renifla avec intérêt le contenu de l'une des marmites.

— Êtes-vous... ?

Un homme, un Uzi en bandoulière, entra lourdement dans la cuisine, le visage rouge de colère. Diego laissa tomber le couvercle avec un bruit métallique et leva les mains comme s'il avait été pris sur le fait. Le garde montra les dents et agita furieusement le bras en direction de l'entrée des domestiques... et Bolan envoya la lame de sa pelle dans le crâne du pourri.

Ce dernier tomba lourdement à terre.

— Prenez son fu...

Bolan pivota sur lui-même et projeta la pelle comme une lance. Un deuxième homme était apparu dans l'encadrement de la porte. Il s'immobilisa l'espace d'une fatale seconde à la vue du tireur ensanglanté sur le carrelage de la cuisine.

La lame de la pelle était courbée, mais le rebord émoussé avait tout le poids de l'Exécuteur derrière lui, et frappa l'homme juste au-

dessus de la clavicule. Le gaillard, la respiration sifflante, devint blanc comme un linge, tomba contre le montant de la porte et glissa à terre en position accroupie.

Une voix irritée cria depuis le couloir :

— *Que posa ?*

Diego tirait furieusement sur l'Uzi coincé sous le corps du premier homme quand Fredricht Vikkers entra dans la cuisine.

Bolan tira son revolver et fit feu.

La bouche de Vikkers s'ouvrit, béante, tandis que le petit revolver claquait, la balle l'atteignant au ventre. Bolan continua de tirer. La quatrième balle toucha Vikkers juste au-dessus du cœur. Sa main sortit de sa veste, tenant un pistolet-mitrailleur tchécoslovaque. Il refusait de tomber.

C'est alors qu'une rafale de tir automatique partit du sol de la cuisine.

Bolan se jeta sur le côté tandis que des balles déchiraient l'armoire près de sa tête. L'Uzi lançait des éclairs dans toutes les directions entre les mains de Diego. Le pêcheur et le tueur blessé luttèrent pour s'emparer de l'arme déchaînée. Des flammes jaillirent du canon de l'Uzi qui s'agitait et tressautait entre leurs mains. Des balles martelèrent les murs de l'autre côté de la cuisine. Vikkers pressait une main sur le côté de sa tête ensanglantée. Il n'avait plus d'oreille gauche.

Bolan plongea sur le tueur comme un arrière de football, lui faisant sauter des mains le pistolet-mitrailleur. Il poussa Vikkers dans le hall et l'écrasa contre le mur. Celui-ci jeta les bras autour des côtes de Bolan et le souleva, le faisant rebondir contre le mur comme une balle de caoutchouc avant de s'éloigner dans le couloir en titubant, se tenant la tête à deux mains... pour s'étaler quelques mètres plus loin.

Il roula sur lui-même et trouva Bolan agenouillé sur sa poitrine.

— Où est Kubrik ?

Bolan sentit un gilet pare-balles sous son genou. Il entendait des cris à l'extérieur, et des bruits de pas dans la maison. Il plaça la pointe de sa machette dans le creux de la gorge de Vikkers et commença à appuyer dessus.

— Dernière chance. Où est Kubrik ?

Le blondinet regarda son ennemi dans les yeux et parla entre ses dents ensanglantées.

— En bas.

— Matt ! cria Diego depuis le couloir.

Il avait dégagé l'Uzi qui se déchaîna, incontrôlable, entre ses mains tandis qu'il le pointait de l'autre côté de la pièce. Un tireur, dans le couloir opposé, évita la rafale qui montait vers le plafond et riposta. La rafale prolongée de Diego s'interrompit lorsqu'une main invisible balaya sa jambe droite.

Bolan se leva. D'un mouvement de torsion de tout son corps, il lança la machette et l'envoya tourner à travers le salon. Le tireur poussa un hurlement et tomba en se débattant : la lame venait de s'enfoncer dans son front.

Vickers profita de l'occasion pour saisir Bolan derrière les genoux et le renversa. Mais l'Exécuteur avait déjà arraché le couteau fixé à son poignet et en lacéra la gorge de son adversaire.

Les yeux du blondinet s'écrouillèrent sous le choc. La mince ligne que Bolan avait tracée sur sa gorge devint soudain béante. Le sang se déversa comme d'une bouteille d'huile privée de son bouchon. L'Exécuteur repoussa le corps du mourant tombé sur lui et roula sur le côté. Il ramassa le pistolet-mitrailleur et s'approcha de Diego. Du sang giclait de sa cuisse. Bolan le remit sur pied.

— Vous pouvez marcher ?

— Je crois... que ce n'est pas grand-chose. Juste de la viande abîmée.

Bolan déchira la manche de sa chemise, pansa la blessure et prit l'Uzi des mains de Diego. Il reprit le pistolet-mitrailleur et plaça le sélecteur sur semi-automatique. Il le tendit à Diego en disant :

— Essayez ça.

Le pêcheur avait eu la présence d'esprit de prendre les magasins de rechange de l'Uzi. Bolan rechargea. Il ramassa la dague du mort, la fourra dans sa ceinture et entreprit de trouver : l'escalier de la cave.

L'Exécuteur poussa le battant de la porte. Elle donnait sur une petite pièce, éclairée par une ampoule au plafond. Le sol était en ciment percé d'une unique grille d'écoulement. Les murs et le sol étaient tachés de marques aussi bien anciennes que récentes. Les lieux sentaient l'abattoir.

Un homme était étendu, menotté, dans un coin, en T-shirt et caleçon. Pas un centimètre de son corps qui ne fût couvert de sang. Il semblait avoir été passé au hachoir à viande.

— Kubrik ?

L'un des yeux tuméfiés du malheureux s'entrouvrit.

— Vous êtes en retard.

Bolan hocha la tête d'un air sombre. Si Kubrik plaisantait, l'exercice n'était sans doute pas allé plus loin que le sinistre échauffement habituel. Il pressa le canon de l'Uzi contre les menottes du prisonnier et se protégea les yeux en faisant sauter un maillon.

— Sortons d'ici.

Kubrik poussa un grognement quand Bolan le hissa sur ses pieds. Le Guerrier grogna lui aussi. Kubrik tenait à peine debout. Les côtes fêlées de Bolan craquèrent. Son corps meurtri protesta contre l'effort nécessaire pour les soutenir tous les deux.

Les yeux enflés de Kubrik considéraient son partenaire d'un air coupable.

— Je leur ai tout dit.

Bolan leva les yeux au ciel tandis qu'ils revenaient en titubant jusqu'à l'escalier.

— Vous ne savez rien.

— Je sais. Mais c'est une question de principe. J'étais déjà pas mal amoché quand ils m'ont traîné dans ce trou. Ils m'ont fait une injection de quelque chose, et ce n'était pas de la morphine, en tout cas. Merci d'être revenu me chercher.

Diego était assis en haut des marches. Il leva les yeux, l'air nauséeux.

— Il y a eu des tas de cris dehors. Et puis ça s'est calmé. Personne n'est entré.

Diego était assis dans une flaque de son propre sang, qui s'agrandissait. Sa jambe saignait sans s'arrêter. Ses yeux étaient vitreux.

— J'ai froid, murmura-t-il.

Les tripes de Bolan se nouèrent sous l'effort lorsqu'il mit Diego

debout et jeta son bras sur l'épaule qui ne servait pas d'appui à Kubrik. Tous trois sortirent de la maison, haletants, saignants et boitillants, en se soutenant mutuellement.

Dehors, sur la pelouse, les ouvriers se tenaient par petits groupes, l'air inquiet, et les regardaient sortir. Nombre d'entre eux s'étaient enfuis sous les arbres au bruit des coups de feu. Ceux qui étaient restés serraient leurs pioches et leurs pelles en contemplant les trois hommes couverts de sang et les armes qui pendaient entre leurs mains.

Bolan s'éclaircit la gorge et parla en espagnol.

— Fredricht est mort.

Un silence absolu régnait dans le parc.

— Le travail est fini pour aujourd'hui.

Il indiqua la pelouse centrale d'un bref mouvement de tête.

— Nous prenons son hélicoptère.

Il n'y eut pas d'objection. Les ouvriers qui se tenaient entre le petit groupe et la piste d'atterrissage s'écartèrent comme une mer silencieuse...

CHAPITRE XV

Safe House, Buenos Aires

— Qu'est-ce que tu as trouvé, l'Ours ?

— Hi m'as demandé le nom de l'homme qui pouvait organiser un assaut de blindés amphibies sur la Lujan en quarante-huit heures. Eh bien, je l'ai trouvé.

Kurtzman pianota et l'écran de Bolan se divisa en deux.

La photo d'un homme en uniforme militaire apparut. Il était bâti comme une armoire à glace, avec les sourcils et les mâchoires d'un homme de Neandertal. Ses yeux foudroyaient l'objectif sous leurs lourdes arcades sourcilières. Il semblait sévèrement désapprouver le fait d'être pris en photo.

— Le général Gustavo Von, né et élevé à Cordoba, le plus haut gradé de la province. Ce qui ne veut pas dire grand-chose, en fait. La plupart des généraux et des amiraux passent leur temps dans la capitale, à jouer les courtisans et à collecter des fonds, mais Von n'appartient pas à la vieille garde, c'est...

— L'un des nouveaux jeunes lions, termina Bolan. Tout comme Del Valken sur la scène politique.

— Oui, c'est juste.

Kurtzman fit apparaître d'autres données.

— Le général Von s'est montré très critique vis-à-vis de la vieille garde. Il est favorable à un dégraissage des forces armées et à la réduction des coûts. Ça ne passe pas très bien auprès des anciens qui touchent leur part personnelle d'un budget surdimensionné et pétri de magouilles, mais Von a fait beaucoup de choses dans sa propre province. Il a encouragé l'implication de l'Argentine dans des missions de maintien de la paix des Nations unies, et a fondé une unité antiterroriste à partir de l'élite de la quatrième brigade aéroportée, unité appelée *Fuerza de paz*.

— Les Forces de paix.

Un sourire dur passa sur le visage de Bolan.

— Son propre escadron de la mort. Qu’as-tu trouvé d’autre ?

Kurtzman afficha une autre photo. Elle semblait extraite d’un journal. Un homme à l’apparence impressionnante, portant des lunettes à monture fine et un costume impeccable, y occupait la position centrale. Il était assis dans un restaurant avec un groupe d’autres hommes en costume. Bolan reconnut un ancien président argentin assis à côté de lui.

— Qui est-ce ?

— C’est le frère du général Van, Roberto. Né à Cordoba, éduqué à Harvard et diplômé en droit et en économie. Est rentré dans son pays et n’a pas tardé à devenir l’un des plus jeunes juges de Cordoba, puis s’est élevé à la position de ministre de l’Économie de la province. Il s’est fait remarquer, et il y a dix ans a déménagé dans la capitale, où il a occupé un certain nombre de postes. Ces derniers temps, il était chef de cabinet, et a servi de conseiller légal et économique à plusieurs présidents récents d’Argentine.

— Son passé n’est pas vraiment brillant, compte tenu de l’état du pays.

— Justement. Il a démissionné de son poste de chef de cabinet l’année dernière en signe de protestation, et a cessé de conseiller le président. Il a déclaré publiquement qu’aucune réforme significative ne pouvait être instituée avec le niveau actuel de corruption dans la capitale. On le considère comme le dernier homme honnête de Buenos Aires. Les journaux disent que ses idées pourraient sauver la nation, si seulement elles pouvaient être mises en œuvre.

Bolan devina la suite.

— Et Roberto Von soutient la candidature de Del Valken à la présidence. L’Ours, ce que nous avons là est un complot pour prendre le pouvoir !

Bolan examina les photos des frères Von.

— Et on dirait que c’est la maña de Cordoba qui va s’en emparer.

— Curieux que tu le formules de cette façon. Je me suis livré à quelques recherches concernant Cordoba comme tu l’as demandé, et je suis tombé sur une rumeur.

Bolan se pencha en avant.

— Quel genre de rumeur ?

— Du genre pas sympathique, concernant quelque chose qui ressemble à une mafia argentine. Sinon que personne ne veut en parler.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Juste un nom qui se murmure : *Los Facones*.

— Les Couteaux.

Bolan tira le couteau qu'il avait pris à Vikkers et le montra à la caméra.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Aaron Kurtzman retroussa les lèvres dans une grimace de dégoût.

— C'est une dague de Waffen SS.

— Je l'ai trouvée sur Fredricht.

Le dégoût de Kurtzman devint plus évident.

— Cordoba est également célèbre pour autre chose.

— C'est-à-dire ?

— Les anciens Nazis. Ce n'est un secret pour personne depuis soixante ans que, si tu es allemand et que tu as des ennuis, j'entends de graves ennuis, du genre qui t'oblige à quitter le pays et vite fait c'est en Argentine qu'il faut aller. Si tu peux y aller, et que tu as de l'argent, les fils de nazis locaux t'accueilleront. Vikkers, Von et Valken. Des noms qui sonnent comme ceux de petits Blancs aryens bons à rien, à mon avis.

— En effet, convint Bolan.

L'Exécuteur s'enfonça dans le canapé avec lassitude. C'était un fléau qui semblait ne pas vouloir mourir.

— Bon, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas.

Il marqua une pause.

— Que dirais-tu de supermen nazis de la troisième génération décidés à s'emparer de la nation la plus puissante d'Amérique latine ? Pour commencer.

Los Facones au complet tenaient conseil. Le siège de Fredricht

Vikkers à la table du conseil restait vide.

Robi prit calmement la parole.

— J'ai étudié les rapports de police. Les ouvriers qui travaillaient sur la propriété de Fredricht disent que le type qui l'a tué correspond à la description de notre homme. L'agent de la C.I.A., Kubrik, a été délivré. Ils ont volé l'hélicoptère de Fredricht et l'ont abandonné quelque part à l'extérieur de Buenos Aires. Il y avait beaucoup de sang dans l'appareil. Un homme du coin, identifié comme Diego Quivon, les a aidés. Il habitait à proximité de la demeure de Fredricht, en bordure de la rivière.

— Trouvez-le, gronda Gusi. Et arrachez-lui toutes les informations qu'il détient.

Robi feuilleta un dossier de police placé devant lui.

— Diego a disparu. Ainsi que toute sa famille. Je pense que l'Américain leur a donné asile, soit dans un refuge local, soit en leur faisant discrètement quitter le pays.

— Et l'autre homme de la C.I.A., Dudley ? Qu'en est-il de nos opérations contre sa famille ?

La moue de Robi s'intensifia.

— Elle s'est volatilisée. Quarante personnes, vivant dans la région de Chicago, toutes disparues sans laisser de trace.

— Encore ce type, grogna Gusi. Je n'aime pas la manière dont il a accès aux ressources des États-Unis. Elle a des relents d'opérations secrètes de haut niveau.

— Il me connaît, déclara Del Valken. Il doit te connaître à l'heure qu'il est, Gusi, et s'il te tient, il tient Robi. Seul El Negro demeure un mystère pour lui.

— Que peut-il faire ?

Robi rejeta son dossier sur la table.

— Il n'a aucune preuve de quoi que ce soit. Il se trouve dans un pays étranger, un pays que nous sommes sur le point de contrôler.

Del Valken eut un sourire déplaisant.

— Il a commencé par découper Fredricht en morceaux et en faire de la chair à poissons. Il n'est pas venu ici pour nous arrêter, Robi. Il est venu nous tuer.

— Non, il est venu ici pour découvrir ce que nous fabriquons, et y mettre fin.

Del Valken mit les pieds sur la table et se laissa aller sur sa chaise.

— J'ai comme l'impression que cela impliquera de tuer le reste d'entre nous.

— Oui, reprit Gusi. Mais le gouvernement des États-Unis n'est pas du genre à envoyer des assassins. Si les États-Unis voulaient notre mort, nous nous réveillerions dans nos lits encerclés par des soldats d'élite de la Marine. Au contraire, ce Yankee travaille tout seul. C'est un agent solitaire. Nous avons attiré son attention en Afrique, et il a suivi la piste. Ce n'est que maintenant qu'il doit être en train d'assembler les pièces du puzzle.

— Il en informera son gouvernement, cracha Del Valken. C'est alors que les Marines d'élite viendront.

— Non, je ne pense pas.

Gusi secoua lentement la tête.

— D'abord, il n'a aucune preuve, seulement ce qu'il soupçonne. Le gouvernement des États-Unis n'agira pas contre des personnalités officielles et des généraux décorés d'une nation amie sur ces seuls soupçons. Deuxièmement, à en juger par sa manière d'opérer, il constitue visiblement un atout qu'ils peuvent nier, et sacrifier. Si nous le tuons, je crois que son opération sera terminée.

Robi sourit. L'estimation de la situation par Gusi correspondait à la sienne.

— Alors que suggères-tu ?

— Ce salaud doit être tué aussi vite que possible. Nous continuerons à exploiter la menace terroriste pour justifier toute action politique et militaire que nous jugerons nécessaire. J'ai mobilisé mes unités personnelles de la *Fuerza de paz*, en uniforme et clandestines. Elles sont assemblées en équipes d'assaut et prêtes à agir dans l'heure. El Negro nous a amené d'autres hommes à qui il a fait passer la frontière brésilienne. La description de l'Américain a été distribuée à la police dans toutes les provinces, et nos agents des rues sont tous à sa recherche. Il doit faire surface pour nous trouver, et agir contre nous. Quand il le fera, nous le tuerons.

— Je n'aime pas attendre.

La lueur avait réapparu dans les yeux de Del Valken.

— Alors tu n'attendras plus, mon ami. Les États-Unis auront encore plus de difficulté à agir contre le gouvernement démocratiquement élu de l'Argentine, lorsque nous aurons le pouvoir.

Gusi sourit.

— Il est temps que Robi et nos alliés au sénat exigent des élections anticipées. Il est temps pour toi de devenir président de la nation.

Del Valken découvrit les dents, arborant le sourire qui faisait palpiter le cœur des femmes.

— Oui, il est temps pour moi de devenir président.

— Bien, alors nous sommes d'accord.

Il se tourna vers El Negro.

— J'ai besoin que les membres locaux des *Facones* se tiennent prêts. Notre cible ne va pas tarder à venir à Cordoba.

Le regard d'El Negro était fixé dans un lointain effrayant. Il cilla et tourna ses yeux noirs, les concentrant sur Gusi.

— Il est déjà ici.

CHAPITRE XVI

Cordoba, province de Cordoba

L'Exécuteur contemplait les montagnes couleur de rouille de la Sierra de Cordoba, derrière lesquelles un coucher de soleil rouge sang s'enfonçait lentement. Bolan tourna les talons et entra dans le bar le plus laid de la capitale provinciale. Herman Schwarz se trouvait déjà à l'intérieur. Le coup s'était joué basique, faute de temps : l'ami Gadgets avait joué les autochtones et posé des questions. Pourboires et billets verts américains l'avaient conduit au pub La Zorra et à son propriétaire, Enrique Schmidt. Herman avait déclaré au propriétaire qu'il avait accès à de la cocaïne brésilienne. Il désirait l'introduire dans la capitale de la province, mais ne voulait pas d'ennuis et souhaitait présenter ses respects à *Los Facones*. Au départ, Schmidt avait nié être au courant de quoi que ce soit. Attendant que les lieux se vident de leurs clients, Schwarz avait alors présenté ses respects au propriétaire du bar sous la forme d'une épaisse liasse de billets de cent dollars, le suppliant de l'aider.

À l'instant où le propriétaire avait annoncé qu'il pouvait peut-être faire quelque chose, l'ami Herman avait pressé une touche sur son téléphone portable. Bolan s'était levé de l'arrêt de bus situé à l'extérieur, et était entré dans le bar.

L'Exécuteur ôta ses lunettes de soleil et la casquette de base-bail qui ombrait son visage en refermant la porte, qu'il verrouilla derrière lui. Il se retourna, et le propriétaire du bar pâlit comme s'il avait vu un fantôme. Bolan sourit. Il était clair que sa description avait circulé dans tous les mauvais endroits. Il était également clair que le propriétaire pourrait lui livrer quelques informations utiles.

Puis Enrique Schmidt se mit à reculer. Il faillit bondir hors de ses chaussures en se heurtant à Kubrik et Dudley. Les deux hommes avaient croché la serrure de la porte de derrière pendant qu'Herman Schwarz négociait patiemment à l'intérieur. Dudley tenait une de ses béquilles comme une massue. Kubrik souriait ; son visage ressemblait à un morceau de viande hachée. À l'insu du propriétaire, Jack Grimaldi, posté sur le toit, surveillait la rue.

Herman Schwarz sortit un Browning Hi-Power semi-automatique. Schmidt se figea en entendant le cran de sûreté glisser sous le pouce

de l'adversaire. Ce dernier hocha la tête d'un air compatissant.

— Mon ami, vous êtes dans une situation très délicate.

Le front de Schmidt se mit à luire, soudain couvert de sueur.

Schwarz inclina la tête en direction de Bolan.

— Vous savez qui est cet homme ? C'est le Yankee qui a tué Fredricht dans sa propre maison, avec une machette. Peut-être en avez-vous entendu parler.

Enrique Schmidt tremblait si fort qu'il tenait à peine debout.

— *Porfavor...*

Bolan fit apparaître, comme par magie, la dague SS de Vikkers. Schmidt se recroquevilla, hurlant de peur, en voyant le Guerrier la lever au-dessus de sa tête comme un pic à glace. Les énormes mains de Kubrik et de Dudley s'abattirent sur ses épaules tandis que la dague s'enfonçait dans le bar.

— Écoutez, Enrique, j'ai tué Fredricht. Je vais tuer Gustavo et Robi. Je vais tuer El Negro et Mariano. La seule chose que je n'ai pas encore décidée, c'est si oui ou non je vais vous tuer.

— *Porfavor...* S'il vous plaît, je ne sais pas...

— J'aimerais que vous me disiez ce que vous savez. Je me rends compte que vous n'êtes qu'un petit joueur, mais nous sommes à Cordoba, le *barrio* de *Los Facones*, où tout a commencé, et je parie que vous savez toutes sortes de choses intéressantes.

— Ils me tueront. Ils...

Schmidt poussa un cri perçant en voyant Bolan tirer de sous sa veste la machette à lame courte.

— Dernière chance, se contenta de dire l'Exécuteur.

Le Guerrier arracha le couvercle de la caisse venue de Belgique. Légèrement incrédule, il leva les yeux des fusils d'assaut FN-2000 alignés et nichés dans la mousse d'emballage. Kubrik haussa les épaules.

Une deuxième caisse contenait des magasins de rechange, des cartouches de fusil et des munitions de 40 mm. Une troisième, fermée, était réservée à ce que Kubrik appelait simplement « les accessoires ».

Herman Schwarz avait rapporté la camionnette de l'aéroport.

Enrique Schmidt était assis, ligoté et bâillonné, à l'arrière du véhicule qui parcourait les rues pavées de la ville. Kubrik fit la moue en se tournant vers lui.

— Vous allez vraiment laisser vivre ce minable ?

— J'ai conclu un marché avec lui.

Bolan considéra son informateur terrorisé. Schmidt n'avait pas eu grand-chose de précis à raconter, mais ses généralités s'avéraient extrêmement intéressantes. Le Guerrier était particulièrement intrigué par la rumeur faisant état de « *Turcos* dans la montagne ».

Les Argentins surnommaient « Turc » tout natif du Moyen-Orient.

— Je pense qu'il s'agit à la fois d'un terrain d'entraînement et d'un refuge.

Bolan étudia une carte de Cordoba.

— Gustavo étant responsable de l'armée locale, il peut utiliser ses ressources militaires pour transporter et cacher les cellules terroristes. Ses troupes personnelles de la *Fuerza de paz* doivent conduire les camions et piloter les avions, et je soupçonne qu'à chaque fois que les terroristes apparaissent en public, ils portent des uniformes de l'armée argentine.

— Mais ça ne nous dit toujours pas pourquoi.

Dudley examina la carte par-dessus l'épaule de Bolan.

— Pourquoi des terroristes du Moyen-Orient coopèrent-ils avec ces *Facones* ? Je refuse de croire que ce soit l'asile et les armes qui les motivent à long terme, particulièrement si ces types se sacrifient pour faire le sale travail des *Facones*.

Bolan hocha lentement la tête.

— Vous avez raison. C'est bien plus important que ça.

— À quoi pensez-vous ?

— Quelle est la cible de tous les terroristes du Moyen-Orient ? Qui essaient-ils vraiment d'atteindre, directement ou indirectement ?

— Israël.

Dudley expira longuement et lentement. Il était clair que ses blessures aux jambes le faisaient beaucoup souffrir.

— Israël, ou quiconque est perçu comme aidant Israël. Je pense

que les terroristes et les *Facones* ont quelque chose en commun.

Herman Schwarz arrêta la camionnette.

— Nous y sommes.

— Laisse tourner le moteur.

Il baissa la casquette sur ses yeux et mit une cigarette entre ses lèvres. Il sauta de la camionnette, une boîte en carton vide et un porte-bloc entre les mains. Il traversa la rue et passa devant le portail de bois de la demeure citadine de Roberto Von. Deux gardes du corps en costume et lunettes noires se tenaient comme des bouddhas de pierre de chaque côté du portail. Chacun portait un écouteur à l'oreille et un micro fixé à son revers. Les bosses sous leur bras gauche révélaient un armement conséquent. Leurs lunettes suivirent Bolan tandis qu'il passait sur le trottoir.

Celui-ci souriait comme un idiot.

— *Hola*.

Il demanda du feu tout en jonglant avec la boîte et le porte-bloc.

L'un des gardes du corps fit la moue et plongea la main dans sa poche. Le Guerrier lui donna un coup de pied dans l'entrejambe tout en lançant le porte-bloc et la boîte au visage de son collègue. L'homme repoussa les deux objets et fit mine de sortir son arme. Il n'en eut pas le temps. Un coup vers le haut du tranchant de la main de Bolan lui brisa le nez. Puis il ferma le poing et le fit retomber entre les yeux du garde. Celui-ci s'effondra. Le premier garde titubait les mains serrées entre ses jambes, se tordant de douleur. Le coup de poing vers le bas de Bolan dévia vers lui, décrivant un bref arc, et lui décrocha la mâchoire.

Le pourri tomba inerte sur son partenaire.

L'Exécuteur mit la main dans son sac et en sortit le couteau de Vickers qu'il ficha violemment dans le bois du portail. Puis il retourna vers la camionnette, y monta, et Herman Schwarz reprit place dans la circulation.

L'Exécuteur regarda fixement Enrique Schmidt, qui se remit à trembler, avant de lui demander :

— Où trouve-t-on un flic honnête dans le coin ?

L'officier de police Santiago Erasquino allait mourir, et il le savait. Sa dernière pensée, tandis qu'il tentait désespérément de dégrafer le

holster contenant son pistolet de service Ballester

Molina, fut qu'il aurait dû prendre l'argent. Tous les membres de sa famille et chacun des quelques amis qui lui restaient dans la police l'avaient pressé de le prendre. Il avait refusé et, parce simple acte d'honneur, s'était condamné à mort. Il donnait toutes les nuits avec son fusil, attendant que la mort sorte de l'obscurité pour venir le chercher. Et la mort l'avait trouvé en pleine journée, alors qu'il était armé et en uniforme. Il s'immobilisa, son 45 toujours dans le holster, les canons d'énormes armes de poing pointés sur lui. Son propre calme l'étonna donc, quand il se redressa et considéra ses assassins.

L'homme qui se tenait en face de lui était le terroriste le plus recherché d'Argentine... et s'exprima sur un ton amical :

— J'aimerais que vous m'accordiez cinq minutes de votre temps.

À l'unisson, les armes des trois hommes qui l'accompagnaient se baissèrent légèrement Santiago regarda nerveusement derrière lui et y trouva deux hommes qui baissaient eux aussi leurs armes. Il répondit en anglais.

— Pourquoi ?

Le terroriste sourit.

— D'après les rumeurs, vous êtes le dernier flic honnête de Cordoba.

— D'après les rapports, vous êtes l'homme le plus recherché d'Argentine, contra Santiago.

L'homme conserva son attitude chaleureuse.

— C'est vrai, mais nous avons quelque chose en commun.

— Ah ?

Santiago avait beaucoup de mal à le croire.

— *Los Facones*.

— Que savez-vous de *Los Facones* ?

— Venez ici une seconde.

Le terroriste indiqua de la tête une camionnette en stationnement.

— Je veux vous montrer quelque chose.

Santiago suivit l'homme avec beaucoup d'appréhension. Les autres

formèrent une phalange autour de lui. Le type ouvrit la porte coulissante. Santiago, choqué, vit apparaître Enrique Schmidt. La semaine précédente, Schmidt avait dit à Santiago qu'il avait épuisé toutes ses chances, et qu'il était désormais un homme mort.

Schmidt, assis dans la camionnette, ligoté et bâillonné, lui rendit son regard.

Bolan hocha la tête en direction de son captif.

— Je sais que ce gros dur en fait partie. Écoutez, les *Facones* veulent votre mort. Les *Facones* veulent ma mort. Je propose de les tuer d'abord. Qu'en dites-vous, agent Erasquino ?

CHAPITRE XVII

— Le couteau de Fredricht ! Ils l'ont planté dans la porte de Robi, bon sang ! Ici ! À Cordoba !

Del Valken était livide.

— Son fichu couteau !

Robi, ébranlé, resta silencieux. El Negro secoua la tête.

— Je vous avais dit qu'il était ici.

— Alors pourquoi ne vas-tu pas le tuer si tu sais où il est ? cria le gouverneur.

El Negro se leva de sa chaise avec un sourire déplaisant, portant la main à sa dague.

— Nano, j'en ai...

— Tu n'as encore rien vu !

— Mais tu...

— Taisez-vous ! tonna Gusi. Tous les deux !

Gusi portait son uniforme d'apparat, qui avait exigé de nombreuses retouches pour s'adapter à sa charpente massive.

Del Valken agita la main dans un geste impérieux.

— Écoute-moi, petit soldat, je suis...

— Tu es un maquereau politique. Il me faudra peut-être un peu plus longtemps, mais je peux faire élire Robi président aussi facilement que toi, et lui au moins ne me donnera pas d'inquiétudes.

Les yeux de Del Valken luirent dangereusement. El Negro sourit méchamment en remarquant sa gêne. Gusi se tourna vers El Negro.

— Et toi, tu as rampé hors de la jungle pour venir mendier une place à notre table. Je t'ai parrainé comme un égal. N'oublie jamais ça TU ne faisais pas partie du plan d'origine.

Gusi leva de sa chaise sa masse imposante.

— Je peux aussi le réaliser sans toi. En fait, je peux...

— Tu ne peux rien faire sans notre consentement.

Robi s'était levé. Les trois autres le regardèrent remonter ses manches et saisir la dague nazie, qu'il leur montra.

— Nous sommes les fils du Reich. Pour certains d'entre vous, cela signifie plus que pour d'autres. Mais nous sommes tous d'accord sur un point : nous sommes les plus dignes de gouverner. Nous nous trouvons tout près du but. Nous n'allons pas échouer maintenant à cause de pathétiques luttes intestines et les efforts d'un seul connard yankee. Je demande un vote. Soit nous mettons le plan en œuvre et accomplissons notre destinée, soit nous sortons de la pièce et nous nous entretuons maintenant.

Robi s'immobilisa, une dague SS dans la main.

— Je vote en faveur de notre destinée.

Del Valken acquiesça lentement.

— Ma destinée est de devenir président. Notre destinée à tous est de gouverner.

Gusi et El Negro hochèrent tous deux la tête.

— Nous sommes les fils du Reich – nous sommes *Los Facones*. Nous suivrons la destinée que nos pères nous ont réservée.

— Bien.

Robi posa sa dague sur la table.

— Nous sommes donc d'accord. Gusi, je suggère que tu te prépares à des contre-mesures militaires. Une fois que Nano et moi formerons l'exécutif de cette nation, le Yankee sera impuissant. Il doit frapper, et frapper vite. Nous devons être prêts à l'écraser avec une force irrésistible quand il fera surface.

Gusi posa son couteau.

— Je vais prendre toutes les mesures nécessaires. Il ne survivra pas à sa prochaine tentative contre nous.

Robi éprouva un soulagement secret en voyant El Negro reposer sa dague.

— Je propose que nous avançons notre calendrier, et une fois que les choses se mettront en mouvement, tous les aspects du plan doivent

être prêts à entrer rapidement en action.

— Les *Turcos* seront prêts à agir sous quarante-huit heures, Robi. Je vais m'en assurer personnellement, affirma El Negro.

Robi se tourna vers leur invité pour la première fois. Celui-ci comprenait mal l'espagnol, mais il n'avait que trop bien compris leur soudaine flambée de discorde. Robi sourit et s'exprima en arabe.

— Et pour vous, mon ami, tout est prêt ?

Hamza Wahab était l'un des terroristes les plus recherchés de la planète. Rares étaient les atrocités perpétrées au Moyen-Orient ou en Europe auxquelles il n'avait pas contribué. Les hommes qu'il avait introduits en fraude dans le pays, et lui-même, bénéficiaient à Cordoba d'une protection et d'un anonymat absolus.

Que ces hommes soient des Nazis n'incommodait pas Wahab. De fait, Wahab appréciait ces hommes. Il les admirait. Ils avaient prouvé leur valeur plus d'une douzaine de fois. Il connaissait leur histoire. Comment ils avaient hérité leur sentiment de supériorité de leurs pères et de leurs grands-pères. Ils avaient forgé leur corps et leur volonté sans relâche pour justifier ces sentiments. Encore plus impressionnant ils s'étaient littéralement appropriés cette province d'une nation moderne. Depuis l'enfance, ils avaient entrepris de saisir les rênes du pouvoir criminel, politique, économique et militaire. Ils étaient à deux doigts de s'emparer de la nation tout entière. Hamza Wahab les considérait comme l'exemple parfait du type de contrôle et de prise de pouvoir nécessaire dans nombre des régimes politiquement et religieusement corrompus du Moyen-Orient. Il sourit.

Depuis un an, il faisait entraîner les équipes les plus fidèles de ses cellules terroristes, qui apprenaient les techniques des soldats des Forces spéciales.

Il répondit à Robi d'un hochement de tête.

— Comme toujours, mon ami, mes hommes et moi sommes prêts à faire tout ce qui se révélera nécessaire.

— Merci, commandant.

Wahab sourit à ce titre honorifique. Robi examina la carte étalée sur la table.

— Gusi, fais disperser quelques-unes de tes unités dans toute la province. Le Yankee pourrait avoir quitté la ville.

Del Valken haussa les sourcils.

— Mais nous sommes tous ici. Pourquoi diable ce connard se trouverait-il ailleurs ?

Montagnes de la Sierra de Cordoba

Bolan avançait le long de la ligne de crête. Hermán Schwarz, Santiago et Grimaldi le suivaient. Santiago se révélait une ressource précieuse. Il avait été professeur d'art à Buenos Aires jusqu'au moment où son salaire de professeur, associé à la dévaluation du peso argentin, avait rendu sa situation intenable. C'était non sans un sentiment d'humiliation qu'il était retourné dans sa province natale de Cordoba, et son oncle, un officier, lui avait obtenu un emploi dans la police municipale. Il avait commencé comme *suboficial*, mais, avec son éducation et ses appuis familiaux, s'était élevé au grade d'*oficial* en l'affaire de quelques mois. Il s'était vu remettre une arme, et était devenu un « vrai » flic. Ayant de l'éducation et de la famille dans la police, certaines opportunités allaient se présenter à lui, et on lui expliqua la réalité des choses.

Los Facones gouvernaient Cordoba.

Le crime était leur affaire, et les policiers locaux leurs larbins. Le travail de la police consistait à prendre l'argent, détourner les yeux et aider les *Facones* à chasser tout rival qui ne souhaitait pas leur présenter ses respects. Santiago s'était vu offrir de l'argent, et avait refusé de le prendre. Ses collègues officiers avaient exigé qu'il le prenne. Santiago avait de nouveau refusé. Il était immédiatement devenu un paria dans la police. Personne ne voulait plus travailler avec lui. Personne ne souhaitait être associé à un homme mort. Son oncle même avait déclaré qu'il ne pouvait rien faire pour le sauver. Santiago allait servir d'exemple.

Sans grande surprise, quand Bolan lui avait montré Enrique Schmidt à l'arrière de la camionnette, l'officier de police s'était immédiatement porté volontaire pour participer à la brigade *anti-Facon* du Guerria. Ils s'étaient rendus en camionnette au quartier général de la police. Santiago était entré, s'était rendu à l'armurerie, avait braqué son arme de service sous le nez de l'armurier et avait officieusement retiré une mitraillette Halcon de calibre 45, dix magasins de rechange, une tenue pare-balles et un fusil à gaz lacrymogènes ainsi qu'une sacoche de projectiles. L'armurier de la police n'avait pas tenté de l'arrêter ni de donner l'alarme. Santiago était un homme mort. Tout le monde le savait dans la police. Un homme trop honorable ou trop stupide pour prendre l'argent était également trop honorable et stupide pour fuir le pays. Santiago devait se nourrir. Il devait dormir. *Los Facones* allaient le cueillir, et ils le cueilleraient à

l'heure et dans le lieu de leur choix.

Bolan s'accroupit et examina les environs avec ses jumelles. Schmidt et Santiago avaient tous deux reconnu qu'il se passait quelque chose dans les montagnes de Cordoba. Officiellement, c'était un projet hydraulique du gouvernement. Officieusement tout le monde savait que l'armée y préparait quelque chose. Bolan soupçonnait cependant même les hautes autorités argentines d'ignorer ce qui s'y passait réellement. Seuls *Los Facones* le savaient.

Depuis son perchoir, en dehors du drapeau argentin qui flottait au-dessus de la tente du commandement, l'installation ressemblait étrangement à un camp d'entraînement d'Al Qaida.

Il parcourut du regard la clôture barbelée et le complexe en forme d'étoile des miradors, dont les champs de tirs s'entrecroisaient. Le terrain entourant la base avait été débarrassé de ses arbres et rochers, et aplani au bulldozer pour former une zone découverte de cent mètres autour de son périmètre. L'intérieur du camp était un petit complexe de tentes et de hangars. Il y avait une zone d'entraînement au tir et plusieurs aires d'atterrissage pour hélicoptères.

Grimaldi baissa ses jumelles.

— Qu'est-ce que tu en penses, Striker ?

Bolan se livra à un rapide calcul. Quelques hommes en uniforme kaki paraissaient çà et là, profitant de la chaleur du jour. La plupart se trouvaient probablement à l'intérieur. Il compta baraquements et latrines. Le camp pouvait aisément loger une section entière d'islamistes, peut-être deux, ainsi que les troupes spéciales de la *Fuerza de paz* du général Von.

— Je pense que nous allons faire sauter la base, répondit Bolan.

— Ouais. Dudley peut à peine marcher, Kubrik est contusionné de partout et Santiago s'est servi une seule et unique fois de son arme de service.

Le sourire de Grimaldi s'élargit encore.

— Tu n'es pas exactement au mieux de ta forme, toi non plus. Nous sommes minables, tu t'en rends compte ?

— Ça ira pour moi.

Bolan parcourut encore une fois les lieux de ses jumelles.

— Nous plaçons Dudley dans un endroit confortable avec un fusil à

grande portée. Santiago ne me quitte pas d'une semelle.

— Et Kubrik ? Il voit encore tout en triple.

— Du moment qu'il abat la cible du milieu, il s'en sortira.

Le général de brigade Paul Gonzalez leva les yeux vers ses visiteurs inattendus. Ils étaient vêtus d'uniformes de l'armée de terre, mais tous deux portaient les insignes de l'aviation militaire.

— On me dit que votre affaire est urgente ?

— Nous sommes sur une affaire concernant la sécurité nationale. Merci de nous avoir reçus si rapidement. Je suis le colonel Lucas Fabian, et voici le capitaine Tomas Fonzi. Nous appartenons à l'aviation nationale, affectés au détachement d'aviation de *Fuerza de paz*, sous le commandement du général Gustavo Von.

Le général de brigade ouvrit de grands yeux. *Fuerza de paz* et ses actions contre les étranges incursions de terroristes dans la zone de la Lujan faisaient la une de toute la presse, et occupaient les conversations dans toutes les installations militaires. Gonzalez indiqua les fauteuils placés en face de son bureau.

— En quoi puis-je vous aider ?

Le colonel et le capitaine s'assirent.

— Nous avons peu de temps. Comme vous le savez, pour la première fois dans notre histoire, des cellules de terroristes étrangers opèrent en Argentine. Au départ, tous les indices nous poussaient à croire qu'ils essayaient de happer des cibles liées aux États-Unis. Cependant, comme vous le savez peut-être, ces cellules terroristes ont désormais agi contre des citoyens argentins et des intérêts argentins. L'attaque de la Lujan constituait leur première action de ce type. Mais je vais vous dire une chose : nous avons eu de la chance à cette occasion. Nous l'avons appris grâce à un informateur anonyme, et avons pu nous déployer à temps. Depuis cette attaque, certaines preuves ont été mises au jour. Nous pensons que les terroristes préparent des actions dans la province de Cordoba.

Gonzalez était sincèrement choqué.

— Quelles cibles pourraient-ils viser à Cordoba ?

— Nous ne savons pas exactement. Nous savons cependant qu'ils ont essayé, à l'ambassade américaine, d'attenter à la vie du gouverneur.

Le général de brigade acquiesça. Le gouverneur Del Valken faisait la fierté de Cordoba. Tous, dans la province, étaient persuadés qu'il serait le prochain président de la république argentine.

— Le général Von est lui aussi originaire de Cordoba. Sa famille, et le quartier général de *Fuerza de paz*, se trouvent ici. En tant que commandant de *Fuerza de paz*, le général Von est le principal adversaire des terroristes. Son frère, Roberto Von, est le plus important stratège économique de notre pays. Cela n'a pas été rendu public, mais sa vie a été menacée, il y a deux jours.

Le colonel affichait une sombre détermination.

— Nous pensons que les terroristes ont l'intention de déstabiliser le pays. Qui les finance et se trouve derrière tout cela, nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que nous devons les écraser. Maintenant.

Le général de brigade Gonzalez se redressa dans son fauteuil.

— Soyez assurés que la totalité des ressources de ma base est à votre disposition. Je vais mobiliser toutes les escadres de chasse, d'attaque et d'observation. Elles sont déjà armées et prêtes au lancement à tour de rôle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Nous pensons que les terroristes surveillent toutes les installations militaires de la province. Si votre base se met en état d'alerte, il est fort probable qu'ils adopteront un profil bas ou modifieront leurs plans. Nous croyons que leurs attaques se feront à petite échelle, assassinats et attentats à la bombe. Notre meilleure chance de les arrêter est de les détecter quand ils agiront, et de les frapper immédiatement.

— Je comprends. En quoi puis-je vous aider ?

— *Fuerza de paz* est dispersée sur un certain nombre d'emplacements secrets dans la province, et prête à réagir dans les plus brefs délais. Nous avons des hélicoptères et de l'artillerie lourde. Ce que le général Von vous demande est qu'un appareil de combat soit temporairement affecté à *Fuerza de paz*.

Le général de brigade acquiesça.

— Je vois. Très bien, colonel, je vais affecter mon meilleur pilote...

— Général, je dois vous demander de nous remettre l'appareil, à moi-même et au capitaine Fonzi. Je dois également vous demander de le faire avec la plus grande discrétion. Le général Von a pu déplacer

dans la capitale des unités du troisième bataillon et de la quatrième brigade aéroportée, sous un faux prétexte. La ruse est modeste, mais il a fait en sorte que toutes les unités de *Fuerza de paz* semblent se trouver à Buenos Aires, en prévision d'une attaque contre la capitale. En réalité, nous sommes ici, à Cordoba. L'ennemi ne doit pas l'apprendre.

— Colonel, je ne discute pas vos ordres ni ceux du général Von, mais tout cela est fort inhabituel.

— La capitale est pourrie. Nous sommes attaqués de l'extérieur et de l'intérieur. C'est à nous d'agir, général, nous les hommes de Cordoba. Le général Von s'est montré très explicite. Ceci n'est pas un ordre officiel. Il s'agit d'une demande personnelle d'assistance venant du général Von et de *Fuerza de paz*. Vous n'êtes nullement obligé de l'accorder. De fait, si vous la trouvez contraire au serment que vous avez prêté, vous avez la complète liberté de dénoncer le général Von, et de plaça le capitaine Fonzi et moi-même en état d'arrestation.

Le général de brigade cligna des yeux.

— Je...

— Mais le général Von s'est également montré explicite sur un autre point : si vous accédez à sa demande, vous aurez toute sa gratitude personnelle.

Le colonel sortit de sous sa veste un couteau à manche d'argent, dans un fourreau d'argent, et le posa sur la table.

— Vous comprenez ?

Le général de brigade Paul Gonzalez hocha la tête en direction du *facon* qui luisait sur son bureau.

— Je comprends. Je comprends tout à fait. Choisissez votre appareil. Mon adjoint et ses deux hommes les plus sûrs l'armeront selon vos instructions. Je vais signer des ordres déclarant que je le fais évacuer de la base pour révision d'usine.

— Mes remerciements, général.

Le colonel sourit.

— Vous palliez de mobiliser tous vos appareils. Tenez une escadrille de chasseurs armés et prêts à décoller, équipés pour une attaque au sol, sous prétexte d'entraînement aux armes. Je vais vous donner une fréquence radio secrète. Surveillez-la dans les quarante-huit heures à venir. Si cela se révélait nécessaire, nous demanderions

votre aide par radio.

Le général de brigade se leva.

— Colonel, dites au général Von qu'il peut compter sur mon entière coopération.

Il pressa une sonnette, et son aide de camp entra dans le bureau.

— Ansaldo, veuillez escorter ces deux officiers jusqu'au hangar 11 et en évacuer tout le personnel non essentiel. Puis choisissez deux hommes en qui vous avez confiance, et fournissez à ces officiers toute l'assistance qu'ils demanderont. Ne posez pas de question, et exécutez vos ordres avec une discrétion absolue.

Le lieutenant Ansaldo salua et sortant du bureau du commandant, conduisit les deux officiers de l'autre côté du tarmac, au hangar 11. Il évacua le hangar et alla chercher deux hommes de l'intendance. L'espace d'un instant, les deux officiers de l'armée de l'air se trouvèrent seuls dans le hangar... et ne purent se retenir de rire.

Jack Grimaldi se tourna vers Herman Schwarz.

— Colonel, vous êtes plus enjôleur qu'une courtisane.

Herman sourit largement.

— Je ne m'en suis pas mal tiré.

Il parcourut du regard le hangar rempli de gracieux bimoteurs à turbopropulseur.

Grimaldi consulta sa montre.

— Faisons s'activer le lieutenant Ansaldo. Striker passera à l'action dans deux heures.

CHAPITRE XVIII

El Negro entra dans la tente en coup de vent, Hamza Wahab à ses côtés. Les longs cheveux noirs d'El Negro étaient retenus sous une casquette de treillis, et les deux hommes portaient des uniformes de l'armée d'Argentine. Aziz Aloui, assis et occupé à nettoyer une mitrailleuse Uru brésilienne, leva les yeux. Aloui était le bras droit de Wahab et son garde du corps. L'Algérien était également un ancien de la Légion étrangère française, et faisait régner la discipline dans le camp avec un zèle de légionnaire. Même les soldats de la *Fuerza de paz* de Gusi évitaient de se frotter à cet Algérien souriant aux dents carnassières.

Aloui perçut la contrariété d'El Negro.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas. Vos hommes seront prêts à partir à l'aube ?

— Tout est prêt. Nous attendons un camion de plus ce soir, et nous serons prêts à lever le camp à l'aube, comme prévu.

— Vous avez reçu le dernier chargement ?

— Il est arrivé à midi. Tous les composants ont été vérifiés et attendent votre inspection.

— Montrez-moi.

Aloui se plaça aux côtés de Wahab pour le protéger. Les trois autour d'eux en formation tandis qu'ils traversaient le complexe. Ils parvinrent à une tente surveillée par une garde renforcée. Le sol, à l'intérieur, était coulé dans le béton, des marches menant au niveau inférieur. Les trois hommes descendirent les marches jusqu'au bunker aux murs épais.

Dans une cellule de béton ouverte, vide de tout ameublement, reposaient trois longs cylindres d'un vert grisâtre, attachés à une palette. Des bleus de travail déjà utilisés, portant le logo des Transports publics de Buenos Aires, pendaient à des patères.

El Negro hocha la tête, satisfait.

— Vous avez choisi vos hommes ?

— Oui.

Wahab serra la mâchoire avec détermination. L'étape suivante du plan relevait de sa responsabilité.

— Trois équipes de deux hommes, comme vous l'aviez spécifié. Tous font partie de mes proches les plus dévoués. Tous sont prêts à se sacrifier pour cette entreprise. Je ne prévois absolument aucun problème concernant l'infiltration, en particulier si vos agents dans la police locale contrôlent la situation pour eux. Le plan est établi. Tout se passe selon l'emploi du temps prévu. Il n'y a rien qui puisse le faire échouer.

L'air égaré reparut brièvement sur le visage d'El Negro. Son regard noir erra sur le plafond, comme s'il cherchait quelque chose.

— Un plan peut toujours échouer.

Bolan progressait dans l'obscurité. Ils avaient perdu quarante-huit heures à attendre que le Ranch leur trouve d'urgence des uniformes de l'armée de l'air munis des insignes et galons appropriés, d'une taille convenable, et les envoie par coursier à Buenos Aires, puis à Cordoba. Pendant ce temps Bolan, Kubrik, Dudley et Santiago s'étaient dissimulés dans les collines entourant le camp et avaient rassemblé des renseignements. Les visages d'Herman Schwarz et de Grimaldi étant inconnus, les deux hommes s'étaient mêlés à la population dans la capitale et dans la campagne environnante, recueillant tuyaux et rumeurs. Schwarz avait loué à proximité de la capitale un corps de ferme qui leur servait de base de travail, puis réceptionné les fournitures et l'équipement à l'aéroport de Cordoba. Tout cela avait représenté une terrible perte de temps, pendant lequel le campement terroriste avait connu une activité considérable et reçu des renforts, mais la perspective d'un soutien aérien pouvait faire toute la différence entre réussite et échec. Elle était trop importante pour être négligée.

Ce repos forcé leur avait également fourni des heures d'observation utiles. Un camion était entré dans le camp les deux jours vers midi, et revenu un peu après minuit.

Bolan se préparait à attendre. Malgré tous ses efforts, ils avaient dû se relayer pour soutenir Dudley sur presque tout le chemin. Ils l'avaient mis en position avec un fusil et une arme d'assaut FN. Dudley était à présent isolé et, en cas de problème, incapable de se déplacer rapidement.

Kubrik s'approchait en rampant aussi près du camp que possible.

Bolan devait bien reconnaître que leur plan était mince. Si Herman Schwarz et Grimaldi échouaient l'opération contre le campement devrait être annulée. Son écouteur émit un craquement et il entendit la voix de Grimaldi.

— Striker, ici Couverture. Réussite à cent pour cent. L'affaire est assurée.

Le Guerrier émit un soupir de soulagement.

— Heure d'arrivée prévue ?

— Vingt minutes.

Bolan changea de fréquence.

— Polack, vous êtes en place ?

— Affirmatif, Cooper. J'attends votre signal.

— Chicago ?

La voix de Dudley lui répondit.

— Affirmatif.

— Professeur ?

— Je suis prêt, j'attends.

Santiago semblait nerveux, mais prêt à agir.

La veille, Herman Schwarz avait acheté une voiture. Elle se trouvait maintenant à cinq kilomètres du camp, sur la route de montagne. Le véhicule était sur un cric, un pneu à plat Santiago avait laissé ses armes les plus lourdes sur le siège arrière, ne gardant que son pistolet dans le holster et une torche. Son uniforme bleu et son badge constituaient sa principale arme. S'il ne parvenait pas à arrêter le camion qui approcherait du camp à minuit, leur mission serait réduite à néant.

Bolan jeta un coup d'œil de derrière un rocher.

Santiago et sa voiture se trouvaient à quinze mètres de sa position.

Son écouteur se remit à grésiller.

— Striker, ici Couverture. J'ai repéré des véhicules au sol approchant de votre position, huit kilomètres à l'ouest.

— Professeur, nous passons à l'action dans cinq minutes.

Abandonnez votre radio.

— O.K., Cooper.

Santiago prit sa radio et la jeta sous la couverture du siège arrière. Il alluma les phares et s'accroupit à côté du cric et de sa roue de secours. Le temps passait avec une lenteur insupportable. Santiago attendit encore quelques instants, puis se releva. Il se planta au milieu de la route et agita sa torche au-dessus de sa tête. Le camion continua d'avancer en klaxonnant. Santiago, fidèle à sa parole, resta fermement planté au milieu de la route. Poussière et gravier volèrent quand le chauffeur du camion appuya brusquement sur la pédale du frein. Les deux portières s'ouvrirent à la volée. Deux hommes en uniforme de l'armée argentine sautèrent du véhicule. La sentinelle qui accompagnait le chauffeur portait un fusil FN.

Santiago fit un pas en arrière, intimidé, tandis que les deux hommes avançaient sur lui, vociférant des injures en espagnol à propos de priorités militaires et de l'idiotie de la police locale.

Bolan passa à l'action.

Les ordres de Santiago étaient simples. S'il réussissait à arrêter le camion, il devait faire gagner une minute au Guerrier, quoi qu'il arrive. Il baissa sa lampe torche et la braqua dans les yeux de l'un des soldats. Celui-ci lui cria d'ôter le faisceau de son visage ; Santiago laissa retomber sa torche et continua de reculer devant les soldats jusqu'à sa voiture.

Bolan s'était déjà glissé sous le camion. Il n'avait aucun équipement particulier, juste une corde qu'il avait nouée pour former un harnais de fortune. Il passa la corde autour d'un montant sous le camion et tira dessus afin que ses hanches soient suspendues au-dessus du sol. Ses armes étaient retenues contre son torse par des courroies. Il attendit pendant que les soldats invectivaient Santiago. Ils passèrent près d'une minute à cracher leur venin, relevèrent le numéro de son badge et son nom, puis remontèrent d'un bond dans le camion en claquant les portières.

L'Exécuteur rabattit son masque à gaz et s'arqua contre le châssis du camion. Les vitesses grincèrent et le véhicule démarra dans une embardée. Il prit un tournant et s'engagea sur la route qui menait au campement. Bolan parla dans son micro.

— À toutes les unités, insertion en cours.

La route était accidentée, et le chauffeur, visiblement furieux, conduisait vite. Le Guerrier était secoué et brinquebalé dans son

harnais de fortune, et chaque cahot cherchait à décrocher ses mains gantées et ses pieds calés contre le châssis. Poussière et gravier le mitraillaient projetés par les roues. Seul son masque à gaz lui permettait de respirer. Le trajet de cinq kilomètres jusqu'au camp fut éreintant. La tempête de poussière noire prit fin lorsque le camion pénétra dans la lumière provenant du campement et s'arrêta à la grille. Le camion fut salué par des gardes. Bolan s'accrocha comme une araignée au châssis du camion lorsqu'il franchit le portail dans un grondement sourd.

La voix de Dudley lui parvint dans son écouteur.

— Cooper, je vous ai vu passer le portail. J'attends votre signal.

— Affirmatif.

Le camion parcourut une courte distance à l'intérieur du camp, puis se rangea à côté de deux camions similaires et d'un groupe de jeeps et de motos. Le moteur s'éteignit et Bolan releva son masque à gaz. Les deux soldats sortirent de l'habitacle. Le Guerrier entendit le cliquetis d'un briquet et suivit leurs bottes du regard tandis qu'ils s'éloignaient. Ils discutaient en arabe.

L'Exécuteur sortit son couteau et coupa les cordes qui le retenaient. Il s'accroupit sous le camion, l'oreille tendue. Il y avait une tente à quelques mètres de l'avant du camion. Par-dessus les claquements et les cliquetis du moteur chaud, l'Exécuteur entendit d'autres voix s'exprimant en arabe.

Il émergea de sous le camion. Il portait un uniforme kaki ordinaire et une casquette de treillis. Personne dans le camp ne devait se promener avec un FN-2000 ni avec un ceinturon garni de grenades, mais il allait devoir y aller au culot. Il avait dévalisé la caisse d'accessoires de Kubrik. Son arme, chargée de munitions subsoniques, arborait maintenant le long tube noir d'un silencieux.

La charge multiple anti-personnel chargée dans le lance-grenades de 40 mm allait se révéler nettement plus bruyante.

Aziz Aloui et les deux hommes qui l'accompagnaient levèrent les yeux vers l'inconnu qui pénétrait dans la tente. Il portait un uniforme kaki, mais l'arme qu'il tenait était d'un type qu'Aloui n'avait jamais vu, et certainement pas dans le camp. La poussière avait dessiné des lignes sombres autour de son visage : il avait visiblement porté un masque quelconque. L'instinct acquis au cours de toute une vie consacrée à la guerre, à la terreur et au meurtre s'éveilla dans son esprit.

Quelque chose n'allait pas.

Il s'exprima en espagnol.

— Vous êtes perdu ? Le mess de *Fuerza de paz* se trouve deux tentes plus loin.

Il se tourna légèrement vers l'un de ses hommes et, jovial, s'adressa à lui en arabe.

— Encore du thé, Ahmad ?

Il souleva la théière et enchaîna, calmement :

— Abattez cet homme. Il est...

L'arme de l'inconnu émit à peine un chuchotement. Les clics successifs de son mécanisme étaient les bruits les plus audibles. Aloui resta figé sur place en voyant ses hommes glisser de leurs chaises et tomber à terre. Sa main était à quelques centimètres de sa mitrailleuse, mais il ne bougea pas d'un pouce.

Les yeux bleus inquiétants de l'inconnu s'étrécirent lorsqu'il parla en arabe.

— Je vous connais.

Aloui sentit une terrible angoisse lui nouer l'estomac tandis que l'homme continuait en anglais.

— Vous êtes Aziz Aloui. Vous êtes recherché, et, partout où vous êtes, on trouve Hamza Wahab.

Le regard froid de l'inconnu ne quittait pas les yeux d'Aloui.

— Où est Wahab ?

Les yeux du terroriste se détournèrent malgré lui vers la table où reposait sa mitrailleuse. L'homme lui sourit.

— Qu'y a-t-il dans la grande tente entourée de gardes ?

Aloui avala sa salive. Le terrible regard de l'homme continuait de le vriller, comme s'il pouvait lire dans ses pensées.

— Vous n'êtes pas du genre suicidaire. Voici ce que vous allez faire. De la main gauche, avec deux doigts, je veux que vous éjectiez le magasin de votre arme. Videz la cartouche qui se trouve dans la chambre, puis éjectez toutes les cartouches du magasin et replacez-le dans votre arme. Faites tout ça lentement.

Aloui suivit ses ordres avec une lenteur étudiée.

— Et maintenant ? Vous ne sortirez jamais vivant de ce camp, lança-t-il à l'intrus d'un air de défi.

— Vous et moi allons marcher jusqu'à la tente dont je viens de parler. Un faux mouvement, et je vous envoie au cimetière.

L'homme inclina la tête en direction de la table.

— Allumez une cigarette.

Aloui se leva de son siège avec raideur. Il mit son arme vide en bandoulière et alluma une cigarette. Les deux canons de l'arme de l'inconnu ne vacillèrent pas.

— Allons nous promener, déclara-t-il.

Les deux hommes traversèrent le camp, semblant bavarder, Aloui fumant sa cigarette. Personne ne fit mine de les arrêter. L'Arabe cherchait une échappatoire.

— Je dois donner le signal de reconnaissance.

— Non, nous entrons directement.

Aloui grinça des dents tandis que ses hommes saluaient brièvement et soulevaient le rabat de la tente pour lui et son invité. Le rabat retomba derrière eux. L'inconnu contempla la porte d'acier au bas des marches de ciment.

— Ouvrez-la.

— Je n'ai pas le code.

L'Américain porta son arme à son épaule et inclina le canon en direction des genoux d'Aloui.

— Je vous fais sauter les jambes.

Les mains du terroriste le démangeaient à l'idée du minuscule Walther de calibre 25 dissimulé dans sa poche. Il descendit les marches comme s'il pénétrait dans son propre tombeau. La voix derrière lui était inflexible.

— Ouvrez-la.

Aloui composa le code, et les verrous d'acier glissèrent dans leur logement avec un bruit métallique. Il poussa la porte, et l'unique plafonnier s'alluma automatiquement. Aloui entra, l'inconnu à sa suite. Celui-ci s'arrêta pour examiner les trois cylindres et les

inscriptions qu'ils portaient.

C'est alors que l'Arabe plongeait.

Le doigt de Bolan pressa la détente. Il s'était fait poignarder, brûler, rouer de coups et bombarder depuis une semaine. Grimaldi l'avait averti qu'il n'était pas à cent pour cent de ses capacités. Aziz Aloui était le plus massif et le plus fort des deux, et, à l'instant où il plongeait, il fut aussi le plus rapide.

Le mécanisme du FN-2000 crépita entre les mains de Bolan. Ses réactions étaient légèrement trop lentes, et les quarante centimètres supplémentaires du silencieux fixé sur le canon de son arme fournissaient à Aloui une prise et un levier. L'Algérien poussa le canon vers le ciel, et la rafale silencieuse de Bolan fit sauter des éclats de ciment au plafond. Le Guerrier grimaça en recevant le poing d'Aloui dans le ventre. Ses côtes craquèrent. Le poing était serré autour d'un petit pistolet d'acier.

L'Arabe pressa la détente aussi rapidement qu'il le pouvait Bolan n'avait pas pu revêtir une armure complète à cause de son infiltration, mais son uniforme de l'armée dissimulait un gilet souple. Il pria pour que celui-ci tienne bon. Il envoya un genou entre les jambes de son adversaire, mais l'Algérien réussit à le bloquer. Bolan lutta pour braquer le canon de son arme sur la tête du pourri. La main massive de l'Algérien tenait le silencieux comme dans un étau ; elle maintint le canon pointé vers le haut au-dessus de sa tête, tandis que Bolan tirait une autre rafale. Aziz plia le poignet. Le tube d'aluminium du silencieux se tordit et s'aplatit et l'arme du Guerrier s'enraya.

Aloui eut un sourire triomphal. Bolan vit trente-six chandelles quand le terroriste le frappa entre les deux yeux de son pistolet vide. Un coude le suivit rapidement, frappant l'Exécuteur sur le côté du crâne. Il ne pouvait pas battre Aloui en combat à mains nues dans son état actuel. Le coude du tueur le frappa une deuxième fois à la tête. Bolan cherchait toujours, des deux mains, à lui arracher le contrôle de son arme. Sa vision se brouilla quand le coude de l'Algérien lui heurta la mâchoire.

Alors, le Guerrier cessa soudain de combattre la prise d'Aloui sur le fusil. Il l'accompagna et tordit l'arme des deux mains. L'engin se plaça verticalement entre les deux hommes. Le sourire d'Aloui se figea lorsque le canon bien plus court du lance-grenades se retrouva soudain sous son menton, mais il n'eut même pas le temps d'avoir peur : sa tête disparut dans une éruption de flammes jaunes et de chevrotine.

La voix de Kubrik résonna immédiatement dans son écouteur.

— Cooper, j'ai entendu une sorte de détonation étouffée. Veuillez confirmer.

— C'était moi.

Bolan se retourna vers les cylindres. Des étiquettes avertissant d'un danger chimique s'étaient étalées sur chacun d'eux. Les lettres HCN étaient inscrites au pochoir en grosses lettres noires sous les étiquettes.

— Cooper, je détecte des mouvements à l'intérieur du camp.

Bolan n'en doutait pas. Il considéra les bleus de travail des Transports publics de Buenos Aires accrochés au mur. Un plan de Buenos Aires y était également fixé, la gare centrale de la capitale soulignée au marqueur. Un deuxième plan représentait la gare elle-même. Le Guerrier considéra les cylindres derrière lui. Ils étaient remplis d'acide cyanhydrique, le gaz surnommé « Zyklon B ». Ce gaz était instantanément mortel pour quiconque le respirait.

C'était le même gaz que celui utilisé par les Nazis dans les chambres à gaz de leurs camps de concentration.

L'Exécuteur comprenait clairement le plan de *Los Facones*. Il allait y avoir une autre attaque terroriste à Buenos Aires, un massacre dans la gare ferroviaire la plus animée de la capitale. La population demanderait des élections anticipées. Mariano Del Valken serait élu président à la quasi-unanimité, et nommerait immédiatement le général Gustavo Von chef suprême des armées. La loi martiale serait déclarée. Les « terroristes » seraient miraculeusement arrêtés et exécutés.

Puis, avec une nation entière entre leurs mains, ils commenceraient vraiment à s'amuser.

Les lèvres de Bolan s'écartèrent, découvrant ses dents.

— Professeur, êtes-vous en position ?

— Affirmatif.

Pendant leurs deux jours de repos forcé, ils avaient repéré les câbles alimentant le campement en électricité. En admettant que Santiago ait survécu après avoir arrêté le camion pour Bolan, sa mission secondaire consistait à atteindre le câble et à le couper.

Le Guerrier se couvrit le visage de son masque à gaz et enfila ses lunettes de vision nocturne. Les lumières du bunker clignotèrent au

moment où il mettait ses lunettes en marche. Bolan dévissa le silencieux hors d'usage et débloqua le mécanisme de son fusil.

Une sirène d'alarme se mit à mugir à travers le campement au moment où l'Exécuteur glissait un magasin neuf dans son fusil et le braquait sur le premier cylindre.

— Professeur, coupez la lumière. Polack, attendez que le générateur prenne le relais – et frappez.

— Qu'est-ce que c'était ?

El Negro leva les yeux en entendant un vague bruit sourd et creux.

Wahab regarda autour de lui.

— Je n'ai rien entendu.

L'instinct d'El Negro s'éveilla ; un frisson lui parcourut l'épine dorsale. Son visage se fendit dans un rictus haineux.

— Il est ici !

— Qui ?

— L'Américain !

El Negro saisit sa mitrailleuse brésilienne, pivota sur ses talons, et s'adressa à l'un des soldats de la *Fuerza de paz* de Gusi.

— Sonnez l'alarme ! Contactez le général Von et dites-lui que le camp est attaqué !

Le soldat sortit au pas de course. Quelques secondes plus tard, les sirènes se mirent à mugir dans tout le campement.

— Wahab, rassemblez vos hommes ! Suivez le plan ! Retraite en combattant, puis dispersion dans les montagnes ! Je vais prendre des soldats et protéger le portail...

Les moteurs des générateurs s'allumèrent en ronflant, et les lumières un instant éteintes revinrent dans le campement.

— Nous avons été infiltrés.

Le grondement reconnaissable d'un lance-grenades de 40 mm résonnait à l'extérieur du périmètre. Des mitrailleuses lui répondaient depuis les miradors. Les pires soupçons d'El Negro se confirmèrent lorsqu'il entendit une grenade à explosifs brisants tonna à l'intérieur du camp. La pulsation régulière du générateur d'urgence crachota, perdant sa régularité, et les lumières du camp vacillèrent avant de

s'éteindre une seconde fois ; le moteur diesel était mort.

— Dites à vos hommes de mettre leur équipement de vision nocturne. Allez aux camions.

El Negro alluma ses lunettes et sortit de la tente. Les mitrailleuses des deux miradors placés à l'est envoyaient à l'aveuglette des balles traçantes à l'intérieur du périmètre. Des *Turcos* couraient à travers le camp, agitant leurs fusils et essayant de trouver Wahab pour le protéger. Les soldats de Gusi, mieux organisés, couraient vers les postes d'urgence qui leur avaient été assignés. Une escouade déjà armée attendait ses ordres devant la tente d'El Negro.

— Il y a un intrus dans le camp. Suivez-moi !

Les hommes se déployèrent tout en fonçant vers le bunker camouflé. El Negro décrivit un petit cercle de la main, et ses hommes encerclèrent la tente, il pointa le tranchant de la main vers l'avant, et les deux hommes placés à ses côtés s'éloignèrent silencieusement vers le rabat de la tente.

Le premier soldat tomba à genoux. Il poussa une exclamation et s'effondra à terre. Son camarade tituba soudain et porta les mains à sa gorge, suffoquant. Un homme placé au coin opposé de la tente crispa l'épaule comme s'il venait d'être poignardé et tomba en avant tête la première.

— Arrière ! Reculez ! rugit El Negro de toute la force de ses poumons. Il a libéré le gaz ! Il a...

La mitrailleuse d'El Negro crépita entre ses mains tandis que le rabat de la tente s'entrouvrait et qu'une grenade en sortait, rebondissant dans la poussière. Il se jeta au sol. Les lentilles de ses lunettes de vision nocturne se solarisèrent lorsque le magnésium de la grenade éblouissante s'embrasa l'espace d'un millième de seconde incandescent.

L'Exécuteur plongea hors de la tente. L'effet aveuglant de la grenade était amplifié par l'équipement de vision nocturne de ses adversaires et sa capacité à absorber la lumière. Cependant les soldats de *Fuerza de paz* avaient visiblement été entraînés par certains des meilleurs instructeurs d'Amérique. Même aveuglés, ils se couchèrent et infligèrent à la tente un feu croisé dévastateur. Bolan se jeta à terre à côté d'un homme qui tirait aveuglément vers la tente et cria en espagnol :

— *Donde ?*

Le soldat cligna des paupières pour chasser l'image persistante de la grenade éblouissante et répondit en criant :

— Il est dans latente ! Un intrus ! Il...

Bolan abattit le tranchant de sa main droite sur la nuque de l'homme aveuglé. Le soldat s'écroula sur sa mitraillette.

Le Guerrier arracha son masque à gaz. Le cyanure d'hydrogène se dispersait rapidement du bunker, et c'était un risque qu'il lui faudrait prendre. Il ne pouvait pas se permettre d'être le seul homme du campement portant un masque à gaz. D'ailleurs, le Zyklon B avait l'effet secondaire malheureux de dégrader rapidement les filtres des masques à gaz.

Bolan retourna sa casquette de treillis et devint un soldat de *Fuerza de paz*. Il tira une rafale de sa mitraillette en direction de la tente vide. Les autres soldats clignaient des yeux et secouaient la tête pour débarrassa leur vision des effets de la grenade. Camions et jeeps commençaient à démarrer, et de nombreux hommes en tenue pare-balles surgissaient des tentes comme des fourmis.

Le lance-grenades de Kubrik continuait de retentir dans l'obscurité. Les mitrailleurs postés dans les miradors essayaient de répliquer en suivant l'éclair produit par son arme. Un fusil à longue distance crépita dans le lointain ; l'un des tireurs bascula par-dessus la rambarde du mirador et alla s'écraser au sol.

Dudley était entré dans la danse.

La menace avait été identifiée et le combat engagé. Il était temps de faire intervenir la cavalerie.

— Jack, j'ai besoin de toi.

— Confirmez position, Striker, répondit immédiatement Grimaldi.

Bolan regarda rapidement autour de lui. Les barils de fuel destiné aux générateurs brûlaient avec entrain.

— À quarante mètres plein sud de l'essence en flammes. Me dirige vers le sud.

— Affirmatif, Striker. J'arrive.

Bolan sortit du couvert tandis que le son d'un bimoteur à turbo-propulseur commençait à gronder dans le lointain. Une voix rugit en espagnol, d'un ton impérieux reconnaissable entre mille.

— Vous ! Venez avec moi !

L'Exécuteur vira de bord et courut en direction d'El Negro et des deux soldats qui l'accompagnaient.

— Vite ! Allez chercher ma jeep et revenez ici ! Assurez-vous que...

El Negro s'interrompit, bouche bée, en voyant Bolan lever sa mitraillette et ouvrir le feu. Le Guerrier braqua ensuite le canon de son arme sur les deux soldats de *Fuerza de paz*. L'arme ronronnait comme une tronçonneuse entre ses mains ; une seule rafale abattit les deux hommes.

El Negro avait trois trous saignants dans la poitrine. Sa main gauche agrippait un cordage de tente pour le maintenir debout.

Pourtant il avança comme un zombi. Ses longs cheveux flottaient derrière lui. L'avant de sa chemise kaki était ensanglanté du col à la ceinture. Les flammes du fuel embrasé l'auréolaient d'une lueur d'un orange criard, mais il continuait d'avancer.

Le sourire maculé de sang d'El Negro était hideux. Le tueur ne s'arrêta que lorsque Bolan leva son arme entre leurs deux corps. Un sifflement étranglé s'échappa de ses lèvres et au moment où le Guerrier allait le rafaler, il s'abattit tête la première dans la poussière.

Le rugissement des turbopropulseurs, au-dessus de sa tête, se changea en hurlement et le camp fut illuminé d'un feu d'enfer par la détonation du napalm. Grimaldi et Schwarz venaient d'intervenir.

Le lieutenant Ansaldo fit irruption dans la pièce.

— Général ! J'ai une communication urgente sur la fréquence radio que vous m'avez demandé de surveiller !

Le général Gonzalez se leva d'un bond.

— Passez-la-moi !

Le lieutenant régla la radio. Des parasites grésillèrent, puis une voix parla en espagnol.

— Général ! Ici le colonel Fabian. Nous avons engagé le combat avec l'ennemi dans la Sierra de Cordoba et rencontrons une forte résistance. L'avion du capitaine Fonzi est endommagé. Je suis presque à court de munitions. Pouvez-vous nous aider ?

— Oui, colonel. Ici le général Gonzalez. Ma deuxième escadre est armée et en position sur le tarmac comme vous l'avez demandé.

Veillez m'envoyer vos coordonnées.

Le lieutenant Ansaldo prit note des coordonnées.

— Colonel, quelle est la situation ?

— Ennemi en nombre équivalent à une brigade, et tentant de se disperser. Ils sont déguisés en personnel de l'armée d'Argentine. Soyez conscient qu'ils possèdent des mitrailleuses lourdes. Peut-être des lance-roquettes. Nos renseignements nous informent qu'ils sont dirigés par Hamza Wahab et Aziz Aloui, terroristes identifiés et recherchés par les États-Unis et Interpol. Il ne faut pas les laisser s'échapper.

Le général pressa un bouton de son Interphone, qui le mit en communication avec une pièce où six pilotes de l'armée de l'air d'Argentine attendaient des nouvelles de leur mission secrète.

— Escadre 2 ! Tous les pilotes décollent !

Ailleurs dans la base, la porte de la salle où attendait l'escadre 2 s'ouvrit à la volée, et des hommes traversèrent le tarmac en courant en direction de six chasseurs Mirage III. Roquettes, bombes et missiles festonnaient les logements placés sous les ailes. Près du bord arrière des ailes luisaient les démarreurs des turboréacteurs. Les pilotes sautèrent dans leurs avions et firent tourner les moteurs déjà chauds.

Gonzalez pressa le bouton de son Interphone.

— Colonel ! L'escadre 2 a décollé et passe le mur du son ! Heure d'arrivée estimée...

Le général consulta sa montre, puis la carte de Cordoba accrochée au mur.

— ... cinq minutes ! Quel est le statut des alliés dans la zone ?

— Aucune force alliée dans la zone. Le capitaine Fonzi et moi étions les premiers à réagir ! Seul un petit groupe de *Fuerza de paz* se trouvait là. Ils ont été assassinés. Général, l'ennemi tente de s'enfuir en jeep et en camion ! Nous avons demandé à la police locale de traiter d'établir un barrage routier pendant que des équipes de protection de *Fuerza de paz* s'avancent sur la zone. Ils sont à trente minutes d'ici. Nous ne pouvons pas laisser les terroristes s'échapper et se disperser dans les montagnes ! Leurs cibles sont confirmées. Le gouverneur Del Valken, le général Von, le ministre de l'Economie Von. Tous les véhicules dans un rayon de trois kilomètres autour des coordonnées sont hostiles. Ils ne doivent pas s'échapper ! Je répète : ils ne doivent pas s'échapper !

— Colonel, six avions de combat Mirage ÜI, entièrement chargés en vue d'une attaque au sol, sont en route.

Le général serra les poings.

— Colonel, j'aurai fait décoller l'escadre 6 d'ici dix minutes. Je vais également envoyer des hélicoptères, et contrôler la zone après que les chasseurs auront effectué leurs tours d'attaque.

Le général de brigade s'exprimait avec une certitude absolue.

— Pas un seul terroriste ne s'échappera. Je vous donne ma parole.

La voix d'Herman Schwarz lui répondit dans la radio, empreinte de la même certitude :

— Général, ce soir, vous serez le sauveur de la république.

— Qu'est-ce qui se passe ! tonna la voix de Gusi dans la radio.

Hamza Wahab, d'un signe de tête, ordonna à son chauffeur de démarrer la jeep.

— Nous avons eu un intrus. Puis nous avons été attaqués par un avion.

— Un avion ?

Gusi était choqué. Il refusait de croire que le gouvernement américain ait osé attaquer le sol argentin, quels qu'aient été leurs soupçons.

— Un bombardier ?

— Non, c'était une espèce d'avion de combat bimoteur à turbopropulseurs armé de roquettes et...

La voix de Gusi devint glaciale.

— Un Pucará !

— Si vous le dites, convint Wahab. Il n'y en avait qu'un. Il a cependant réussi à détruire le Zyklon B et à mettre le feu à la moitié du camp. Nous avons perdu près de deux sections de mes hommes, et vos soldats de *Fuerza de paz*. Nous avons réussi à le repousser en le mitraillant du sol. Nous pensons qu'au moins un tireur embusqué et un lanceur de roquettes se trouvent à l'extérieur du périmètre. Les agents chimiques sont détruits, et le camp est en flammes. Je suis en train de l'évacuer.

Gusi réfléchit.

— Peu importe. Nous pouvons retourner cette situation à notre avantage. Les journaux de demain annonceront que des terroristes ont osé attaquer une installation militaire argentine. Cela contribuera à justifier notre prise de pouvoir.

Wahab fit signe à un camion d'avancer, et son convoi s'ébranla en direction des grilles du campement. Tous les camions et les jeeps étaient équipés d'une ou plusieurs mitrailleuses lourdes. Leurs canons pivotaient dans toutes les directions en quête d'un éclair révélateur provenant d'un tireur embusqué.

— J'évacue comme convenu, annonça-t-il à Gusi. Une fois loin du campement, nous nous rendrons aux points de dispersion et nous séparerons.

— Où est El Negro ?

— Disparu, général Von.

Wahab leva rapidement les yeux vers le ciel, distrait.

— Présumé mort.

La voix de Gusi devint rageuse.

— Comment... ?

— Général Von, l'interrompt Wahab.

Wahab leva les yeux vers le ciel nocturne. L'air ambiant lui-même semblait gronder.

— Général, avez-vous ordonné à des...

Le camion de tête du convoi et la porte principale du camp explosèrent dans une boule de feu orange. La déflagration et les débris projetés annihilèrent la jeep qui suivait le camion. Wahab, horrifié, vit le ciel nocturne s'illuminer d'éclairs, et deux canons de 30 mm se mirant à mitrailler son convoi en ligne droite. L'air vibrait des hurlements des chasseurs qui passaient au-dessus de sa tête.

Wahab ne vit pas, et n'entendit pas, la bombe de 500 kilos qui pulvérisa son véhicule. Son convoi était aligné pour sortir par la grille, formant une cible parfaite pour les six Mirage III.

CHAPITRE XIX

Roberto Von n'en croyait pas ce qu'il lisait dans le journal du matin. Il était en train de prendre son petit déjeuner dans la cour intérieure de son hôtel particulier. Une attaque contre le camp dans les montagnes était inconcevable. La nation entière serait en fureur d'ici le déjeuner.

— Le camp a été complètement détruit ?

La voix de Gusi lui répondit, glaciale, au téléphone.

— Oui, j'ai perdu soixante-quinze pour cent de l'élite de mes soldats de *Fuerza de paz*.

— Et les *Turcos* ? Combien... ?

— Il n'y a plus de *Turcos*. Ils ont été annihilés. Wahab et Aloui sont morts. Notre stock de Zyklon B a été détruit.

Robi se prépara au pire.

— Et notre cousin ?

Il y eut une longue pause au bout du fil.

— El Negro a disparu... présumé...

— Il est mort...

Le visage de Robi se figea comme un masque.

— ... sans quoi il nous aurait contactés.

Robi secoua la tête, incrédule.

— Le général Gonzalez a attaqué le camp avec des chasseurs à réaction ?

— Oui...

Un amusement teinté d'amertume se glissa dans la voix de Gusi.

— ... sur mes ordres.

Robi faillit s'étrangler avec son café.

— Tes ordres ?

— Première nouvelle – mais c’est ce qu’il m’a dit. Pour contrôler la situation, je n’ai pas eu d’autre choix que de confirmer. Je crains d’être obligé de lui remettre une médaille.

La voix de Gusi baissa d’une octave.

— Il s’est montré extrêmement consciencieux. Il a effacé le camp de la surface de la Terre avec des bombes de 500 kilos, puis l’a fait occuper par des aviateurs armés venus de sa base. Il est interviewé à la télévision en ce moment même. L’assaut est salué comme une grande victoire pour la république.

— Mais...

Robi essayait de calculer l’ampleur du désastre.

— Comment est-ce arrivé ?

— Les Yankees ont dû introduire des agents dans la base aérienne. Ils se sont fait passer pour des pilotes de *Fuerza de paz*, ont réquisitionné un Pucará sur mon ordre. Ils ont également demandé à Gonzalez de tenir une escadre de chasseurs prêts à décoller sur le terrain. Ils ont pénétré le campement, ont découvert le gaz et l’ont détruit. Quand mes troupes se sont rassemblées, les Yankees ont fait intervenir Gonzalez. Ils ont interrompu leur propre attaque, laissant les escadres de chasseurs terminer le boulot.

Les sourcils de Robi s’affaissèrent.

— Pour le moment c’est une grande victoire *contre* le terrorisme et, comme tu dis, cela nous aidera à prendre le pouvoir. Mais nous devons contrôler les investigations. Quand les gens commenceront à y regarder de plus près, il sera évident qu’un nombre important de membres de *Fuerza de paz* cohabitaient avec les prétendus terroristes.

— Mes soldats sont déjà en train de relever les aviateurs de Gonzalez sur les lieux.

— Gonzalez est un patriote. Et s’il devenait soupçonneux ?

— Je pense qu’il le deviendra.

La voix de Gusi n’était plus qu’un grondement sourd.

— Mais avant que cela se produise, il connaîtra une fin tragique, victime de la guerre contre le terrorisme, et sera remplacé par quelqu’un de plus... convenable. J’ai déjà en tête un officier de l’armée

de l'air.

— Où se trouve le Pucará volé, à présent ?

— Nous l'ignorons. Avant de mourir, Wahab m'a dit qu'ils avaient repoussé le Pucará par des tirs qui ont endommagé l'appareil. Les Yankees ne pourront pas le réarmer ni l'alimenter en carburant. Ils savent aussi que nous sommes à leur recherche. L'avion est sans importance.

— Très bien, je vais contacter Nano et...

Robi leva les yeux en entendant un frottement au-dessus de sa tête.

Un parachutiste descendait à une vitesse vertigineuse vers sa cour intérieure. L'engin civil était déployé comme les ailes d'un faucon. Robi eut à peine le temps de se mettre debout et de tendre la main vers son pistolet que... l'Exécuteur lui atterrissait dessus à pieds joints.

Robi fut projeté de côté par les bottes de Bolan et rebondit violemment contre la clôture de la cour. À l'intérieur, les gardes du corps échangeaient des exclamations, réagissant au vacarme inattendu.

Le Guerrier se releva péniblement des débris de la table du petit déjeuner. Il tira une grenade au phosphore et la dégoupilla. À l'intérieur de la maison, il aperçut des hommes en costume noirs, revolver à la main, qui couraient vers la porte ouverte donnant sur la cour et lança la grenade. Un feu blanc éclata dans la maison et en remplit l'intérieur, laissant à Bolan quelques instants d'intimité.

L'Exécuteur revint à sa préoccupation première.

Roberto Von se levait. Son bras gauche pendait, à un angle horrible, de sa clavicule cassée. Du sang lui coulait sur le côté du crâne, et il clignait rapidement les yeux. Il s'approcha, sa dague SS à la main.

Alors, en toute simplicité, Bolan tira la dague d'El Negro et la plongeait dans le ventre du pourri.

Le fils du Reich hoqueta tandis que Parier pénétrait jusqu'à la garde, puis, inerte, s'effondra sur le dallage. Le Guerrier se baissa pour ramasser le poignard qu'il avait lâché. Le téléphone de Robi gisait à terre, et quelqu'un criait dans un espagnol frénétique. Il le ramassa et écouta un instant.

— Robi, mon frère ! Réponds-moi ! Robi !

Seul un homme pouvait appeler Robi « mon frère ».

Bolan répondit en espagnol, froidement lentement.

— Ton frère est mort, Gusi. Je viens de le tuer et de brûler sa maison. Maintenant je vais te tuer et tuer Nano.

Bolan éteignit le téléphone et paria dans son micro-casque.

— Santiago, fais-moi sortir d'ici.

— O.K., Cooper.

Un moteur pétarada dans la rue. Les planches de la clôture latérale furent défoncées par le pare-chocs avant d'une Ford Falcon. Bolan rassembla son parachute tandis que le véhicule s'arrêtait net. Il enjamba les débris de la clôture et se glissa sur le siège du passager. Herman Schwarz était installé à l'arrière, un fusil entre les mains. Grimaldi devait ramener le Pucará dont Bolan avait sauté vers leur planque à l'extérieur de la capitale. Hermán Schwarz se pencha par la portière pour examiner Roberto Von et la dague enfoncée dans sa poitrine.

— Beau travail ; bien propre !

Bolan ferma les yeux tandis que Santiago passait la marche arrière. Il était complètement épuisé. L'hôtel particulier était en flammes. La fumée sortait de chaque fenêtre, et les flammes léchaient les avant-toits. Le Guerrier rouvrit les yeux et contempla la dague de Robi.

Il lui restait deux livraisons à effectuer.

Santiago remonta la route menant au corps de ferme loué par Hermán Schwarz. Le Pucará était stationné sous les arbres. L'appareil anti-guérilla avait été conçu pour pouvoir décoller de routes de campagne ou de pistes de fortune et y atterrir, et n'avait servi jusqu'à là que pour des missions de routine.

Grimaldi se tenait à côté de l'avion avec lequel il avait survolé l'hôtel particulier de Robi. Les muscles endoloris de Bolan se souvenaient bien du saut. S'extraire de cet appareil de combat avait constitué un exercice en soi. Le pilote était rentré au refuge avec deux heures d'avance sur le Guerrier. Ce dernier poussa un grognement épuisé en sortant de la voiture avant de rejoindre le pilote pour examiner leurs ressources aériennes.

L'avion n'avait subi que quelques dommages pendant l'attaque.

— Où en sommes-nous question armement ? demanda Bolan.

Grimaldi renâcla.

— Eh bien justement, c'est là que ça coince. Nous sommes à court, et nous n'avons ni munitions de rechange ni outils pour ouvrir les soutes à canons et transférer les munitions. Il perd aussi de l'huile, et il ne reste qu'un demi-réservoir de carburant. S'il va où que ce soit, ce ne sera ni loin, ni vite.

— Bon.

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Nous devons nous en contenter.

Il se tourna vers Kubrik. Dudley et lui, assis à l'ombre, écoutaient la radio.

— Quoi de neuf ?

— Rien de bon, répondit Kubrik. Le gouverneur Del Valken a déclaré la loi martiale dans la province de Cordoba. La capitale est bouclée, et il y a des barrages routiers dans toutes les montagnes. À partir de maintenant, nous déplacer va se révéler difficile, sinon impossible. Le général Von se voit félicité pour avoir détruit une « importante menace terroriste ». Le parti de Del Valken déclare que les terroristes ne pourraient pas opérer avec autant d'audace en Argentine sans la connivence du gouvernement, ou son incompétence notoire. Son parti et la majorité de la population exigent des élections anticipées. Le parti au pouvoir a cédé il y a une heure, et l'Argentine va revoter. Le taux d'approbation national de Del Valken est au plus haut.

Kubrik s'interrompit et regarda autour de lui d'un air mécontent.

— Je regrette de devoir le dire, Cooper, mais si les *Facones* prennent le pouvoir en Argentine, je ne sais pas à qui vous rendez des comptes, mais moi je travaille pour la C.I.A., et assassiner les présidents librement élus des alliés de l'Amérique dépasse mes attributions, aussi malfaisants soient ces ordures.

— Je peux respecter ça.

Bolan examina ses options. Elles commençaient à lui faire défaut. Son équipe était blessée et morte de fatigue. Ils étaient toujours libres, mais ne pouvaient pas sortir de leur cache sans être découverts. Leurs ressources aériennes étaient extrêmement douteuses, et ne comportaient que deux places. Ils s'étaient admirablement débrouillés pour éliminer les *Facones*, mais Del Valken et Gustavo Von étaient

toujours vivants, et ces deux-là représentaient les menaces les plus importantes. Devenir le président et le commandant suprême des armées les rendrait pratiquement inattaquables.

Même si cela ne risquait pas d'arrêter Bolan.

Les *Facones* tomberaient. Avec l'accord des autorités – ou sans leur accord.

— Je suis avec vous.

Dudley se leva de sa chaise ; il avait deviné la pensée de Bolan.

— Ils s'en sont pris à ma famille, et si nous n'obtenons pas de permis de chasse légal pour ces salauds, va pour le braconnage.

— Eh bien, de toute façon, moi, je suis un homme mort...

Santiago haussa les épaules dans un geste suprêmement latin.

— ... alors je suis avec vous tant que ça durera.

Bolan se tourna vers Herman Schwarz, qui souriait, l'air particulièrement réjoui.

Bolan regarda son as de l'aviation. Grimaldi poussa un profond soupir.

— Oh, très bien, mais tu plonges avec moi dans le piège mortel.

— Marché conclu.

Tous les regards se braquèrent sur Kubrik.

L'homme de la C.I.A. leva les yeux au ciel.

— Oh, après tout... Personne ne roussit impunément les sourcils de ma petite amie. Mais je vais perdre mes avantages professionnels, je vois ça d'ici.

Il secoua la tête, comme étonné de sa propre folie.

— Dites-moi seulement que vous avez un plan.

— J'ai un plan, répondit Bolan.

Kubrik haussa les sourcils.

— Dites-moi qu'il n'est pas aussi ridicule que celui que vous avez pondu concernant les transports blindés de la Lujan.

Bolan acquiesça.

— Il est pire.

CHAPITRE XX

— Striker ! s'écria Aaron Kurtzman. Où diable étiez-vous passés, tous ?

— Ici et là. Tu sais, dans les provinces.

Kurtzman jeta un coup d'œil aux énormes manchettes des journaux d'Amérique latine qui défilaient sur son écran d'ordinateur.

— Ce ne serait pas dans la province de Cordoba, par hasard ?

— Il se trouve que si. Écoute, l'Ours, je suis comme qui dirait coincé ici. Quelle est la situation politique ?

— Les deux pays sont sens dessus dessous.

Kurtzman soupira avec résignation.

— Ce sont vraiment des Nazis ?

— Oh, ce sont des Nazis, aucun doute. Des Nazis sud-américains de la troisième génération, mais ils connaissent la mentalité sur le bout des doigts. Ce sont de vrais croyants, et on les a formés pour régner, même si la drogue et le pognon les intéressent plus que le pouvoir.

— Alors qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je dispose de ressources très limitées. Quelle est la situation tactique de ton côté ?

Kurtzman examina sa carte.

— Le pays est bouclé, du moins aussi bouclé que peut l'être une république sud-américaine. Des barrages de police et de l'armée ont été mis en place dans toutes les provinces. Toutes les installations militaires, de la frontière brésilienne à la Terre de feu, sont en état d'alerte maximale. Ils attendent que les terroristes jouent leur prochain coup, ce qui veut dire qu'ils t'attendent.

— Parle-moi de ce que je ne sais pas déjà.

— Le gouverneur Del Valken prononce des discours à la télévision tous les jours, dénonçant le terrorisme et adressant aux États-Unis des reproches à peine voilés pour ce qui est en train de se produire.

Politiquement, c'est la panique.

— Et pour la bataille au camp d'entraînement ? Quelles retombées a-t-elle provoquées ?

— On a retrouvé le général de brigade Gonzalez dans son propre bureau, une balle dans la tête. On raconte qu'il a été assassiné en signe de représailles, pour avoir détruit la base terroriste.

— Il l'a été, mais pas par des terroristes. Une fois que Del Valken et Von arriveront au pouvoir, plus aucune investigation ne donnera de résultats.

— Striker, si vous passez à l'action, vous feriez bien d'agir vite. Sinon, les copains et toi, vous allez avoir l'opinion internationale contre vos actions.

— Je sais, l'Ours, mais ces types vont tomber. Je me fiche qu'ils portent un uniforme ou une couronne, ou de savoir si ça se produit demain ou dans un mois. Les Nazis tombent partout où je les trouve, surtout lorsque ce sont des patrons des cartels de la drogue. Avec ou sans autorisation.

— Dis-moi au moins que tu as un plan, conclut Kurtzman qui ne trouvait rien d'autre à dire.

— J'en ai un. Mais je dois d'abord trouver Del Valken et le général Von, et mes possibilités de reconnaissance sont sévèrement limitées.

— Les trouver ne sera pas difficile...

L'expert en cybernétique du Ranch réfléchissait au problème.

— ... mais les atteindre, voilà qui sera moins évident.

— Où sont-ils ?

— Le gouverneur Del Valken et le général Von organisent des réunions au sommet pour présenter à l'assemblée leur nouveau plan concernant la sécurité nationale. Ils vont le présenter publiquement lundi.

— Je ne veux pas essayer de les éliminer dans la capitale. Bien trop de choses pourraient faire rater le coup. Où sont-ils en ce moment ?

— Le gouverneur Del Valken possède une propriété dans les collines, à l'extérieur de Cordoba. Elle est isolée, ce qui joue en ta faveur. Mais le gouverneur est entouré d'une armée de gardes du

corps.

— Autrement dit, des *Facones* des rues.

— Sans doute, mais le général Von s'y trouve aussi. Il a fait encercler les lieux par ses soldats de *Fuerza de paz*.

— Une idée de leur nombre ?

Kurtzman parcourut rapidement du regard la grande quantité de données qu'il avait rassemblées.

— Je n'arrive pas à obtenir de renseignement précis à ce sujet. On étudie les infos sous tous les angles, mais nous n'avons personne en position à Cordoba, et pas de satellite disponible. Je dirais que tu dois envisager de tomber sur un ennemi en nombre équivalent à une section. Ils ont probablement sur place au moins un ou deux hélicoptères, et s'ils appartiennent à *Fuerza de paz*, ils seront armés et prêts à décoller.

— D'autres bonnes nouvelles ? demanda Bolan.

— Oui Comme je t'ai dit, il y a des barrages routiers dans toute la province. Je ne vois que deux routes conduisant à la propriété de Del Valken. Elles seront bloquées à au moins un kilomètre de là, et je compterais sur une rencontre avec des blindés en ces deux points, si j'étais toi. Del Valken en a fait des tonnes à la télévision. Le public marche. On parle de lui comme du sauveur de la nation, et il n'est même pas encore élu.

— Ils savent que nous devons les frapper avant les élections. Von et Del Valken nous défient de venir les chercher.

— Ouais, répondit Kurtzman. Ils t'attendent.

— Ne les faisons pas attendre. Envoie-moi les coordonnées et tous les renseignements que tu détiens concernant les alentours.

— Tu vas me mettre dans le secret de ton petit plan ?

— Tu veux vraiment savoir ? le défia Bolan.

Kurtzman réfléchit très soigneusement à la question et au ton de Bolan.

— Oui.

Kurtzman écarquilla lentement les yeux en entendant Bolan lui révéler son plan. Ce qui ne prit pas longtemps. Le plan n'en était pas vraiment un.

C'était un suicide. Un suicide spectaculaire, d'accord, mais un suicide malgré tout.

— Striker, tu devrais consulter un spécialiste, décréta Kurtzman.

— Ce qu'il me faut surtout, c'est un régiment de Marines des États-Unis, mais je serai ravi de remplir un formulaire de section 8 à mon retour.

— Ton retour ?

L'expert en informatique ricana.

— Jusqu'ici, tu ne m'as pas dit un mot de la manière dont tu comptes t'extraire de là.

L'amusement perçait dans la réponse de Bolan.

— Tu veux vraiment le savoir ?

Kurtzman réfléchit encore.

— Non.

Bolan le lui dit quand même. Kurtzman contempla la carte de Cordoba sur son écran d'ordinateur.

— Bonté divine !

L'Exécuteur cliqua pour interrompre la liaison avec Kurtzman et se tourna vers Kubrik. L'homme de la C.I.A. pressait un sac de glace contre son visage. Ses contusions viraient lentement du violet et noir au bleu et jaune.

— Combien de FN-2000 nous reste-t-il ? lui demanda-t-il.

— Eh bien, je ne veux pas vous paraître grincheux, mais vous en avez bousillé deux.

Kubrick soupira.

— Les munitions, nous en avons, mais nous manquons de grenades. D'ailleurs, toutes les batteries des systèmes de tir intégrés sont faibles, et je n'ai aucun moyen de les recharger.

— Très bien. Vous gardez les vôtres.

Bolan se tourna vers Herman Schwarz.

— Gadgets, tu prends celui de Dudley.

Puis il prit la carte que le Ranch lui avait faxée et tapa du doigt les

deux marques au crayon faites par Kurtzman.

— Nous sommes ici. Von et Del Valken sont là. Ils auront au moins une section autour d'eux. Je compte sur des hélicoptères et des blindés. Je veux nous séparer en deux équipes.

Il se tourna vers Grimaldi.

— Jack, tu es avec moi.

L'Exécuteur indiqua un point sur la carte.

— Les autres, vous constituerez la deuxième équipe.

Il lança un regard significatif à Dudley.

— Comment vont vos jambes ?

— Pas bien. J'aimerais vous répondre autre chose, mais pas bien.

Dudley foudroya ses béquilles d'aluminium d'un regard impuissant.

— Ces engins-là ne me mèneront pas loin. Mettez-moi dans une voiture ou installez-moi derrière un rocher avec un fusil. Je ferai de mon mieux pour vous aider.

Bolan secoua la tête.

— J'ai besoin que vous soyez plus mobile que ça.

Dudley écarquilla les yeux.

— Eh bien, je suis ouvert aux suggestions.

Kubrik dévisagea le Guerrier avec méfiance.

— Ouais. Et nous attendons toujours de connaître votre fameux plan.

— Je sais, mais il fallait d'abord que j'organise les détails.

Bolan eut un geste vers le Pucará rangé derrière lui sous les arbres.

— C'est assez simple, en fait. Jack et moi serons dans l'avion.

Bolan sourit et enfonça son crayon dans la carte.

— Voilà ce que nous allons faire.

Et il leur exposa son plan.

Un silence absolu régna jusqu'à ce qu'il ait terminé, puis Dudley

secoua la tête.

— Ma mère m’a toujours dit que les Blancs étaient fous. Mais vous, vous êtes vraiment timbré.

Bolan acquiesça.

— Alors nous sommes tous d’accord.

CHAPITRE XXI

— Il n'attaquera pas.

Le gouverneur Del Valken, debout sur son balcon, parcourait le parc du regard. Les étoiles faiblissaient, et le ciel commençait à virer au violet. La demeure, construite comme une forteresse coloniale espagnole, était nichée contre le flanc d'une colline. Au-delà du terrain déboisé et du corral, forêts et collines s'étendaient dans toutes les directions. Deux hélicoptères Huey, armés, occupaient actuellement le corral. Un transport blindé M-113 dominait l'allée circulaire, flanqué par deux jeeps équipées d'artillerie. Des hommes en arme grouillaient dans le parc.

— Bien sûr que si.

— Il n'a pas attaqué hier, ni la veille. Il n'a pas attaqué la nuit dernière.

Del Valken avala le reste de son verre, laissant le feu du cognac le protéger de la fraîcheur d'avant l'aube.

— Moi, je suis sûr qu'il viendra, s'entêta Von. Il...

— C'est l'un des tiens ? l'interrompit Del Valken.

Von leva les yeux, ses réflexions interrompues.

— L'un des miens ?

— Tes avions.

Del Valken pointa un doigt

— Là.

Von passa sur le balcon et plissa les yeux dans les premiers rayons orangés du soleil. Un avion survolait les collines situées à l'est. Il volait droit sur eux, et à grande vitesse. Von se redressa.

C'était un appareil de combat anti-guérilla, un Pucará.

Il saisit sa radio.

— À toutes les unités ! Engagez le combat contre l'avion en approche ! Abattez-le !

Des balles traçantes commencèrent à monter dans le crépuscule. L'avion fonçait sur la maison en grondant, comme un énorme insecte vengeur. Il ne fit aucune tentative pour éviter les projectiles. Ses canons restaient silencieux, mais il lâcha des leurres à infrarouge placées sous ses ailes à l'instant où un soldat tirait au bazooka un missile sol-air. Le missile monta en flèche vers le ciel. Von vit sa tête chercheuse virer, dévié vers l'un des leurres. Le missile explosa loin du Pucará, qui approchait toujours.

Von saisit Del Valken par le bras et le tira à l'intérieur de la maison tandis que le rugissement des deux moteurs secouait les fenêtres dans leur cadre.

— C'est parti ! déclara Grimaldi.

Le moteur émit un mugissement de protestation, et tous les avertisseurs de la console clignotèrent tandis que le pilote pointait le nez du Pucará sur le corral. Deux hélicoptères y étaient stationnés, et l'un d'eux commençait déjà à décoller. Les rotors du deuxième se mirent à fouetter l'air. Grimaldi plaça son viseur sur le premier hélicoptère et pressa la détente. Des flammes fusèrent tout autour du fuselage lorsque les mitrailleuses passèrent à l'action. Des balles traçantes filaient du Pucará et convergeaient sur l'hélicoptère en ascension. Grimaldi tira une rafale de ses canons de 20 mm ; l'hélico trembla sur place et explosa sous le tir de barrage. Le pilote maintint le nez de l'avion pointé dans la même direction et s'attaqua au deuxième hélicoptère. Des balles traçantes volèrent dans sa direction : un tireur à la portière de Fhélico ripostait, armé d'une seule mitrailleuse de calibre 30.

Grimaldi en avait quatre.

L'hélicoptère s'éleva d'une vingtaine de mètres dans les airs et donna de la bande sous la mitraille. L'ami Jack lâcha une courte rafale, et l'hélico, en flammes, retomba sur le toit de l'hacienda, embrasant la maison en explosant. Le Pucará, secoué, fit une embardée. Des balles traçantes fusaient, tirées par les soldats au sol. Elles résonnaient comme la grêle en frappant le cockpit blindé. Le reste de l'avion, construit en aluminium ordinaire, était déchiré par les impacts. Grimaldi ignore les tirs et pointa son appareil sur le transport de troupes rangé devant la maison en flammes. Ses trois mitrailleuses striaient l'air. Des étincelles crépitèrent sur le fuselage, et les vitres du cockpit se craquelèrent ; les mitrailleuses lourdes cherchaient à déchiqueter le Pucará en vol.

Grimaldi aligna le nez de l'appareil sur le véhicule blindé, l'arrosa

de balles traçantes, et fut récompensé par des étincelles, les balles de calibre 30 rebondissant sur le blindage d'aluminium soudé. Grimaldi déchaîna ses canons.

Des tirs incendiaires antichars de 20 mm annihilèrent le véhicule, qui prit feu en trois secondes.

— Missile ! rugit Bolan depuis le siège arrière.

Ils n'avaient plus de fusées, et le Pucará n'était plus en état de manœuvrer. Grimaldi dirigea l'appareil droit sur la maison et évalua la distance. Il plaça le viseur sur la demeure en flammes et enclencha le pilote automatique.

— Éjection ! Éjection ! ordonna le pilote.

Bolan tendit la main et tira d'un coup le levier d'éjection. Les mécanismes du cockpit s'enclenchèrent, et la verrière cabossée se détacha. A trois cents kilomètres-heure, le cockpit ouvert se changea instantanément en maelstrom. Le Guerrier tendit la main derrière sa tête et rabattit l'écran. Le siège s'éjecta. La force centrifuge plaqua Bolan sur son siège tandis qu'il s'envolait au-dessus de l'appareil. Le Pucará fila en grondant vers la maison dans une traînée de fumée et de flammes, et s'écrasa contre le balcon.

Les réservoirs de l'appareil prirent feu. Les tireurs placés dans le parc devant la maison se dispersèrent tandis que des morceaux de l'avion leur pleuvaient dessus comme une nuée de météores.

Le siège placé sous Bolan le tira vers le bas lorsque son parachute se déploya. Tournant la tête avec effort, il vit Grimaldi qui descendait vers la façade de la maison. Le Guerrier grimaça en ramenant son regard devant lui. Le siège éjectable qu'il occupait relevait d'une technologie britannique vieille de vingt ans. L'assise ne se détachait pas une fois le parachute déployé. Siège et parachute étaient intimement liés, ce qui signifiait que le parachute était pratiquement impossible à diriger. Bolan tendit malgré tout les mains vers les filins tout en descendant vers la demeure en flammes. Ses efforts ne firent pratiquement rien pour dévier sa course.

En un instant, le monde ne fut plus qu'un enfer brûlant. La chaleur le suffoquait. Il n'avait aucun repère dans l'espace. Il finit par entrer en collision avec un objet solide et tourna violemment sur lui-même. Son siège rebondit et glissa sur une partie du toit en feu, et il chuta brusquement de trois mètres en passant par-dessus bord. Il s'écrasa au sol dans son siège de métal avec une force écrasante.

L'Exécuteur resta sonné quelques instants, mais l'instinct reprit le

dessus quand les restes de son parachute lui tombèrent dessus en flottant comme un fantôme en feu. Bolan détacha ses courroies et roula sur lui-même pour éviter la soie enflammée qui cherchait à l'envelopper. Il se releva en se débarrassant des lambeaux de tissu brûlant qui s'accrochaient à lui.

Le soleil répandait sur les collines une lumière dorée. La demeure était dévorée par les flammes. Des coups de feu retentissaient devant la façade. Le Desert Eagle 44 Magnum et le Beretta 93— R apparurent dans les mains de l'Exécuteur tandis qu'il pariait dans le micro fixé à sa gorge.

— Jack ! Rapport de situation !

— Ennemis tués en action au nombre d'une escouade ! répondit Grimaldi. L'ennemi se disperse au-delà de ma position ! Nombre inconnu d'hostiles toujours dans le bâtiment !

— Affirmatif. Peux-tu entrer de ton côté ?

— Pas de ce côté ! Elle brûle comme une chandelle romaine !

— Bien compris. Je tiens l'arrière du bâtiment. TU peux m'aider ?

La voix de Dudley grésilla dans son écouteur.

— Cooper, ici Chicago. Arrivée estimée dans trois minutes !

— O.K. Je suis sur le côté ouest de la maison.

— Nous arrivons.

Des hommes sortaient en courant du bâtiment en flammes. Leurs costumes coûteux et leurs armes identifiaient ces types comme des *Facones*, hommes de main et gardes du corps de haut niveau. Les armes de l'Exécuteur tressautèrent entre ses mains quand il les arrosa d'un feu croisé. Les *Facones* tombaient. Bolan se déporta sur la gauche et mit un énorme barbecue de pierre entre lui et ses adversaires. D'autres hommes surgirent de la maison. Ils s'agenouillèrent et firent feu, forçant le Guerrier à se mettre à couvert. Les coups de feu étaient si nombreux qu'ils semblaient former un unique grondement prolongé.

Bolan lança deux grenades à fragmentation par-dessus le barbecue au milieu des tireurs, puis se releva, ses deux pistolets crachant la mort. Ceux qui étaient encore debout tombèrent à la renverse. Bolan ne pouvait pas se permettre d'être pris en tenaille à découvert par la prochaine vague d'assaillants.

Il ignore les blessés qui se tordaient à terre et fonça vers la porte

de service momentanément délogée.

— Chicago ! J'entre dans la maison ! Par l'arrière !

— Affirmatif, Cooper ! Arrivée estimée dans quinze secondes. J'ai été retardé.

La fumée se déversait à l'extérieur par le linteau de la porte et s'élevait en tourbillonnant. Bolan tira son avant-dernière grenade à fragmentation et la lança à l'intérieur. La détonation fit trembler la fumée qui s'écoulait dehors ; il entendit le hurlement d'un blessé à l'intérieur, avant d'entrer en courant, ramassé sur lui-même.

La cuisine était vide à l'exception d'un homme à terre, ruant, hurlant et serrant entre ses mains son visage déchiqueté et rougi. Trente centimètres de fumée noire couvraient le plafond. La chaleur déferlait par vagues à travers la pièce. Bolan enjamba l'homme d'un bond et pénétra plus avant dans la maison en flammes. Surprenant un mouvement du coin de l'œil, il fit feu par la porte ouverte d'un salon.

Plusieurs fusils automatiques déchiquetèrent le mur à l'endroit où sa tête aurait dû de se trouver.

— Chicago !

— Cooper, la porte de service est en flammes ! Où êtes-vous ?

Bolan jeta un coup d'œil derrière lui. La cuisine s'était enflammée comme du petit bois, et il ne pouvait pas repartir par là. Il tira sa dernière grenade de sa poche et avança.

— Chicago ! Il y a une porte-fenêtre à dix mètres. Essayez de la forcer. Je m'en approche.

— O.K.

Bolan jeta sa grenade dans le salon et se plaqua en arrière pour placer un mur entre lui-même et la nuée mortelle des fragments, puis plongea dans la pièce, ses pistolets crépitant entre ses mains. Deux soldats de *Fuerza de paz* tombèrent. Un troisième mitrilla le Guerrier d'une rafale automatique de son fusil, mais il s'était déjà jeté à terre tandis que les balles creusaient le mur derrière lui.

L'Exécuteur leva les yeux : un cavalier de l'apocalypse solitaire traversait la porte-fenêtre du salon dans une tempête de verre brisé.

L'avion ne comportant que deux places et les routes étant bloquées, Herman Schwarz, Kubrik, Dudley et Santiago avaient été forcés de franchir à cheval et de nuit la distance séparant le ranch de

location de la demeure de Del Valken. La course avait dû se révéler particulièrement rude pour Dudley, dont les deux jambes avaient été trouées par une balle, mais l'homme était là, traversant la fenêtre comme une équipe de démolisseurs à lui seul. Il tenait les rênes entre ses dents. Son cheval hennissait au roulement de tonnerre des deux revolvers 41 Magnum qu'il actionnait des deux mains.

Les deux derniers tireurs tombèrent, le crâne défoncé par des ogives brûlantes de calibre 41.

Le cheval de Dudley roulait des yeux, se cabrait et renâclait sous son poids. Bolan se releva et glissa des magasins neufs dans ses pistolets.

— Quelle est la situation dehors ?

Dudley eut un sourire effroyable.

— Le chaos absolu, mais plus grand-chose à nettoyer. Quand l'avion a arraché la moitié de la maison, la plupart des *Facones* qui restaient dehors ont pris le maquis et ils sont tombés en plein sur le professeur et moi. Santiago a retrouvé Jack et Herman ; ils sont en train d'éliminer le reste de *Fuerza de paz* du côté du corral. Kubrik devrait nous rejoindre d'une seconde à l'autre...

— Dudley, il faut que nous...

À cet instant, Mariano Del Valken entra d'un bond dans la pièce. Ses cheveux étaient en flammes. La moitié de son beau visage de star du cinéma était boursouflée et brûlée. Ses dents blanches étincelaient, et la folie faisait briller ses yeux. Se découpant sur le fond embrasé du couloir, il ressemblait à Satan en personne, son poignard dressé devant lui.

L'Exécuteur fit deux pas, enfonça le canon du Desert Eagle dans le ventre de Del Valken, et pressa la détente aussi rapidement que ses doigts affaiblis le lui permettaient, jusqu'à ce que l'arme soit vide.

Del Valken portait un gilet pare-balles, mais recevait malgré tout plus de six cents kilos d'énergie à chaque balle qui le frappait et sa protection ne résista pas. Il s'effondra, sans avoir eu le temps d'utiliser le *Façon* qu'il pointait devant lui.

— Il semble que votre arme soit vide.

Bolan leva les yeux. Le général Gustavo Von se tenait sur le seuil du salon. Le dernier *Façon* se débarrassa de la couverture trempée dont il s'était couvert pour échapper aux flammes. Bolan considéra le

magasin de rechange du Desert Eagle accroché à sa ceinture. Ses yeux se portèrent sur le Beretta dans son étui.

Ils savaient tous deux que le Guerrier ne vivrait pas assez longtemps pour utiliser l'une ou l'autre des deux armes.

Bolan laissa tomber le Desert Eagle.

Von eut un rictus méprisant et fit un pas en avant.

— Vous demandez grâce ?

— Non, vous n'y aurez pas droit.

Von s'arrêta en voyant le Guerrier tirer la lame de vingt centimètres d'une dague SS.

— Elle appartenait à votre frère, Robi. Je pense qu'elle vous revient.

Le sourire de Von se figea sur son visage. Ses yeux n'étaient plus que des fentes. Il porta la main à la dague à manche d'ivoire qui pendait à sa ceinture.

— Je vais prendre plaisir à vous tailler en pièces.

À cet instant, étrangement, son corps sembla vaciller. Puis il oscilla lentement, hésita, puis finit par s'écrouler face contre terre. Un poignard était planté jusqu'à la garde entre ses omoplates.

— Salut, tout le monde. J'arrive au bon moment, semble-t-il.

Kubrick venait d'apparaître sur le seuil, l'air plutôt content de lui.

Herman Schwarz avait acheté assez de chevaux pour chacun d'eux, plus des montures de rechange. Santiago, Kubrik et Dudley étaient affalés sur leur selle. Grimaldi et Herman Schwarz menaient le petit détachement de cavalerie épuisé. Bolan prit les rênes de son cheval, se retourna et parcourut la scène du regard.

— Nous devons filer d'ici. L'ennemi est probablement en route.

Il leva les yeux vers le soleil levant.

— Et il y a une sacrée distance jusqu'à la frontière du Paraguay.

Il éperonna son cheval avec lassitude.

— Rentrons à la maison.

Au cours de sa carrière, Mack Bolan avait appris à dormir dans

presque n'importe quelle situation. En fermant les yeux, il découvrit que rien n'était plus facile que de dormir en selle.